NUMÉRO 1063 — 1er MARS 1952

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

PAUL CLAUDEL ... ... Page 385 ... Seize lettres à Francis Jammes. *Présentation d'André Blanchet.*
de l'Académie française

ROGER MILLIEX ... ... Page 415 Mnémosynon d'Anghélos Sikélianos.

PAUL LÉAUTAUD ... ... Page 423 ... Journal littéraire 1949 (*fin*).

RENÉ-GUY CADOU... ... ... Page 438 ... ... Derniers Poèmes.

MICHEL BREITMAN... ... ... Page 440 Carnet des Faux-Semblants (I) *récit.*

ALFRED ROULIN ... ... Page 469 ... ...Benjamin Constant et la publication d' " Adolphe ".

J.-F. CHABRUN... ... ... Page 479 ... ...La Route des Indes, *poème.*

YVES FLORENNE ... ... Page 483 ... ...Triptyque espagnol.

MERCVRIALE

MAURICE NADEAU : Lettres, p. 499. — MAURICE SAILLET : Poésie, p. 506. — DUSSANE : Théâtre, p. 513. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 516. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 522. — J.-F. ANGELLOZ : Allemagne, p. 526. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 533. — PATRICE FONTAINE : Bibliothèques, p. 540. — GEORGES MONGRÉDIEN : Histoire, p. 549. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes, p. 554. — Dr. A. HERPIN : Médecine, p. 557. — Général G. LESTIEN : Questions militaires, p. 560. — S. P. : Variétés, p. 565.

GAZETTE

Heurs et malheurs de Diderot (suite). — Sottisier. — Au Mercure de France.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

SEIZE LETTRES
A FRANCIS JAMMES

par PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

Les génies si différents (sans parler des caractères) de Paul Claudel et de Francis Jammes devaient les incliner pour le moins à s'ignorer. Comment ont-ils pu rester aussi chaleureusement unis durant quarante ans, jusqu'à la mort de l'un d'eux? C'est ce que les lettres publiées ici aideront à comprendre (1).

Francis Jammes avait remarqué très tôt les premiers poèmes et drames de Claudel publiés par l'Art indépendant, *la* Revue blanche *et le* Mercure de France. *Mais cet art, d'une violence insolite, et qui arrachait le symbolisme à son lac dormant pour l'entraîner, glorieux et pavoisé, vers l'avenir et la haute mer, ne pouvait lui agréer tout à fait. Jammes a-t-il vraiment jeté au feu l'exemplaire de* Tête d'Or *prêté par Eugène Rouart, en priant son ami de ne plus lui reparler de l'auteur? L'anecdote lancée par André Gide n'a rien d'invraisemblable* (2). *Janot-poète, qui s'ébattait parmi de simples fleurs des champs, s'ébahira devant l'amplitude marine et les geysers du lyrisme claudélien. Il y cherchera en vain son paysage familier. Les* Cinq grandes Odes *devaient l'étonner, non le ravir; et sa dérobade au reçu du somptueux présent est d'une astuce amusante : « Il m'est impossible de vous parler de vos odes. Je doute qu'un lièvre à qui l'on fait don d'une forêt vierge, et qui ne peut envisager qu'une fleur ou qu'une herbe à la fois, puisse décrire tout de suite ses impressions. Mais comme cette forêt demeure toujours verte, il me sera loisible de l'étudier dans toute sa splendeur* (3). »

(1) La *Correspondance* de Paul Claudel, de Francis Jammes et de Gabriel Frizeau, avec des lettres de Jacques Rivière, paraîtra prochainement aux éditions Gallimard. La plupart des lettres de Jammes n'ont malheureusement pas été retrouvées.
(2) Francis Jammes et André Gide, *Correspondance*. Gallimard, 1948, p. 136. — André Suarès et Paul Claudel, *Correspondance*. Gallimard, 1951, p. 130.
(3) Francis Jammes à Paul Claudel, lettre du 17 octobre 1910.

C'est pourtant lui qui fit, et dès 1897, *les premiers signes vers le lointain et déjà légendaire consul. Il lui adressait quelques plaquettes. L'adhésion de Claudel à l'art de Jammes fut immédiate, totale. Il vit dans son vers « une chose d'histoire naturelle, pareil au cri enragé de la cigale »* (4), *« ce même art par quoi le papillon compose l'armoirie de ses ailes et le réséda son parfum »* (5). *Etrangement isolé alors (« O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un! »* (6)), *à peine osait-il se dire poète* (7), *tant il se sentait étranger à la tradition poétique française; aussi cherchait-il dans l'inspiration des hommes de son âge la preuve qu'il n'était pas ce « monstre » qu'avec une admiration béate verra bientôt en lui le jeune Jacques Rivière* (8). De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir *fut pour lui comme le coup de cloche annonciateur. Il n'était donc pas seul! Ecrivant alors la seconde version de* La Jeune Fille Violaine, *où Pierre de Craon-Claudel, avant d'être « l'architecte », était le « trouveur de sources »,*

Pierre de Craon, le maître de l'eau, moi.
Et je me suis façonné une oreille qui l'écoute, comme un trouveur de sources,
Au sein de la terre ou dans les poitrines humaines (9),

Claudel venait de découvrir « une source vive et ingénue de poésie » (10). *Jammes et lui — le second* Livre des Masques *de Gourmont venait de le lui apprendre — étaient nés la même année, « et c'est presque une parenté que d'avoir le même âge ». Et il reconnaissait dans les vers de Jammes un « accent fraternel ».*

Comme tous les poètes puissamment inspirés — et congestionnés en quelque sorte par leur propre génie — Claudel peut être tenu, à volonté, pour un infaillible ou pour un très contestable critique. Il est infaillible quand il se retrouve dans un autre. « Tout chez vous est original et vierge » (11) : *voilà, n'est-ce pas, qui convient à Claudel lui-même au moins autant qu'à Jammes. Et c'est bien sa propre inspiration qu'il décrit quand il parle du poète « éveillé dans l'amplitude de sa vibration propre par la commotion intérieure »* (12). *Défini par Claudel, l'art de Jammes se trouve ainsi comme haussé d'un ton, mais non pas faussé, saisi au contraire — les lettres qui suivent le montreront — dans son timbre propre, dans sa nuance la plus délicate.*

(4) Lettre du 10 juin 1906.
(5) Paul Claudel, *Contacts et Circonstances*. Gallimard, 1940, p. 129.
(6) Paul Claudel, *Cinq grandes Odes*. Gallimard, 1936, p. 79.
(7) Lettre du 2 mai 1897.
(8) Jacques Rivière et Paul Claudel, *Correspondance*. Plon, 1926, p. 187 et 189.
(9) Paul Claudel, *La Jeune Fille Violaine*, acte premier.
(10) Lettre du 2 mai 1897.
(11) Lettre du 28 juin 1898.
(12) Lettre du 12 février 1899.

Mais pour accéder à l'amitié de Paul Claudel, point n'eût suffi à Francis Jammes d'être un « vrai poète ». La correspondance de Claudel avec Jacques Rivière, avec André Gide, avec André Suarès surtout, prouve qu'il a toujours fait personnellement peu de cas d'une amitié purement littéraire. « ...Nous ne désirons ni l'un ni l'autre parler de littérature, écrivait-il à Suarès; de quoi pourrais-je vous entretenir que de ce dont mon cœur est plein? » « Quant à attendre de moi une amitié purement humaine, non, Suarès, vous le savez. Tout ce qu'il y a en moi et qui n'est pas Dieu en qui j'ai mis toute ma pensée et tout mon cœur, ne vaut pas la peine que je le donne (13). *» Claudel suppliait qu'on devînt chrétien, mais telle était son insistance qu'il semblait parfois l'exiger. Manie de « zélote », dites-vous en le lisant : il l'a dit le premier* (14). *Elle tient sans doute au caractère volontiers impérieux de tout génie impérial, mais aussi, croyons-nous, à une vocation sacerdotale manquée. Son passage à Ligugé l'a décidément marqué plus qu'on ne l'a cru. Il écrivait un jour à Gide : « J'aime passionnément les âmes »* (15) *: c'est un mot de prêtre. Et la lettre du 23 juin* 1911, *que nous publions ici, apporte une révélation émouvante sur le conflit intérieur qui n'a jamais cessé de déchirer l'auteur de* Partage de Midi *et dont il faudra tenir le plus grand compte dans l'interprétation de son œuvre* (16).

Quand, en 1898, *Claudel lit* De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir, *déjà il aspire, semble-t-il, à la vie monacale : comment en effet ne pas voir une confidence voilée de ce projet dans l'allusion au « silence », au sacrifice de toute littérature, qui clôt la lettre du 28 juin* 1898? *Quelques mois passent, et Claudel défend contre Jammes la vie religieuse : « ...La joie sacrée, la ressource éternelle, la divine et intarissable allégresse ne se trouvent pas aux bras d'une femme. » C'est déjà en quelque sorte un novice bénédictin que nous entendons, et que Jammes rencontre l'année suivante (avril* 1900) *à Paris, en présence de Marcel Schwob et d'André Gide* (17). *A son étonnement, Jammes s'entend dire qu'il n'est pas catholique. « Votre jardin, lui écrit Claudel, n'est pas un jardin fermé, il est arrosé par d'autres sources que la* fons sigillata. *Le*

(13) Lettres de Paul Claudel à André Suarès des 2 janvier et 3 mai 1907.
(14) Lettre du 8 mai 1899.
(15) Paul Claudel et André Gide, *Correspondance*. Gallimard, 1949. Lettre de Gide du 7 mai 1911. Cf. la lettre de Claudel du 5 décembre 1905. Gide semble d'ailleurs s'être mépris sur le sens, qui n'est pas purement psychologique, de cette phrase.
(16) André Suarès le qualifia un jour de « demi-prêtre » (lettre du 26 février 1906). Et Claudel lui écrivait : « Cher ami, que ne suis-je un prêtre, comme je devrais sans doute l'être, au lieu du misérable écrivain bon à rien que je suis... » (lettre du 2 septembre 1905). Qu'on se rappelle surtout ces paroles étonnantes, présentées, il est vrai, « comme une lubie » : « En dépit de tout, j'ai une espèce d'idée, si burlesque que cela puisse paraître, que je ne finirai pas autrement que prêtre » (lettre du 5 août 1907).
(17) Voir Francis Jammes, *Les Caprices du Poète*, Plon, 1923, p. 86-96.

catholicisme est une doctrine merveilleusement étroite, jalouse et intolérante. (18). »

Là-dessus, Claudel entre à Ligugé. Pour en sortir bientôt.

Or je voulais tout donner,

Il me faut tout reprendre. Je suis parti, il me faut revenir à la même place...

Et ainsi je suis renvoyé tout nu, avec l'ancienne vie, tout sec, avec point d'autre consigne

Que l'ancienne vie à recommencer, l'ancienne vie à recommencer, ô Dieu! la vie, séparé de la vie.

Mon Dieu, sans autre attente que Vous seul qui ne voulez point de moi,

Avec un cœur atteint, avec une force faussée...

Il est dur de garder tout son cœur. Il est dur de ne pas être aimé. Il est dur d'être seul. Il est dur d'attendre... (19).

C'est alors la crise que racontera Partage de Midi, *et à laquelle les lettres à Francis Jammes font de nombreuses allusions.*

Ce qui aida Claudel à la surmonter, c'est le sentiment de sa responsabilité d'écrivain, c'est la lettre adressée de Bordeaux le 10 *décembre* 1903 *par un ami de Francis Jammes, Gabriel Frizeau, c'est enfin l'appel de Francis Jammes lui-même le* 1er *septembre* 1904 : « *Claudel, j'ai besoin de Dieu.* »

Le reste est bien connu. De passage en France, le consul de Foutcheou venait à Orthez, et le 7 *juillet* 1905 *Jammes communiait au côté de Claudel qui servait la messe. Ils se retrouveront à Lourdes le mois suivant. Puis la carrière de l'ambassadeur séparera leurs vies. Leur correspondance du moins les tint intimement unis jusqu'à la fin. Non sans quelque mérite de Claudel, car la susceptibilité de l'ermite d'Hasparren s'alarmait parfois d'un simple mot : se souvenant de son rôle de « parrain »* (20), *Claudel pansait vite la blessure. Il confiait ses projets littéraires, parfois ses inquiétudes d'âme, et c'était au tour de Jammes de réconforter son ami.*

Quand enfin, à la veille de sa mort, l'Exposition internationale de 1937 *invitera Francis Jammes à cette séance du Théâtre des Champs-Elysées où l'attend son premier triomphe, c'est son « vieux compagnon » qui l'accueillera « le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux »* (21).

ANDRÉ BLANCHET.

(18) Lettre du 8 mai 1900.
(19) *Partage de Midi*, acte premier.
(20) Lettre de « fin 1905 ».
(21) *Contacts et Circonstances*, p. 128.

I

Consulat de France Hankeou, le 2 mai 1897.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'amabilité que vous avez eue de m'envoyer votre petit livre *la Naissance du poëte!* Cette marque de sympathie m'a été d'autant plus sensible que j'avais gardé le souvenir de vers portant votre signature, imprimés dans la *Revue Blanche*, il y a un ou deux ans, et dont la naïveté et la fraîcheur, avec je ne sais quelle grâce créole, m'avaient surpris. Il m'a semblé qu'il y avait en vous une source vive et ingénue de poësie.

J'aime les vers de votre *Naissance* (surtout ceux de la seconde Partie qui est pleine d'imaginations charmantes), plus que l'idée. Vous paraissez attacher à la fonction de poëte une sorte d'importance extérieure et officielle que je ne puis lui voir. D'ailleurs les affreux bourgeois de 1840 (les Lamartine, les Gautier, les Musset, et autres aboyeurs) ont tellement avili ce noble nom que, reconnaissez-le, il devient difficile à un homme pudique de l'avouer sans rougir.

Je vous envoie avec cette lettre une traduction de *l'Agamemnon d'Eschyle* que j'ai fait imprimer, l'année dernière, à Foutcheou. Je serais heureux qu'elle vous fît plaisir.

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

P. CLAUDEL.

La Naissance du Poète avait paru dans le numéro de mars 1897 de la revue belge *Le Coq Rouge*, et fut ensuite recueillie dans *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir.*

C'est probablement dans la *Revue Blanche* de mars 1895 que Claudel avait lu les vers de Jammes auxquels il fait allusion.

L'Agamemnon d'Eschyle a été écrit de 1892 à 1894, et publié en 1896, à Foutcheou.

II

Shanghaï, 28 juin 1898.

Cher Monsieur,

En revenant du Japon, j'ai trouvé votre aimable lettre et le livre qui l'accompagnait : *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir.*

J'ai lu dans le livre de M. de Gourmont, qu'il a bien voulu m'envoyer, que nous étions, vous et moi, nés la même année 1868. Ces coïncidences chronologiques ont un sens et c'est presque une parenté que d'avoir le même âge. On a en soi une certaine manière d'être commune, dont l'appréciation échappe à nos aînés et à nos cadets. Il me semble donc que les poëtes venus au monde cette année-là ont reçu proprement pour don, en même temps qu'une certaine inaptitude à la virtuosité, l'indifférence aux modes d'un homme nu, un certain sens tendu, humilié et naïf, des œuvres de Dieu. Ces dons chez l'un et chez l'autre prennent des formes diverses, mais de si loin que le sens de nos paroles à nous s'écarte du timbre de notre voix, notre oreille du moins demeure sensible à l'accent fraternel. Ainsi, moi, champenois, d'une bouffée j'ai aspiré jusqu'au fond votre livre d'homme du Midi; et le sentiment que vous m'avez rendu de l'enfance, que j'ai dans une si large mesure trahie, a été délicieux et poignant, et j'ai senti combien me voici désormais raisonneur et sec. Tout chez vous est original et vierge, le galbe fin des phrases, la cassure hardie et ingénue des vers, la composition comme ovale des poëmes, le tour et les grâces naturelles d'un discours dont les mots rattachés comme des grains de raisin crèvent d'un même suc dans la bouche. Je suis particulièrement fier de voir mon nom en tête de ce poëme de « Septembre » qui peut-être est le plus beau du recueil.

L'appréciation si courtoise que vous faites des œuvres imparfaites et à tant d'égards vraiment ridicules que l'on

connaît de moi me rend heureux, moins cependant qu'elle ne l'eût fait il y a quelques années. L'illusion du rêve que je poursuivais alors par des moyens littéraires ne m'échappe plus. Mes tiroirs sont pleins de papier et j'écris encore, mais je prévois que peu de temps consommera chez moi le silence. Les dons épars d'imagination et de sensibilité qui m'ont été départis se résorbent de plus en plus dans une certaine faculté d'attention.

Veuillez agréer, cher Monsieur, avec mes remerciements sincères, l'assurance de mes sentiments très cordiaux.

P. CLAUDEL.

De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir avait paru en avril 1898 aux éditions du Mercure de France.
Claudel venait de recevoir le *Deuxième Livre des Masques* de Remy de Gourmont (Mercure de France, 1898).

III

Foutcheou, 12 février 1899.

Cher Monsieur,

Il est certain que, poëtes, nous ne saurions proprement *correspondre* que par l'échange des produits de notre industrie. Mais dans les différents obscurs recoins où va pondre ma muse, comme une vieille fille de poule un peu folle qui cherche pudiquement le secret pour les produits de son officine intérieure, je n'ai déniché aucun œuf digne de répondre au don de ce bouquet généreux qui sent la fleur des fèves, le miel et ce tulle dont on fait les voiles de première communion, vos *Quatorze Prières!* J'ai fourré toute ma figure dans ce parfum et ce pollen. L'imprimé a gardé toute la fraîcheur de la page qu'on vient d'écrire et qui luit tout entière, comme liquide, sous la lampe. Ça, ce n'est pas l'expédition plus ou moins propre d'un « devoir », c'est de la vraie poësie, c'est-à-dire la sonorité dévolue à l'intelligence de quel-

qu'un éveillé dans l'amplitude de sa vibration propre par la commotion intérieure. De quoi le vers dont vous vous servez me fournit comme un symbole. Celui de Leconte de Lisle et du Parnasse, tout son éclat résumé dans la rime, ressemblait à un jeu mesuré de balle au mur, et la dernière syllabe réverbérée rebondissait toute ronde. Verlaine sut, le premier, éveiller le vers dans son corps et dans sa structure et le fit résonner tout entier comme une feuille. Quant au vôtre, je le comparerais à ce geste d'un homme qui tire sur la corde sans connaître à quelle cloche elle aboutit et qui trouve pieusement sa joie *à ne pas savoir* la voix qu'il émeut et le nombre d'instruments qui répond à sa saccade; ébranlant à chaque coup sa surprise.

Pour dire tout, je dois avouer que j'ai trouvé dans vos *Quatorze Prières*, d'accent si religieux en somme, deux ou trois passages qui m'ont choqué et même, de votre part, peiné. Quel besoin aviez-vous d'exprimer votre mépris pour *celles aux fauves bures?* Comment un esprit aussi peu conventionnel que le vôtre ne comprend-il pas que le sentiment ascétique est tout aussi naturel en nous que les autres instincts vitaux, et quelle querelle pouvez-vous faire à ceux qui, ayant reconnu l'importance vraie de cet instinct primordial, concertent et appliquent les méthodes les plus propres à en assurer l'exercice? Comment avez-vous pu écrire que

C'est insulter Dieu que de meurtrir la chair.

Pour occasionnelle qu'elle soit, je ne puis vous pardonner cette rencontre avec le superficiel esprit romantique et naturaliste. La « glorification de la chair » ou plutôt de l'acte sexuel est une idée d'écrivain. Rien de plus étranger en tout cas au génie hellène, si réservé et si douloureux; rien de moins primitif et qui sente plus déplaisamment la basse jactance moderne. La nuit, une pudeur funèbre, l'amertume pénitentielle sont inséparables de l'union de l'homme et de la femme, pour des raisons profondes. Wagner, ce grand passionné, l'a bien compris. Mais la joie sacrée, la ressource éternelle, la

divine et intarissable allégresse ne se trouvent pas aux bras d'une femme.

Excusez mon incontinence de langage, mais les solitaires sont souvent bavards. Je veux encore avant de finir vous demander si vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée à mon retour du Japon, en réponse à l'envoi de votre livre *de l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, vers la fin de juin? Il me fâcherait que vous crussiez à une impolitesse de ma part.

Je pense rentrer en France vers la fin de cette année. Peut-être sera-t-il possible de nous rencontrer? Dans cet espoir je vous serre bien cordialement la main.

P. CLAUDEL.

Quatorze Prières avait paru en août 1898 en une plaquette hors commerce imprimée à Orthez.

Cette comparaison de la cloche qu'on tire, Claudel la reprendra quarante ans plus tard dans « La mort de Francis Jammes » (*Contacts et Circonstances*).

Voici le passage de *Quatorze Prières* qui avait « choqué » et « peiné » Claudel :

Je ne porterai point de corde autour des reins :
car c'est insulter Dieu que de meurtrir la chair.
Amant des prostituées et des fiancées claires
mon cœur chante à la femme un angélus sans fin.

Je n'admirerai point celles aux fauves bures,
car c'est nous voiler Dieu que voiler la beauté :
mais je veux que la vierge aux seins dressés et durs
fleurisse comme un lis à l'azur fiancé.

(« Prière pour se recueillir ». *Œuvres*, Mercure de France, 1921. Tome II, p. 25.)

C'est à sa lettre du 28 juin 1898 que Claudel fait allusion en terminant.

IV

8 mai [1900].

Cher ami,

Je viens de lire *Clara d'Ellébeuse* dont le nom fait pour n'être jamais dit tout haut est comme un gros baiser de petite fille. Si vous le voulez bien, je me permettrai

désormais d'invoquer la compagnie ténébreuse et fraîche de cette jeune personne, à ces moments où l'on se sent le plus désespérément seul et séquestré, par exemple quand on est « dans le monde ». Quel délicat cône à papillons vous avez combiné pour capturer cette ombre subtile! Elle succombe à ce même attrait volatil et funèbre du passé qui fait de nous les victimes de la douce conventine, dont je vois dans ma pensée moins les yeux que la bouche. S'il est vrai que la formation en nous des choses futures nous cause une sorte d'irritation et d'ébranlement comme une idée de devoir, les choses qui ont existé ne cessent pas de tenir à nous par une sorte de continuité et de lien analogue à celui de la responsabilité. Toute la région antérieure à nous forme comme d'authentiques Champs Elysées, le jardin de la Grande Vacance, une campagne libérée de l'inquiétude. Combien il est solennel de penser à la qualité particulière de lumière, à la spéciale obliquité des ombres qu'à telle heure de telle date révolue le soleil fit sur l'antérieure prairie. La rondeur du cadran nous abuse : jamais aucune heure ne se répète. L'étrange maturité de ces beaux lieux a connu cette âme aux jeux de qui nous avons manqué et cette Clara d'Ellébeuse qui est morte de ne nous avoir point connu.

La deuxième partie de votre petit livre m'a spécialement intéressé en ce qu'elle contient une sorte de déclaration explicite de votre philosophie. Tout ce que vous dites « des choses » me paraît profond, légitime et touchant. Ajouterai-je que pour nous autres, hommes au cœur dur et calleux, la vue que vous nous donnez de ce que les plus humbles choses ont de pathétique, en même temps qu'elle nous attendrit, nous cause une sorte de vexation et de gêne, pas seulement à la manière d'un reproche. Je vais me faire comprendre en touchant un autre sujet sur lequel je n'ai pas eu le temps de m'expliquer à cette fois unique où j'ai eu le plaisir de causer avec vous. Donc, quand je vous ai dit l'autre jour que je reconnaissais mal en vous pour le moment un esprit religieux et catholique, vous m'avez paru fort surpris et

choqué. Je ne connais nullement vos opinions et le degré chez vous de précision et surtout d'exclusivisme autour de certains points qui constitue un catholique. La raison de ma méprise, si elle est réelle, était celle-ci : c'est que vos ouvrages font le signe d'une trop grande tendresse et d'un cœur trop sensible et trop accessible. Votre jardin n'est pas un jardin fermé, il est arrosé par d'autres sources que la *fons sigillata*. Le catholicisme est une doctrine merveilleusement étroite, jalouse et intolérante! Toute sensation à laquelle elle n'a point sa part contriste en nous la Sagesse qui est toujours là comme une femme insupportable; toute tendresse à quoi elle ne sert point lui est un détriment, toute chaleur qui ne peut devenir flamme et toute flamme qui ne peut servir à forger notre âme comme une clef!

Bien entendu, prenez tout cela *cum grano salis*. J'essaie de me faire comprendre comme je peux, et n'ai nullement l'intention de faire le docteur. (Quand je me regarde dans la glace pour me raser, il y a des moments où je trouve que je commence à ressembler à Caïphe et à l'évêque Cauchon : il ne me manque plus que la clémentine bordée de fourrure! Tout ce que j'ai dit explique pourquoi les catholiques, quand ils ne sont pas des saints, prennent parfois cet air séparé et clos des zélotes qui les rend aussi répugnants que des Juifs.)

Je vous serre la main.

P. CLAUDEL.

« On s'éprit de cette petite fille (*Clara d'Ellébeuse*). Paul Claudel m'écrivit, de Han-Kéou, à son sujet, une admirable lettre. Et les lignes de son écriture couraient non pas sur un parchemin consulaire, mais sur un papier si léger, de Chine, qu'on n'y distinguait qu'elles et un paysage perdu dans la transparence, un verger couleur de fleurs de pêcher rose, parmi des taches d'un vert pâle qui représentaient des collines. » (*Les Caprices du Poète*, p. 28.)

« ...Cette fois unique où j'ai eu le plaisir de causer avec vous. » Claudel fait ici allusion à sa première rencontre avec Jammes, en avril 1900, à Paris, en présence de Marcel Schwob et d'André Gide. Voir *Les Caprices du Poète*, p. 86-96.

V

Paris, 12 août [1900].

Mon cher Jammes,

Je suis revenu hier à Paris après un long séjour à la campagne. J'ai été aussitôt prendre des nouvelles de Schwob que je n'avais pas vu depuis longtemps, et que j'avais laissé dans un état qui m'inspirait beaucoup d'inquiétudes. Il paraît qu'il va beaucoup mieux et Mademoiselle Moreno voit les choses très en beau. Espérons que l'événement ne lui donnera pas de démenti.

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Vous avez parfaitement bien compris *l'Echange*, si toutefois il y a quelque chose à comprendre dans ce triste galimatias. Mes drames n'ont jamais été pour moi que des engins plus ou moins compliqués destinés à l'épuisement de la conversation intérieure, et je me rends compte que ce caractère « éruptif » doit en rendre la lecture passablement fatigante. Je sens que pour un vrai poëte, la littérature ne devrait être autre chose que de rendre tout « intelligible », je veux dire délicieusement soluble, de « trouver le mot » de tout.

Il est possible que je reparte très prochainement pour la Chine. Pourrai-je auparavant lire votre nouveau livre?

Je vous serre bien cordialement la main.

P. CLAUDEL.

Marcel Schwob avait été condisciple de Paul Claudel, à la classe de Burdeau, au lycée Louis-le-Grand. Ils ne s'étaient jamais perdus de vue. C'est Schwob qui avait donné à Claudel l'idée de traduire Eschyle. Pierre Champion a publié quelques lettres de Claudel à Schwob dans *Marcel Schwob et son Temps* (Grasset, 1927).

Marcel Schwob et Marguerite Moreno avaient reçu Francis Jammes à déjeuner, à Paris, en 1895, et étaient venus le voir à Orthez en 1898. Francis Jammes trace leur portrait dans ses Mémoires (*L'Amour, les Muses et la Chasse*, p. 190; *les Caprices du Poète*, p. 29) et dans *le Patriarche et son Troupeau*, p. 51. Le

livre de Pierre Champion nous donne aussi quelques lettres de Jammes.

Claudel, Jammes et Schwob ont déjeuné ensemble le 17 avril 1900 au restaurant Lapérouse. Voir la lettre de Claudel à Schwob publiée par Pierre Champion, p. 270, et *les Caprices du Poète*, p. 93.

L'Echange venait de paraître dans les numéros de juin, juillet et août 1900 de *l'Ermitage*.

VI

[24 octobre 1904.]

Consulat de France à Foutcheou.

Cher Ami,

Je reçois votre lettre qui, je l'avoue, me cause presque autant d'étonnement que de plaisir. Je vous croyais un homme heureux et si bien fait pour jouir des belles et bonnes choses de ce monde qu'il s'embarrasse peu de chercher les clefs du *Hortus conclusus*. N'allez pas devenir catholique au moins! Quand je pense à tout ce que Dieu exige d'un cœur où il est entré de gré ou de force (si encore c'était nous qui l'avions été chercher!), à ce contrôle auquel il prétend et qui ne nous permet plus d'être chez nous en nous-même, à ce grand désir en qui il nous délivre du contentement, je ne m'étonne pas plus de cette haine, faite surtout de terreur, qu'il inspire en ces tristes jours dans le pays qui fut le sien jadis. Toujours l'histoire du pasteur Israël. Craignons, pour mon avis, le désordre que la religion apporte dans un ménage d'écrivain!

Et cependant la seule attitude digne d'un homme est de saluer au milieu de ce monde de ténèbres et d'affirmer héroïquement, intrépidement comme le vieux Job, que son vengeur vit.

Il ne dit pas : Je crois, il dit : Je sais : « *Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et in carne mea videbo Deum meum. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi*

sunt et non alius; reposita est haec spes mea in sinu meo. » Si vous avez un paroissien quelconque lisez les neuf leçons sublimes de l'office des morts, où pour une fois dans la Bible il est permis à l'homme de parler et d'exposer sa cause : « Pourquoi est-ce que tu me caches ton visage et que tu me penses ton ennemi? Qu'est-ce que tu attends de moi, qui suis comme un vêtement mangé par la teigne? Est-ce que tu ne m'as pas trait comme du lait? est-ce que tu ne m'as pas caillé comme un fromage? Retire-toi de moi un peu et laisse-moi le temps que j'avale ma salive. Tu comptes mes pas, tu relèves tous les péchés de ma jeunesse, moi qui suis et qui ne serai plus tout à l'heure. Est-ce que tu juges cela bien digne de toi de me poursuivre? contre un fétu que le vent emporte c'est ainsi que tu montres ta puissance ». Quelles paroles!

Que ne suis-je un saint pour vous parler, cher ami, et pour vous dire des paroles saintes, graves et consolantes?

Au lieu de cela je ne suis qu'un pécheur et qu'un écrivain ridicule. Du moins ma foi est aussi profonde que ma certitude est complète.

Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

A la suite de son ami Gabriel Frizeau, Francis Jammes avait réclamé, le 1er septembre 1904, l'aide spirituelle de Paul Claudel. A Arthur Fontaine, Francis Jammes recommandera à son tour ces neuf leçons de l'Office des Morts « que Claudel me conseilla de lire avant ma conversion ». (Lettre du 29 décembre 1907. *Revue de Paris*, avril 1946, p. 17.)

VII

Paris, 37 quai d'Anjou
3 mai [1905].

Mon cher Jammes,

Me voici à Paris où m'arrivent au verso de votre portrait les lignes affectueuses qui m'ont fait le plaisir que vous pensez, venant pour moi à une heure de trouble et de tristesse. Ce serait une joie de penser, au milieu de mon humiliation, que mon grossier travail littéraire, pareil à celui d'un demi-mort travaillé par un cri, n'a pas été complètement vain, s'il a pu tourner vers l'adorable innocence divine des cœurs comme celui de Frizeau et le vôtre.

Je trouve dans la vie du Curé d'Ars que j'ai sur ma table ces lignes délicieuses : « La foi, c'est quand on parle à Dieu comme à un homme. Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour la couvrir de baisers et de caresses. » Je pense aller vous voir vers la fin du mois prochain. Dites-moi où je pourrai vous trouver, Frizeau et vous. Quel plaisir de vous voir!

Je vous envoie ma dernière élucubration, imprimée cette année mais qui date de 1900.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. CLAUDEL.

L'ouvrage envoyé par Claudel à Jammes est l'ode *les Muses*, composée à Paris en 1900, terminée à Foutcheou en 1904, et parue en 1905 à la Bibliothèque de l'Occident à 150 exemplaires.

VIII

Eaux-Chaudes, 21 juillet [1905].

Jammes, vous êtes proprement un sale lâcheur. J'étais venu en grande partie pour vous dans ces Pyrénées; ce mois est probablement la seule partie de notre vie que nous étions destinés à avoir en commun, et vous allez le passer presque entier avec je ne sais quelle famille dans je ne sais quel Gers! Vous êtes un gascon et je ne crois plus à votre amitié. Au moins amusez-vous bien, cher ami, où vous êtes.

Je comprends que vous êtes déterminé à ne plus revenir à Eaux-Chaudes. Donnez-moi donc les indications nécessaires pour que je vous rencontre à Pau et la date exacte à laquelle cette incomparable famille vous aura rendu votre liberté. J'espère être à même de passer à Lourdes les quatre jours de pèlerinage, pendant que les Francqui et ma sœur iront à Gavarnie. Après quoi je rentrerai directement à Paris. Je doute en effet que les Berthelot viennent comme ils me l'avaient annoncé.

Nous avons eu ici un temps médiocre. Je n'ai pu faire qu'une promenade avec ma sœur d'où nous sommes revenus copieusement rincés. J'ai fait cependant seul quelques belles escalades et je commence à comprendre un peu la montagne.

J'ai reçu de Frizeau, en ce moment chez sa grand-mère dans son pays de famille à Branne, une lettre de tous points admirable, de style, de cœur et de pensée. Quel noble et excellent garçon!

Un Monsieur m'a écrit, probablement par suite d'un vœu comme le pharmacien Vincent, pour me demander mon opinion sur les tendances de la littérature contemporaine et « sur le rôle du Poète dans la Cité ». Je lui ai répondu que comme poëte je ne revendiquais qu'un droit, celui du tréma sur mon e, et qu'il ne m'avait jamais été reconnu jusqu'ici.

Ne vous fâchez pas de la vivacité de ma lettre. Je serais moins vexé si je vous aimais moins (un vers!)

P. CLAUDEL.

Quel hôtel me recommanderiez-vous à Lourdes?

Entre cette lettre et la précédente se situe ce que Francis Jammes a toujours appelé sa conversion. Claudel est venu à Orthez, et les deux poètes ont communié ensemble à Labastide-Clairence. Claudel propose ensuite à Jammes de le rejoindre à Eaux-Chaudes. C'est à Lourdes qu'ils se rencontrèrent.

Philippe Berthelot, qui devait devenir Directeur politique au Quai d'Orsay, s'était présenté au Concours la même année que Claudel, et l'avait plus tard retrouvé en Chine.

Sur Francqui, voir *Les Caprices du Poète*, p. 201.

IX

Strasbourg, 19 septembre 1905.

Grand Hôtel « Rothes Haus ».

Mon cher ami, je vous écris de Strasbourg par où je fais un petit tour en revenant des Vosges où j'ai été passer quelques jours en compagnie de différentes cousines peu jolies. A Gérardmer j'ai reçu une lettre sévère et bien appliquée du P. Caillava à qui j'avais écrit. Cela m'a fait du bien. C'est assez de pleurnicheries. Mais quoi? Combien de temps mon courage va-t-il durer?

La cathédrale est assez dure et froide, quoique le chœur soit d'une architecture grandiose et superbe. Il y a beaucoup de piété dans ce pays et je suis édifié de voir la foule que l'on rencontre à toutes les messes. Figurez-vous qu'à mon tour je suis « point » par les scrupules... Vous savez que je fais un drame qui n'est autre que l'histoire un peu arrangée de mon aventure. Il faut que je l'écrive, j'en suis possédé depuis des années, et cela me sort par tous les pores. D'un autre côté je me demande s'il convient à un chrétien de peindre des passion coupables [...] Qu'y puis-je faire? Je suis possédé par ce drame dont j'ai écrit déjà un acte et demi. Vous

savez très bien qu'un écrivain n'est en somme que le témoin, souvent stupéfait, de son œuvre. J'offre à Dieu cette fleur funèbre qui sort d'un sol sauvage, il saura, je l'espère, en tirer parti. Ce ne sont point les passions que je veux peindre, mais la *passion* d'une malheureuse âme. Donnez-moi votre avis bien sincère de poëte et de chrétien. J'ai écrit au P. Michel et je ne suis pas du tout tranquille sur la réponse. Que deviendrai-je s'il m'ordonne de cesser? Le travail et la prière sont actuellement mes seuls soutiens. Il serait dur d'être interrompu en plein enfantement. — Je ne suis pas du tout autoritaire, mais bon jusqu'à la bêtise; on me décrit en disant d'un homme qu'il est un peu faible.

Frizeau me promet sa visite pour Pâques. Et la vôtre?

J'ai des nouvelles de Moreno, qui n'a pu partir pour France et a été envoyée dans un sanatorium des Cordillères. Je vous embrasse. — Mes hommages à votre mère. — Je ferai part des vôtres à ma sœur qui a de vous une haute opinion.

J'attends toujours vos livres.

P. CLAUDEL.

Dom Michel Caillava, à qui Claudel a demandé s'il a le droit d'écrire *Partage du Midi*, est ce bénédictin, ami de Francis Jammes, qui a célébré la messe de sa « conversion ».

X

14 octobre [1905].

Merci, Jammes, pour les deux livres qu'il me fallait lire après les avoir écoutés. Et je vous vois en même temps comme une grosse bête à miel bourdonnante dans la maison sombre et creuse avec le monde sacré tout autour qui n'en peut plus de silence, et d'or, et de son propre jus, comme une jeune mère qui a mal aux seins, — plein d'industries inexplicables et divines. La nature est si belle qu'il fallait bien qu'il y eût quelqu'un à la

fin pour parler avec des paroles dont le sens est consécutif à leur goût, comme l'ivresse au vin.

J'ai amassé des remarques sur votre vers et votre rhétorique, mais je n'en dis rien, sachant que vous méprisez les questions techniques.

On a enterré Hérédia l'autre jour. Dieu! que les gens de ma génération m'ont paru vieux et défaits. Régnier avec son crâne chauve et ses longs cheveux gris ressemblait à un vieil accordeur. Le pauvre homme a bien des chagrins. Berthelot avait pris de l'avance pour s'offrir le spectacle des trois gendres marchant de front derrière le corbillard.

J'ai revu Suarès qui est dans une triste situation. C'est le beau navire échoué sur un banc de sable. La *Revue des Deux Mondes* l'a lâché. Il est dans un abandon épouvantable. Votre lettre lui a fait plaisir. Mais il aurait bien voulu lire votre livre. Je vais voir si je puis faire quelque chose au *Mercure* pour le faire éditer, ce pauvre garçon.

Mon article sur ma sœur a eu beaucoup de succès. Les lignes sur Rodin surtout ont eu l'applaudissement général. Ma sœur, qui n'avait pas vu son éditeur depuis plusieurs mois, l'a vu accourir, qui lui a fait sur-le-champ deux commandes. Il faut se faire craindre, et c'est à cela, je l'espère, que pourra servir cette dent pointue sur laquelle vous me demandez des renseignements. Je la garde à quelques scélérats dont Rodin sera le premier servi. J'ai rédigé un second petit article dont je vais donner la lecture çà et là, en attendant que le moment soit venu de le publier.

Mes hommages à Madame votre mère, et mes compliments aux dames qui ont le bon goût de m'honorer de leurs suffrages.

Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

Je vous envoie du Thé.

P. C.

Savez-vous que Huysmans a failli devenir aveugle?

Sur les relations épistolaires, favorisées par Claudel, entre Francis Jammes et André Suarès, voir la *Correspondance* Suarès-Claudel, Gallimard, 1951.

Claudel fait allusion à son article intitulé *Camille Claudel, statuaire,* paru dans l'*Occident* d'août 1905.

XI

Lundi [27 novembre 1905].

Cher Jammes,

C'était justement cette semaine l'adoration perpétuelle dans ma paroisse et j'ai passé une partie de la nuit devant le St Sacrement et communié ce matin à votre intention. J'ai tâché de faire pour un moment ce que je pouvais. Si Dieu consent à m'écouter, c'est par un miracle de sa bonté. Puissé-je seulement être le plus petit et le plus méprisé de ses enfants!

Je devine ce dont il s'agit pour vous, cher Jammes, et je souffre avec vous fraternellement. Voici trois citations qui m'ont occupé hier toute la journée. *Ascensiones in corde suo disposuit, in convalle lacrymarum. Convallis* signifie une de ces vallées modiques pareilles au fond d'un calice où la vue est fermée de toutes parts. *Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris.* Levez-vous, mais seulement *après* être restés assis, vous qui mangez le pain de la douleur. Pour manger ce pain il faut le rompre par morceaux, il faut le mâcher avec les dents, il faut le mélanger à sa salive, il faut l'avaler, avec quelle nausée! il faut le digérer. Et enfin la plus belle des trois *Magnificat anima mea Dominum.* C'est la mère des douleurs qui pousse cette acclamation du fond de son cœur transpercé! La malice du jour présent est bien peu de chose à côté de l'immense gloire de Dieu dans laquelle nous allons entrer dans un petit moment, car, comme vous l'entendrez dire à l'Epître dimanche prochain : « Votre salut est déjà plus près que lorsque vous vous êtes converti. » Nos souffrances ne sont rien à côté de celles des saints et des martyrs,

mais il y a eu tout de même des moments dans notre vie où vous et moi nous avons fourni toute la quantité de douleur que nous pouvions donner. Je pense que pour ceux qui ont souffert Jésus ne leur apparaîtra pas comme le juge impitoyable parmi les terribles vieillards de l'Apocalypse, mais comme un bel enfant entre les mains de sa chère mère.

Fontaine m'a écrit pour me dire que Gide lirait chez lui (Fontaine) jeudi prochain à 4 h. votre poëme. Je pense que nous serons tous là.

Francqui m'a tenu parole et a fait donner à Ruyters l'avancement qu'il demandait. Ce jeune homme m'en a remercié en faisant sur moi un article qu'il a publié en plaquette. C'est, limité à un seul point de vue, ce que j'ai lu sur mes livres de plus étudié et de plus réfléchi, et en même temps fort bien écrit. Si cela vous intéresse je vous le ferai envoyer.

Mes hommages respectueux de ma sœur et de moi à votre mère. Louise se rappelle à votre bon souvenir, ainsi que Jacques.

Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

C'est le *Journal* d'André Gide (à la date du 1er décembre 1905), qui permet de dater cette lettre.

André Ruyters est un écrivain belge qui devait faire partie du comité de rédaction de la *Nouvelle Revue Française*. Son étude venait de paraître dans le numéro de novembre de *la Belgique artistique et littéraire*, et devait être reproduit dans le *Mercure de France* du 15 décembre.

Louise et Jacques de Massary étaient la sœur et le neveu de Paul Claudel.

XII

Vendredi [1er décembre 1905].

Mon cher ami, grand poète, on a lu vos vers hier chez Fontaine, Duparc manquant seul de tous les amis que vous aviez convoqués. Que vous dire de cette œuvre admirable! Pour moi mes sentiments étaient ceux de cet

ami dont parle l'évangile de Saint Mathieu, et mon cœur était tout rempli d'une grande action de grâce envers Dieu qui m'a permis d'accompagner ces premiers pas que vous avez faits vers lui. Quel fils vous avez rendu à notre vieille mère Eglise! J'admirais, ce que vous-même ne pouvez peut-être bien voir, l'usage que Dieu a commencé à faire de vous et l'art avec lequel il sait se servir de cet artiste. C'est tout l'ancien Jammes qui a pris une grandeur, une vie et une dignité nouvelles parce que derrière lui se trouvent les régions éternelles. Par exemple *Par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre :* voilà un vers de l'ancien Jammes; oui, mais il est employé à propos de la Pentecôte, ce qui lui donne un caractère nouveau de gravité et de mansuétude. Je vois votre livre comme un rond-point d'où divergent de toutes parts les grandes avenues que vous allez parcourir.

Il est bien certain, n'est-ce pas, que vous allez publier votre poème seul et non pas joint à d'autres papiers? Gide et moi regretterions infiniment qu'une telle œuvre fût sagouinée par les typos habituels du *Mercure*. Nous voyons tous deux cette œuvre dans le format et dans les caractères de la première édition de Verlaine chez Palmé. Gide est un homme du goût le plus sûr pour toutes ces questions et je crois que vous devriez l'écouter. C'est une œuvre trop importante pour que la publication n'en soit pas accompagnée de quelque cérémonie et solennité.

Adieu, cher frère Jammes! J'aurais voulu que vous me vissiez hier au milieu de vos amis! Je ne me tenais pas de gloire et d'orgueil! (quel chef-d'œuvre que votre *Rosaire!*)

Mes hommages à Madame votre mère qui doit être bien fière d'avoir un tel fils.

P. CLAUDEL.

C'est encore le *Journal* de Gide, au 1er décembre 1905, qui nous permet de dater cette lettre. « Hier, je donne lecture de *l'Eglise habillée de Feuilles* chez les Arthur Fontaine... » Il est très curieux de comparer les impressions de Claudel et de Gide.

C'est Jammes qui avait demandé à Gide de faire cette lecture. Celui-ci avait aussitôt répondu : « Je te remercie, mon ami, de m'avoir élu pour cet office et d'avoir compris à quel point lorsqu'il

s'agit de tes vers, je puis, en un instant, disposer de ma voix, de mon émotion, de mon âme; m'instrumenter pour toi tout entier. Ce soir j'étais déjà tout catholique... Si Claudel vient par là-dessus! T'avouerais-je que je n'ai pas encore *osé* le voir? Je suis extrêmement ému à la pensée de le rencontrer demain chez Fontaine. » (Lettre du 29 novembre 1905.)

« Par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre », se lit dans « Rosaire » (*Clairières dans le Ciel*, p. 211).

XIII

[Fin 1905.]

Mon cher Ami,

Je suis content de savoir que j'ai été représenté par vous à Lourdes le jour de l'Immaculée Conception, — et je suis sûr que j'ai eu aussi quelque place dans les prières de votre mère. A Paris, nous avons eu une messe à minuit à Notre-Dame-des-Victoires. Ça été comme une revue nocturne passée par la Sainte Vierge de ses plus fidèles au moment de la persécution qui commence et qui pourra bien aller jusqu'à l'effusion du sang. A la bonne heure! voici commencer des temps où il y aura vraiment plaisir à être chrétien.

Mon cadeau est en quelque sorte un cadeau de parrain. C'est le meilleur renseignement et le plus conforme au cœur de l'Eglise que celui qu'elle donne elle-même par le développement de sa liturgie. Et puis vous avez dans ce livre toutes ces sublimes prières de la messe au complet. Combien vous me donnez de joie, mon cher ami!

Je suis surpris du nombre de gens qui s'adressent à moi pour chercher un peu de lumière. Peut-être est-ce justement l'épouvantable humiliation dont je suis à peine relevé qui me permet de compatir et de leur parler fraternellement. J'ai vu Philippe, Sylvain Pitt, surtout Gide. Je crois que lui et sa femme sont bien près de se convertir. Quel bonheur pour moi s'ils pouvaient s'y décider avant la Noël prochaine, qui est un si grand anniversaire pour moi!

Ce sale pion de X... a eu l'audace de publier dans son ignoble journal une lettre de moi où je déclare qu'il est l'égal de nos plus grands poëtes modernes. J'avais écrit : « Vous êtes certainement l'égal de nos plus grands poëtes modernes, *à savoir Gustave Kahn et Emile Verhaeren.* » Le drôle a subodoré la plaisanterie et a purement et simplement supprimé les noms propres. C'est une leçon pour moi. On ne devrait jamais plaisanter avec ces voyous. Vous vous rappelez ce passage de l'Enfer où Virgile reproche à Dante d'écouter des rustres qui s'injurient. Pour mettre ces bonnes dispositions en pratique, j'ai refusé à Fort de collaborer au prochain N° de *Vers et Prose.*

Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

Le « cadeau de parrain » est *l'Année liturgique.*

« Je crois que lui (Gide) et sa femme sont bien près de se convertir. Quel bonheur pour moi s'ils pouvaient s'y décider avant la Noël prochaine, qui est un si grand anniversaire pour moi. » Le 7 novembre 1905 Claudel avait écrit à Gide : « ...Puisse cette fête de Noël, qui a vu jadis la grande miséricorde de Dieu à mon égard, alors qu'il est venu chercher par la main un jeune enfant dans les ténèbres de Notre-Dame, ne point passer sans que j'aie la joie de rompre avec un frère le pain des Anges et des Forts. » Si les réponses de Gide des 8 et 17 décembre ont enlevé à Claudel cet espoir pour l'année même, l'inquiétude qu'elles laissent voir n'interdit pas d'envisager la conversion pour l'année suivante, vingtième anniversaire de la conversion de Claudel lui-même.

« Ce sale pion de X... » est F.-T. Marinetti, fondateur du futurisme. Claudel rapporte sa mésaventure avec Marinetti dans sa lettre à Gide du 8 novembre 1908. La lettre de Claudel à Marinetti, du 27 septembre 1905, avait été insérée, tronquée, dans le numéro d'octobre 1905 de *Poesia.*

Claudel ne rompra définitivement avec *Vers et Prose,* de Paul Fort, qu'après la publication par cette revue, en 1906, de *Connaissance du Temps,* « parsemée des plus sales coquilles. » (Lettre de Claudel à Gide du 22 juillet 1907.)

XIV

Pékin, Légation de France. 10 juin 1906.

Il est vrai que je suis occupé à lire d'une main l'*Eglise* avec sa couverture couleur de blé juste mûr, — je suis dans un salon aux persiennes fermées à cause de ce vent embrasé et sablonneux de Mongolie qui souffle depuis deux jours; il est tapissé de papier doré et rempli de meubles « modern style » fabriqués à Tientsin et tels que l'on voit bien que l'on est dans un endroit drôle; Reine a mal au cœur à côté de moi sur une chaise-longue à cause d'un petit garçon appelé Joseph que nous attendons au mois de janvier, — il est vrai : mais de l'autre main je ne tiens pas moins, sûrement, et ne lâcherai pas, comme un poignet poli de femme, ou comme sa main sur le flanc d'un vase pur et blanc, *Pensée des Jardins* (j'ai cru d'abord que c'était un nom de femme comme Clara d'Ellébeuse ou Almaïde d'Etremont; j'ai connu une demoiselle d'honneur de la reine Isabelle qui s'appelait Pensée de Podesta').

Vous savez déjà ce que je pense de ces deux poëmes, mon cher ami, mais comme cela tient bien à l'impression, et que la lettre moulée ajoute à mon émotion! Si je faisais un article sur Francis Jammes, je ferais remarquer combien son vers est une chose d'histoire naturelle, pareil au cri enragé de la cigale. Comme la lyre des rhapsodes, ou la harpe des prophètes, ou le tambour des Ouled-Naïl, votre vers est l'instrument qui, par la répétition de son roulement, toute chose de vous et autour de vous introduite dans la vocifération, vous conduit à l'état d'extase. Je note tel moyen, comme d'introduire dans le vers une portion étrangère, inscandable, qui le rend non pas interminé, mais interminable :

Lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.
Que voit un prisonnier QUI ATTEND *sa délivrance.*
Qui orne la pauvreté du buis presbytéral.

Le vers n'est plus arrêté par le silence, mais par le temps nécessaire à son épuisement dans l'inaudible. — Délicieuse gêne produite par le vers et la phrase qui n'arrivent pas à se rattraper!

Pensée des jardins plein de l'étrange sagesse naturelle de Faune et de (1). La vertu des *simples* qui n'est reconnue que par les sorciers, ou par les chiens qui se purgent.

Et voici l'anniversaire de ces aimables jours que j'ai passés avec vous l'année dernière à Orthez! Je revois l'allée de platanes, l'église, nos conversations sur la route, le petit raidillon crayeux derrière votre maison où vous me parliez, justement, de Carrière, la Fête-Dieu, votre mère, votre chambre avec l'image du Juif Errant, Bayonne, l'Espagne, et plus tard ces jours doux et bien amers de Lourdes et d'Eaux-Chaudes! Quel souvenir délicieux me laisse tout cela ensemble, et après tout quelle excellente chose qu'un ami! Ma douleur est toujours en moi, mais la nature a agi comme ces ingénieurs qui bouchent avec des murs les galeries d'une mine en feu. Peut-être que tout n'est pas bien éteint, mais cela ne fait rien.

Les cartes postales ci-jointes vous montrent quelques aspects de ma résidence actuelle. Cette vieille ville donne à tous les rêves un cadre vraiment grandiose. Voici la muraille où je me promène tous les jours. D'en haut on ne voit pas la ville, mais une forêt de grands arbres, car les toits sont bas et chaque maison entretient l'arbre de sa cour qui la couvre comme une ombrelle, saules, vernis du Japon, acacias sans fleurs. Comme un augure, dans ma marche rectiligne j'étudie les tourbillons de trois espèces d'oiseaux, les corbeaux, équipes de la voirie, les hirondelles, pareilles à des nuées de moucherons, autour de vieilles portes abandonnées, et enfin les vols réguliers de pigeons avec le bruit lointain du sifflet qu'on a mis sous l'aile de leur conducteur. On ne voit au-dessus de la verdure que les toits merveilleux de la Cité impériale,

(1) Un mot illisible.

les grands toits brillants de porcelaine jaune, tels que d'un temple merveilleux habité par les génies. — Il y a aussi le Temple du ciel avec ses trois toits de tuiles bleues, au milieu de grandes enceintes désertes et d'une forêt de genévriers hauts comme des ormes.

— J'ai tout le temps de travailler, et je me suis mis à écrire une *Deuxième Ode*. Je commence à me rendre compte des possibilités du genre.

Je pense que vous n'allez pas tarder à recevoir *Partage de Midi*. J'aimerais bien avoir deux ou trois exemplaires de *l'Eglise* pour les donner à des missionnaires.

De les recevoir sera du moins pour moi un moyen de savoir que vous avez de votre côté reçu ma lettre. Car vraiment vous ne me gâtez pas de votre correspondance. Tandis que moi, songez à tout le papier que j'ai déjà peinturluré pour vous.

Gide non plus ne m'écrit pas. Je vois très bien qu'il faut de nouveau me préparer à une solitude de quelques années. Arthur Fontaine m'écrit une lettre très gentille, où il parle, à la fin, de « l'amertume du doute ».

Sérieusement, vous devriez m'envoyer un mot. — Sinon ce sera désormais à votre mère que j'écrirai. Au bon souvenir de qui je vous prie de me rappeler.

Je vous serre affectueusement la main. Reine voudrait bien vous connaître.

P. CLAUDEL

Pensées des Jardins, Mercure de France, 1905, est dédié à Arthur Fontaine, auquel André Gide dédiera *le Retour de l'Enfant prodigue* « par manière de pendant ».

Les vers cités appartiennent à *l'Eglise habillée de Feuilles*, Mercure, 1906 (maintenant dans *Clairières dans le Ciel*), poèmes VI et XV.

XV

Consulat de France à Tientsin.

Tientsin, 1er février 1908.

Mon cher ami,

Un mot tout de suite pour vous dire toute ma joie de l'événement heureux que vous attendez. Le mois d'août verra une naissance sous mon toit comme sous le vôtre. Vous verrez quel grand bonheur sont ces pauvres petits enfants.

J'avais déjà reçu un petit mot de Fontaine m'annonçant ce triste déchirement de sa famille et je lui ai répondu quelques lignes. A plusieurs reprises, il m'avait déjà écrit en termes énigmatiques. Mais tant qu'il ne me le demandera pas positivement, je n'ose faire le prédicateur avec lui. C'est Dieu seul qui convertit, comme le prouve votre exemple et celui de Frizeau. Les longues correspondances que j'entretiens depuis des mois et des années avec Suarès, Rivière et d'autres n'ont abouti à rien, et je suis amené à prendre un ton pédantesque et doctrinaire qui me déplaît et qui ne me convient pas. « Le sage répond quand on l'interroge et il se tait quand on ne lui demande rien. » C'est un proverbe chinois.

L'étude que J. Rivière poursuit sur moi commence à m'effrayer. Ce jeune homme est remarquablement pénétrant et intelligent; il faut l'être pour avoir introduit autant de méthode et de clarté dans mon galimatias. Mais mes idées telles qu'il les expose prennent une couleur mystagogique et vaguement hérétique. Il y a des choses que j'ai dites complètement et d'autres que je n'ai dites qu'à moitié parce que je ne pouvais les dire qu'à moitié. Néanmoins ce travail qu'il a fait est pour moi instructif au plus haut degré.

Ma femme se recommande à la vôtre et je vous serre à tous deux bien affectueusement les mains. Mes hommages à votre mère.

P. CLAUDEL.

P.-S. — Que pensez-vous de nos paysages du Nord? Ils ne valent pas votre midi, à mon avis. Néanmoins je crois que notre Villeneuve vous plaira.

L'étude de Jacques Rivière sur Paul Claudel (recueillie depuis dans le volume *Etudes*, N.R.F., 1911) a paru dans l'*Occident* d'octobre, novembre et décembre 1907.

XVI

Villeneuve, 23 juin [1911].

Mon cher Jammes,

Me voici de nouveau avec mes vieux parents dans ce Villeneuve que vous aimez et qui est plein pour moi de tant de souvenirs, la plupart bien amers, la mort affreuse de mon grand-père, toutes les crises de la conversion, de la vocation et de la passion, la présence de tous les disparus, et ces visages de ceux qui restent, sur lesquels la marque du temps s'approfondit chaque année. Et je reviens de revoir à Paris ma sœur Camille. Nous vendrons dimanche une pauvre vieille ferme dont on ne sait plus que faire. Tout cela n'est pas gai. La terre natale ne m'apporte d'ailleurs jamais qu'une abondance de tristesse, et cependant c'est ici seulement que j'ai l'impression de la patrie, et d'être profondément compris de tout ce qui m'entoure, vraiment autochtone.

Vous avez raison tous deux, cher ami, vous, et Frizeau dont je reçois une lettre ce matin. Pardonnez-moi ces revenez-y d'une vocation sacerdotale manquée. Je me sens parfois aussi mal à l'aise dans la vie littéraire et laïque que je l'aurais été sans doute de l'autre côté de la table de communion. C'est le chagrin des gens faits de

pièces et de morceaux, de ces couteaux auxquels on ajuste à la hâte un manche qui n'était pas pour eux. Il y a des moments où je suis profondément dégoûté de tout art et de toute littérature, et où j'envie ce jeune novice sourd et presque muet que j'ai vu à Ligugé, et qui était chargé de sonner les cloches. Mais cela aussi est de la littérature.

Je vous serre la main bien affectueusement. Mes hommages à Madame Jammes et tous mes vœux pour l'heureux événement que vous attendez au mois d'août, le mois du Lion et de la Vierge.

P. CLAUDEL.

René Bazin m'a dit que vous aviez de fortes chances pour le grand prix de littérature, pour l'année prochaine. Avez-vous des relations avec ce généreux et excellent homme qui vous aime beaucoup?

MNÉMOSYNON D'ANGHÉLOS SIKÉLIANOS

(1884 — 19 JUIN 1951)

par ROGER MILLIEX

« Anghélos, à l'heure où tu n'y pensais pas... »
(MATER DEI)

C'est à l'heure où il n'y pensait pas qu'Anghélos Sikélianos s'est éteint ou plutôt qu'il a été soufflé, nous a été soufflé : « La forte flamme fulminante, le grand mâle dans la gloire de Dieu, — l'Homme dans la splendeur de l'août, l'Esprit vainqueur dans la transfiguration de Midi! » Le final de *Partage de Midi* s'impose à la mémoire, lorsqu'elle évoque l'été fulgurant et foisonnant d'œuvres et de projets de ce grand mâle victorieux de soixante-huit ans qui, quelques jours avant d'être foudroyé, s'accordait, dans un rire éclatant d'Olympien, deux décades encore au moins de création. « Je commence à peine à écrire », se plaisait-il à dire ces dernières années. Dans un de ses poèmes plus anciens, il avait affirmé :

Nous qui avons vaincu la mort
Tant de fois...

et à l'issue miraculeuse d'une de ces nombreuses « attaques » répétées, depuis 1945, de l'Ennemi contre le plus puissant des organismes, il avait, jouissant de la stupéfaction de la Faculté, poussé ce cri de triomphe : « J'ai vaincu Charon. Je mourrai maintenant quand je voudrai. »

Cela se passe à Athènes, le 1er janvier 1948. La Société des Gens de Lettres à Athènes fête en famille le Nouvel An, autour d'une traditionnelle galette des Rois. Elle fête aussi l'inespéré retour à la vie de son président, le poète national, qui vient d'échapper à une crise ordinairement mortelle. Sikélianos est là, au milieu de ses confrères, majestueux, le front large, plus rayonnant, plus chaleureux, plus olympien que

jamais — un dieu de la Grèce antique, un Zeus tonnant le lyrisme et l'épopée, à chaque mot que gronde sa bouche eschylienne. Sa clameur va se répercutant :

JE REVIENS DE L'HADÈS! JE REVIENS DE L'HADÈS!

Et c'est vrai. On lui remet, à lui, grand prêtre de toutes les communions, le couteau du sacrifice pour distribuer le gâteau : au moment où il l'entame, il pindarise de nouveau sa victoire. Comme Digénis Akritas, le héros de la chanson populaire grecque, son héros, son dernier héros, Sikélianos a vaincu la mort — la mort qui, dans ce pays, est toujours un être incarné et continue à s'appeler Charon — et il croit que, pour cela, le fil de sa vie ne sera pas de sitôt tranché :

J'AI LUTTÉ AVEC CHARON ET JE L'AI VAINCU!

proclame-t-il. Sa foi était contagieuse : nous avions fini nous-mêmes par le croire immortel.

Au milieu de cette assurance trompeuse, nous avions oublié, hélas! le dénouement que la muse populaire grecque donne à la lutte traditionnelle, sur l'aire de marbre, entre le jeune gars et Charon. Par neuf fois Charon a mordu la poussière, mais furieux, à la dixième, il prend son adversaire par les cheveux et non plus par la taille et contraint cette force encore intacte, toute convulsée d'indignation, à plier le genou. Charon n'est pas toujours un lutteur régulier; après tant de défaites sanglantes, il a eu Sikélianos à une tragique confusion phonétique, commise certain soir fatal, dans une pharmacie de la banlieue d'Athènes... Deux syllabes erronées : double battement d'air qui suffit pour abattre un géant et enfouir sous le sol attique un des verbes poétiques les plus retentissants que la Grèce de toujours, que l'Europe d'aujourd'hui ait entendus.

Je venais juste de revoir Leucade, son île natale, Leucade l'insulaire, mais aussi la montagnarde à peine émancipée du continent, et j'avais prié au passage tous les saints de ses chapelles, sur les sommets et dans les criques, de nous conserver longtemps encore la voix inspirée et chaleureuse qui, au rythme double de ses origines, du paysage et du lyrisme grecs, chanta à la fois la mer et la montagne, l'aigle altier et le dauphin bondissant, ressuscita Ulysse et la Sibylle de Delphes, célébra les exploits de Protée — sous-marin glorieux de 1940 — et les morts fraternels de toutes les montagnes sacrées de 1940-1944, qui rétablit enfin dans un perpétuel présent toutes

les Grèces de l'histoire et de l'âme. Hélas! mes prières n'avaient pas « pris », comme dit le peuple grec, et une semaine plus tard, apprenant que la grande bouche de Sikélianos venait de se fermer pour toujours, je crus voir tout d'un coup non pas un seul arbre, mais tout un pan de forêt de Leucade s'écrouler dans le chenal. Il a bien fallu tout l'été pour que le grondement de l'avalanche, le tumulte écumant des flots achèvent à peine de se déposer en nous. Quant au silence atterré qui pèse depuis — provisoirement certes, car la Grèce est une terre de perpétuels rebondissements et résurgences — sur la vie spirituelle néo-hellénique, il est d'une nature qui, dès l'événement, avait été bien suggérée par ce jeune poète balbutiant, à Radio-Athènes, sa pantelante impuissance, à l'aide d'une image chère entre toutes au lyrisme sikélanien : « le vent déplacé par le coup d'aile de l'aigle en partance nous a coupé le souffle ».

Pour qui n'a pas encore été exalté, dans le texte lu — de quelle inoubliable façon, à la fois grandiose et ravie et parfois comme un peu gourmande — par le créateur lui-même, ou dans le monument écrit (1), ou à défaut dans la traduction (2), par ce vent de haute montagne et de haute mer, on ne saurait le suggérer que par des références forcément peu satisfaisantes à d'autres climats lyriques. On prononcerait alors les noms de Pindare et d'Eschyle; on songerait à Hugo pour la vitalité, la virilité, la fécondité de l'homme et du poète et tout l'aspect prophétique et apocalyptique des derniers recueils du visionnaire français. C'est avec Claudel peut-être que les tempéraments poétiques se trouveraient l'air de famille le plus frappant (Sikélianos me dit un jour que, Claudel n'eût-il écrit que *Tête d'or*, cette œuvre qu'il admirait intensément eût suffi à faire de lui un très grand poète.) Au lecteur de Claudel et de Sikélianos s'impose la même image de l'Arbre, essentielle à la symbolique claudélienne avec l'enracinement d'une part, le goût de la lumière dévorée comme du pain et l'envie de sucer des galets et d'enfouir ses narines jusqu'à enivrement dans les fleurs, et d'autre part le mouvement d'extension vers le haut, l' « anatassis », le pied posé sur les cimes et la familiarité

(1) Surtout les trois volumes du *Lyricos Vios* (Athènes), son corpus lyrique, et *Thymélé*, l'œuvre théâtrale en cours de parution dans la collection de l'Institut français d'Athènes.

(2) Octave Merlier, *Le Serment sur le Styx*, cinq poèmes (Collection de l'Institut français d'Athènes, 1946). Robert Levesque, *Poèmes d'Angélos Sikélianos* (Egloff, 1947).

avec les étoiles. Chez Sikélianos et chez Claudel, même présence du corps, des membres, des viscères, même vibration des entrailles et du désir : c'est « syn-kormos », de tout son corps, que Sikélianos appréhende le monde et la vérité. Chez l'un et chez l'autre, même sentiment de l'unité cosmique qui s'épanouit en joie, même propension à l'hymne et à l'acte d'adoration, au péan, au « hourra »! et à la jubilation plus forte que tout :

...d'où me vient cette jubilation d'une invisible lumière dans les ténèbres.
Mon cœur possède-t-il en lui la jeunesse du tonnerre?

MATER DEI, traduction Levesque.)

Ce parallèle, je le sens, irritera plus d'un ami grec rebelle à l'inspiration claudélienne, à son catholicisme : il ne s'agit ici que des tempéraments. Pour le reste, comment ne pas voir les points de divergence des deux démarches spirituelles? Claudel, Dante des temps modernes, hymnographe fervent et inlassable des trésors spirituels de la doctrine catholique; Sikélianos, chantre simultané d'Hélène et de la Vierge, de Dionysos-Jésus, d'Orphée et de Digénis l'hérétique, s'efforçant de réconcilier, dans le plus vaste syncrétisme, hellénisme, christianisme et même judaïsme; Claudel le théocentrique, Sikélianos et sa religion anthropocentrique de plus en plus orientée vers une apocalypse de l'avènement temporel de l'Homme sur la terre. Quelqu'un me disait ici après la mort d'Anghélos : « Claudel enferme le monde entier dans la nef de la cathédrale des fidèles; Sikélianos tente de rassembler tous les hommes de bonne volonté dans le nouveau temple qu'il dresse au Dieu Inconnu. » Et vraiment l'on pourrait mettre en exergue à toute l'œuvre du rassembleur œcuménique des Fêtes Delphiques de 1927 et de 1930 la proclamation pascale universelle dont son Digénis est le héraut symbolique :

Ici c'est Pâques et nous voulons que ce soit toujours Pâques, Pâques amples, Pâques immenses comme notre cœur, Pâques pour les ennemis, Pâques pour les amis, Pâques pour tous (3).

C'est indiquer que la signification spirituelle de l'œuvre de Sikélianos déborde largement son importance littéraire. Pour en suggérer la grandeur, nous disposons maintenant d'une

(3) Christ délivré, La Mort de Digénis (texte grec dans la *Thymélé*, tome II (Collection de l'Institut française d'Athènes, Athènes, 1950).

table de références, bien plus authentique et solide que celle des simples valeurs littéraires : la grandeur même, encore trop peu connue, souvent méconnue, du peuple grec d'aujourd'hui. Le génie mis à part en effet — et nous serons à tout jamais reconnaissant à la Grèce de nous avoir fait vivre ces dernières années dans le sillage d'un tel génie — la spiritualité de Sikélianos n'est que la traduction en termes explicites et lyriques, de la riche spiritualité de l'âme anonyme grecque d'aujourd'hui et de tous les temps.

Un journaliste d'ici a parlé de « poète aristocratique », de « poète de salon », comme pour laver sa mémoire de certaines mauvaises fréquentations... Certes la race — l'archontia — ne manquait pas à ce descendant de la noblesse insulaire, beau comme Apollon à vingt ans, beau comme Zeus olympien dans sa maturité rayonnante — et comme on n'oublie plus tel fragment de statue, je n'oublierai jamais la perfection sculpturale de ses pieds de dieu, chaussés de sandales à l'antique. Mais je n'ai jamais pu le voir dans un salon athénien sans souffrir pour ce berger royal égaré chez les citadins, avec sa grande cape et son bâton de conducteur de troupeau spirituel. Les siens n'étaient pas là : les pâtres de Delphes et les pêcheurs de Salamine. Il nous le confiait un jour : « Je me sens exactement sur le même plan que le peuple. Mais à Athènes je n'éprouve pas cela. » A Athènes même il pouvait du moins fraterniser avec les artisans et il lui arrivait, comme jadis à Socrate, étant parti le matin chez son coiffeur, d'achever la journée avec lui, oubliant tout le reste, à deviser en compagnie de l'être authentique et édifiant qu'il venait de découvrir chez ce simple. Tous ces simples — j'en eus maintes fois le témoignage dans mon entourage immédiat — adoraient celui qu'ils nommaient avec une tendresse familière « Kyr Anghélos ».

Ses voyages à l'étranger, ses multiples contacts, sa vaste culture mondiale, sa polymorphe information philosophique, archéologique et philologique n'avaient en rien relâché ses vigoureuses attaches organiques avec les réalités populaires. Il y adhérait de tout son être, sans oublier le corps. Je viens d'écrire : le corps, et ce mot fait surgir ma première rencontre avec Sikélianos. C'était à Athènes pendant le terrible hiver 1941-1942, toile de fond noire de son poème « Dionysos au berceau » (4), au milieu des horreurs de la famine et dans un

(4) Dans *Le Serment sur le Styx*, cinq poèmes, traduction d'Octave Merlier.

groupe de jeunes qui venaient, avec beaucoup de courage, de créer un cercle d'études et de nous donner un échantillon éloquent de leurs préoccupations spirituelles. Ayant suivi le débat avec la plus vie attention, Sikélianos se leva et sa voix bientôt roula comme un tonnerre : « Tout cela est fort beau et je vous admire sincèrement, mes enfants. Mais n'oubliez pas qu'en ce moment *le corps* de l'hellénisme d'abord est en danger et qu'il faut sauver de la disparition le peuple grec. Alors, formez des comités, courez à la Croix-Rouge Internationale, aux autorités d'occupation, priez, insistez, suppliez, réclamez des vivres; sauver de la mort le peuple grec, tel est notre premier devoir. » Je le vois encore, en 1944, déjà malade, au mariage d'un jeune écrivain dont il avait accepté, avec la même bonne grâce accueillante qu'il réservait à tout appel, d'être le « coumbaros » (témoin de mariage), je le vois encore menant le chœur, cambrant la taille, levant haut la tête, exécutant toutes les figures de la danse grecque avec un enthousiasme concentré et auguste, et je pensai au vers de son œuvre de jeunesse « Le Visionnaire » (mot à mot : L'homme à l'ombre légère) :

Ma légèreté
Est égale à ma force.

Lorsqu'il vint s'asseoir, haletant, près de moi, ayant laissé à un autre son tour de premier danseur, ce dionysiaque répondit ainsi à mon admiration : « Je ne puis rien faire sans fureur » (menos). Quant aux richesses, encore inexploitées, du langage populaire grec, elles ravissaient Sikélianos qui ne tardait guère à s'en parer : on le vit s'astreindre à copier, des matinées entières, aux Archives du Dictionnaire de l'Académie d'Athènes, de longues listes de dialectismes et il n'oublia jamais le magnifique mot composé « anghéloparadomos » (en un seul mot : le ravissement-aux-anges), pour traduire l'idée de plaisir divin, que lui apprit chez nous une paysanne illettrée de Naxos qui s'exprimait en vers.

Descendant de combattants et de saints, il était naturel que Sikélianos vibrât à l'unisson de ces grandioses manifestations de l'esprit religieux et héroïque que furent la guerre d'Albanie (qu'il alla voir sur place pour boire à la source même de cette sainteté civique) et les combats ininterrompus pour la liberté qui la suivirent jusqu'en 1944. Mais il serait inexact de penser que les événements à eux seuls aient introduit dans l'œuvre de Sikélianos et comme sur le tard la présence

de l'âme populaire grecque. Ils n'ont fait qu'accentuer une pente essentielle et déjà ancienne de sa vision du monde : c'est dès « Le Visionnaire », soit dès 1907, que retentit dans sa jeune poésie le cri « Partout le peuple! », ce peuple des cultivateurs et pêcheurs de Leucade dont le labeur est présent dès lors à sa contemplation cosmique. Implicitement Sikélianos avait déjà opté pour le monde de la vie, du courage, de la générosité, de l'espoir.

Sikélianos, comme le peuple grec, n'était que courage et vaillance : il respirait, sa poésie respire cette intraduisible « levendia » qui est à la fois élégance et exaltation devant le risque et la mort, bien plus une attitude esthétique et religieuse qu'une conduite « morale » et il l'a montré, non seulement au cours des années noires, mais au long de tous ses jours et notamment ces dernières années devant la souffrance physique et la gêne économique. Le 31 mars 1951 ne m'a-t-il pas donné une preuve bouleversante et confondante de cette indomptable virilité en face de Charon que toute son œuvre célèbre, en se traînant, malgré l'hémiplégie, hors de sa chambre de malade, pour assister à une conférence sur Emmanuel Mounier, organisée à notre Institut et tombant sur le seuil de sa maison, au risque de se fracasser la tête sur les marches de l'entrée?

Courage, générosité, espérance, les plus hautes vertus du peuple grec, — le peuple le moins avare de la terre, le moins avare de ses biens, de son temps, de son cœur, de son présent, de sa vie — sont aussi les lignes de force de l'œuvre sikélanienne. Elles se ramènent en dernière analyse à un acte de foi dans la vie et dans l'Homme, créateur de vie nouvelle, « le nouvel Adam » qui viendra

ensemble avec les autres frères
refaire la Création.

Anghélos Sikélianos aurait dû, pour bien faire, être porté en terre attique, mieux sur son haut lieu de Delphes qu'un jour prochain — il le faudra bien — ses cendres réintégreront, à la manière de son héros Digénis : le visage nu et la large poitrine découverte, sur un lit funèbre en tout point semblable à une couche nuptiale, soulevé à bras tendus, par ses compagnons de lutte, très haut, entre ciel et terre, comme « un pont avec les astres », tandis que tous ces frères d'armes chantent l'hyménée de la Vie et de la Mort et que des

peuples et des bois arrive jusqu'au cortège triomphal une immense clameur :

Place à la vie! Place à la vie!
Les sources de la création ne sont pas taries.

Athènes, octobre 1951.

JOURNAL LITTÉRAIRE

1949

Fragments

*(fin)**

par PAUL LÉAUTAUD

Dimanche 2 octobre. — On me passe de temps en temps des *Figaro Littéraire*. Pas brillant. Ces récits, mémoires de la Guerre, combats d'avions, parachutages, ce qui décida de telle victoire, compétitions entre généraux, etc...

Quand nous fichera-t-on la paix avec toutes ces histoires. Dans un de ces *Figaro*, reçu aujourd'hui, en tête, un long morceau de Jean Guéhenno sur Jean-Jacques. C'est d'une niaiserie. D'un sentimentalisme, d'un populaire, d'un prolétarien, et d'un bavardage, surtout! Ce Jean Guéhenno est professeur, je crois (ils sont tous professeurs aujourd'hui), professeur de quoi? je l'ignore. Il devrait bien se faire donner des leçons de style. Il montre encore bien de l'ignorance sur ce point. Comme beaucoup de ses confrères. Et le mieux, c'est qu'il est bien probable que tous ces messieurs doivent se donner bien du travail pour écrire de cette façon.

* Voir le *Mercure* du 1er février. — Dans la première partie du *Journal littéraire* 1949, une faute d'impression a dénaturé la pensée de l'auteur. Il s'agit des *Feuillets d'Automne* d'André Gide (page 200, ligne 28). Au lieu de « ce style simple, clair, *usé*, naturel », il faut lire, bien entendu, « ce style simple, clair, *aisé*, naturel ». (*N.D.L.R.*)

Dimanche 9 octobre. — Je ne l'écris pas ce soir sans de grandes réflexions et après une nouvelle lecture : il n'y a dans toute la littérature française qu'un chef-d'œuvre : c'est *Candide*.

Quelques très vieux journaux que j'ai trouvés en faisant le tri dans mes dossiers de vieux papiers me donnent une vraie récréation.

Le *Quotidien*, lundi 13 octobre 1924, annonce la mort d'Anatole France, la veille. « L'amant de la pensée, magie du style, œuvre éternelle, génie universel, Panthéon... » Citation de quelques-unes de ses « pensées ».

« Il voyait des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches; il entendait des voix plus claires que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement. » (*Livre de mon ami.*)

« La matière n'existe pas. Ce que nous nommons ainsi est précisément ce que nous ne connaissons pas, l'obstacle où se brisent nos sens. Nous ne connaissons qu'une réalité, la pensée, c'est elle qui crée le monde. » (*Vie Littéraire*, III, p. 206.)

« Si l'on doute il faut se taire; car, quelque discours qu'on puisse tenir, parler c'est affirmer. Et parce que je n'avais pas le courage du silence et du renoncement, j'ai voulu croire, j'ai cru... J'ai cru du moins à la relativité des choses. » (*Vie Littéraire*, IV, p. 5.)

« Il se peut que l'intelligence nous serve un jour à fabriquer un univers, écrit-il dans le *Jardin d'Epicure*. Ah! concevoir celui-ci, jamais! »

Comme platitude, comme démarquage, rien n'est plus facile que de faire le départ entre les démarquages et la spontanéité — c'est complet.

Lu également dans un fragment de revue, un article de Jean-Jacques Brousson, sur la manière de travailler de son maître.

France cueillait dans une lettre une phrase banale pouvant entrer dans son sujet. Il s'agissait d'en faire « quelque chose ». Cet exemple. Il avait à parler du Vésuve. En cherche d'une épithète, après plusieurs rejetées comme banales, il trouve ceci : le Vésuve rit.

Ensuite, autre travail. Ses phrases arrangées, développées, embellies, il s'agissait de leur trouver un ordre. Déjà rassemblées, il arrivait souvent ceci : celles placées à la fin étaient reportées en tête. Celles qu'elles remplaçaient étaient déplacées au milieu, celles du milieu placées à la fin. Et si cela n'était pas au goût du maître, on cherchait un autre arrangement.

Il n'y a pas à dire, une telle littérature : confiserie, emprunts, plaquages, marqueterie, fabrication perpétuelle, toute cette brocante — bien le fils d'un bouquiniste — cela fait pitié.

Cela me fait grandement plaisir de me rappeler qu'ayant seulement vingt ans, j'en avais déjà horreur.

Dans un autre domaine — déjà!

Pour la pendule. Ceci se passa dans un de nos ministères voici un an, et naturellement, les journaux n'en soufflèrent mot.

Dans un des bureaux de ce ministère, il y avait une pendule du XVII^e siècle, véritable merveille, à dire d'amateurs. Un jour, un peu après la sortie des rédacteurs, deux ouvriers arrivèrent à la porte du Ministère en poussant une voiture à bras. Ils montèrent au quatrième et dirent à l'huissier de service : — « On vient pour la pendule. — La pendule? — Oui, une pendule que le patron nous envoie chercher, car elle a besoin de réparations. Tenez, voici le papier. L'huissier regarda le papier où était décrite la pendule : hauteur, largeur, style, etc... — Je vais vous conduire, dit-il. Et il les mena à la salle où resplendissait l'œuvre d'art. — Ce doit être ça? — Certainement. »

Les deux ouvriers descendirent avec précaution la pendule, l'installèrent dans leur voiture, partirent, et on ne les revit jamais, ni eux, ni la pendule!

Autre tableau :

Un vieux numéro du journal *Le Soleil*, 1897, je crois (je l'ai mis au feu sans prendre la date).

Compte rendu détaillé en plusieurs parties : littéraires, mondaines, politiques, de la réception académique de M. Costa de Beauregard. Enumération des célébrités et

personnages notoires présents : écrivains, tout le faubourg, ministres et sous-ministres, généraux, diplomates, etc..., etc... Tout un monde aujourd'hui disparu, anéanti, retourné à la poussière, à l'oubli, dont bien peu maintenant connaissent les noms. Voici pourtant ce qui nous attend, mes chers confrères (j'ai en horreur cette appellation) et vous autres gens de gouvernement, de la politicaille, et vous autres encore de la gentry parisienne. Et certes, je sais fort bien que ce petit tableau est la banalité même, toute empreinte de lieux communs. Pourtant, à s'y arrêter un peu, à y réfléchir quelques minutes, avec un peu d'imagination, on croit le voir s'animer, et défiler devant soi en rangs compacts, glorieux de ses mérites, plein de petites vanités, et à un moment du parcours : la trappe, adieu, bonsoir, bonne nuit — tandis qu'en arrière, un peu loin, encore un peu floue, un peu bégayante, une autre série de fantoches a poussé et se prépare à la succession. Et cela dure depuis toujours. Quel guignol! Et le rideau tombé, quelle pourriture!

Et les gens les plus ordinaires font les flambards!

Je n'en finirais pas avec mes vieux journaux. Je ne ferai plus part que d'un seul : un numéro de *Paris*, daté du vendredi 13 août 1883, à la quatrième page : rubrique des Théâtres et Concerts, cet écho. « Un homme particulièrement heureux, c'est l'excellent Léautaud, ancien régisseur général de l'Odéon, aujourd'hui à la Comédie-Française et toujours professeur de déclamation également. Jugez de sa joie : son fils, Paul Léautaud, âgé de quatorze ans, élève de l'école communale de Courbevoie, vient de remporter le premier prix de récitation et de lecture à haute voix, dans le concours annuel des élèves réunis des vingt-deux écoles communales des cantons de Neuilly et de Courbevoie. Ce prix consiste en un livret de 100 francs de la Caisse d'Epargne. » Moi qui me suis présenté sur le questionnaire de Galtier-Boissière pour son *Dictionnaire des contemporains*, comme un original n'ayant jamais eu aucun prix.

Quant à « l'homme particulièrement heureux ». Je

m'étais pour ce prix préparé tout seul. Quand je revins, en lauréat, du concours (à la mairie de Neuilly), passant, à Courbevoie, devant le café dont mon père était un pilier, je regardai, du dehors, s'il s'y trouvait. L'y voyant, à jouer aux cartes, j'entrai et allai à lui : « Tu sais, papa, j'ai le Prix. — Veux-tu me ficher le camp, tu sais bien que je n'aime pas qu'on me dérange quand je suis en train de jouer. » Je fichai le camp avec ce second succès.

Lundi 10 octobre. — Voilà quelque temps que je me le dis, avec l'âge que j'ai, le travail que j'ai, l'état de vue auquel je suis réduit, les papiers que je laisserai à publier : il m'aurait fallu avoir une sœur, plus jeune que moi d'une bonne vingtaine d'années, ou encore mieux une fille, qui serait restée célibataire, qui aurait tenu ma maison, m'aurait servi de secrétaire, aurait réglé les détails de mon décès, et se serait occupée, préparée à cela par sa vie à mes côtés, des questions littéraires de ma succession. Je ne serais pas empoisonné, hésitant, méfiant, comme je le suis, par ce dernier point.

Mon intérieur, le soir, ressemble assez à celui, que je revois très bien, de la vieille Mme Huot, rue Dauphine, qui passait ses soirées, fort avancées, à lire, avec le seul éclairage d'une lampe pigeon. J'ai pour m'éclairer deux excellentes lampes à pétrole, mais comme je suis obligé, pour ménager mes yeux, d'en baisser la flamme, cela revient presque au même.

Mardi 11 octobre. — Dans la *Table Ronde*, reçue ce matin, numéro d'octobre, une dizaine de pages charmantes au possible, d'Emmanuel Boudot-Lamotte sur les Mémoires et Journaux, et particulièrement sur certains qui viennent de paraître : Martin du Gard, Jacques Emile Blanche, Paul Morand et de nombreux comparses, Marcel Proust, Philippe Berthelot, l'ambassadeur Paul Cambon, Briand, Mérimée, etc..., tout cela ayant pour fond de tableau la rue Berton et environs, et ces pages

écrites d'un style courant, spontané, on pourrait presque dire, abandonné, plein de fantaisie, qui, au moins à moi, fait tant plaisir.

Dans ce même numéro, une nouvelle absolument remarquable, sujet et forme, de André Dhôtel : *Souvenir d'Aigly*. Il me semble qu'il a joliment mis à profit les petites indications que je lui ai données sur le style, un jour, à un déjeuner Malakoff, et pour lesquelles, au déjeuner suivant, dès son arrivée, il vint à moi pour me remercier, presque avec effusion et ces mots : Je n'avais jamais pensé à cela, je vous dois beaucoup.

Je dois dire que j'avais à peine fait part à Dhôtel de ces « remarques » que je me demandais ce qui m'avait pris, alors que j'ai toujours pensé et pense plus que jamais qu'il faut laisser les gens découvrir les choses eux-mêmes comme je l'ai fait, seul, par mes réflexions, mon sens critique, mon sens du style. S'ils ne découvrent rien par eux-mêmes, tant pis pour eux.

Je le pense si bien que je ne dis rien ici de ces remarques.

Je pense, sur ce point, comme Fontenelle : J'aurais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas.

J'ai écris à Saltas, le 23 septembre, une lettre très cordiale, lui demandant de ses nouvelles, lui donnant des miennes, lui expliquant les raisons qui font mes visites si rares, Plus de quinze jours passés. Aucune réponse. Il est décidément fâché pour de bon. Tout cela parce que je me suis refusé à l'examen d'un manuscrit de souvenirs, absolument sans intérêt, de l'écrivain grec Rodoïdès (j'écorche probablement le nom), l'auteur de cette *Papesse Jeanne*, que lui, Saltas, a publiée en français, avec Jarry, manuscrit qu'il voulait publier (chez Fasquelle), pour jouer encore à l'homme de lettres. Tant pis! tant pis! Je trouve excessif, moi, ce sans-gêne, même de la part d'un ami, de vous flanquer une pareille corvée, alors qu'on a soi-même son travail. Ce pauvre Saltas s'abuse. Je me rappelle le mot qu'il eut, avec un air attristé qu'on pût en douter, lors de son petit différend avec Thadée Natanson, au sujet de la propriété d'un

manuscrit de Jarry, qui était vraiment celle de Natanson, ce qu'il ne pouvait digérer malgré tous mes efforts pour l'en convaincre : « Je suis tout de même quelqu'un, moi! » Quelqu'un? Oui. Peut-être? Comme médecin.

Dans *Combat*, il y a quelques jours :

« *Les ouvriers gagnent et consomment trop* », *déclare le Président de la Banque Néerlandaise.*

Amsterdam — 9 octobre — Le Docteur Holtrop, Président de la Banque de Hollande, a déclaré que le seul moyen « de corriger le grave déficit de la balance des comptes des Pays-Bas, était de diminuer la consommation des masses populaires. Cette diminution doit se faire par une hausse progressive des prix, en compensation de cette hausse des salaires ».

Sages paroles, encore plus applicables à la France. Si on avait prescrit, à la Libération, l'économie, de se contenter du nécessaire, sans plus, et le travail comme on fait dans un ménage quand l'argent manque, et si on n'avait ouvert la course aux salaires, nous ne serions pas où nous sommes, et un pays fertile, riche comme pas un sous ce rapport, pouvant se relever par lui-même. Au lieu de cela...

Je me rappelle le mot d'un contremaître de chez Renault, habitant Fontenay, avec qui je parlais de ces questions, il y a environ deux ans, et qui se montrait hypocritement de mon avis : Oui, que voulez-vous, on veut bouffer comme avant, et même mieux qu'avant. Il est lui-même de ces hommes — je me suis renseigné sur ce point — qui ont au moins 30.000 fr. par mois. Je suis également à même d'en juger par ce que je vois au marché de Fontenay, quand je vais faire mes provisions.

Mercredi 12 octobre. — Depuis des mois et des mois, *Combat* nous rase avec les étudiants (peut-être aussi d'autres journaux) : ils ne trouvent pas à se loger, on fait appel aux particuliers qui pourraient disposer d'une chambre, les chambres dans les hôtels sont hors de prix.

Une maison entière inoccupée, en ruine, rue de Fleurus (je la connais depuis longtemps) qui appartient à l'Assistance Publique, a attiré l'attention de leur fédération. Celle-ci l'a signalée à la « Sécurité Sociale ». Celle-ci a signalé à l'Assistance Publique de la lui attribuer, se chargeant de la lui acheter, se chargeant de toutes les réparations. L'Assistance Publique a refusé. On s'indigna. Autre question : la vie est chère. Beaucoup d'étudiants manquent des ressources nécessaires; un grand nombre ne fait qu'un repas par jour, enfin, bobards sur bobards. On parle même dans je ne sais quel milieu de leur donner un salaire.

Pourquoi pas un salaire aux joueurs de billard? Qui, quoi, oblige ces jeunes gens, la plupart provinciaux, à être étudiants, ce qui n'est pas du tout l'indication de facultés intellectuelles remarquables, si ce n'est la prétention de les avoir? Ils n'ont qu'à prendre un métier, ou retourner dans leur famille.

Quelle belle comédie satirique on écrirait sur les temps que nous vivons : le monde à l'envers, en prenant le contre-pied du *Mariage de Figaro*.

Jeudi 13 octobre. — Une de mes journées. Levé à 7 heures. Pris mon petit déjeuner. Rasé, débarbouillé, habillé. Balayé mes trois pièces et l'antichambre. Lavé trois chemises et une serviette de toilette. Monté une provision de bois, — six voyages du hangar au premier. Eté faire mes provisions. Mis à cuire la viande et préparé la pâtée des chats, épluché et mis à cuire ma ration de pommes de terre. A plusieurs reprises, noté quelques ajoutés pour les fragments de *Journal* que je prépare, sans savoir laquelle des trois promesses que j'ai faites : *Mercure*, *Table Ronde*, *Cahiers de la Pléiade*, je tiendrai. Etendu sur la corde mon linge lavé, cousu une pièce au siège de mon fauteuil, lequel siège en loques. Déjà réparé il y a quelque temps, un des bras, qui laissait voir son crin. Servi les chats. Déjeuner. A 2 heures, je peux m'asseoir. A 4 heures arrivée habituelle (le jeudi)

du chef Malakoff, qui reste une heure, assis ensemble dans le jardin. Après son départ, monté une autre provision de bois. Fait mes lampes. Servi le dîner des chats. Je dîne à 8 heures. Je m'assieds devant mes papiers. Content le matin, désenchanté le soir. Avant de me coucher, fait mon café pour demain matin.

Mardi le 18 octobre. — Dans *Aspects de la France* du 13 octobre. La conversion de Lucien Descaves. L'abbé Bergonier, curé de Senonches, petite bourgade d'Eure-et-Loir où s'était retiré Lucien Descaves, a publié dans une gazette locale, *la Paix Sociale*, une émouvante page sur l'écrivain décédé le 6 septembre.

Lié autrefois avec Huysmans et l'abbé Mugnier, Lucien Descaves, hanté depuis quelque temps, « ses deux amis l'appelaient à Dieu ». Le 16 mars 1948 et les jours suivants, il eut, à la demande de Mme Descaves, des entretiens avec son curé.

Oh! pas de grands discours ni de longues phrases! Le vénérable vieillard commençait à s'en montrer incapable. Mais des réflexions qui dénotaient le bonheur profond de cette âme revenant vers Dieu, entraînée, poussée par l'amitié persévérante et tenante de ses « deux amis ».

« C'est une grande affaire que nous avons faite ce soir! » « Quelle bonne besogne nous venons d'accomplir tous les deux! » « Se sentir dans le giron de l'Eglise, comme c'est tout de même meilleur que de se savoir en dehors! »

« N'est-ce pas qu'ils doivent être contents tous les deux? »

Au matin du 23 mars, sous le regard de ses « deux chères reliques » au travers desquelles une main délicate et pieuse avait placé un brin de buis béni l'avant-veille, j'avais le bonheur, au milieu des larmes de joie de quelques parents et amis, de faire refaire (ce fut son expression de vieil octogénaire) à Lucien Descaves sa... première communion...

Ce récit aurait profondement touché le cœur de notre cher René Benjamin et l'aurait rapproché de Lucien Descaves. La réconciliation se sera faite... là-haut!

Pauvre Descaves! Quelle dégénérescence! Tenir de pareils propos! Se réjouir du contentement de l'abbé Mugnier et de Huysmans! J'avais bien raison de dire quand il publia ses *Mémoires d'un Ours :* un ours en peluche.

Et la phrase finale du journal! Vraiment, on se retient de rire!

Mercredi 19 octobre. — Quand l'idée du Chinois me revient, comme ce matin, en revenant d'acheter le journal! Disparu depuis le 10 juin. Quelle tristesse. Non, non, je ne l'ai pas oublié et je ne me console pas.

Le Directeur de la Revue *Adam*, revue des élégances parisiennes, va faire de son numéro de décembre une sorte de panorama de l'année 1925, représentant le premier quart de siècle en cours. Il m'a demandé de lui donner quelques morceaux de mon *Journal* de cette année. J'y ai travaillé hier après dîner et je lui ai envoyé ce matin le résultat de mon travail. Une demi-douzaine de feuillets feront, je pense, deux pages de sa revue. Personnages de ces deux pages : J.-H. Rosny aîné, Vallette, Dumur et Emile Henriot, Gide, Colette, Vanderpyl, et Guy-Charles Gros, Mme de Noailles. Un petit assemblage qui n'est pas mal. J'oubliais Georges Lecomte, tel que je l'ai vu, il y a longtemps, au Père Lachaise, à une réunion commémorative Jules Vallès.

Jeudi 20 octobre. — J'ai regardé ce matin chez ma marchande de journaux le numéro spécial des *Nouvelles Littéraires* sur Gœthe. Ma réponse le concernant. Je me suis contenté de l'y voir. Je ne vais pas dépenser 18 fr., même peut-être plus (numéro spécial), pour ces quatre lignes. Je connais peu la littérature allemande. Et les noms plus que les œuvres. J'aurais pu dire dans ma réponse que j'aimais pour mon goût Schopenhauer,

Nietzsche et Lichtenberg bien au-dessus de cet emphatique Gœthe.

Relu ce soir le *Journal Intime* de Benjamin Constant, que j'avais trouvé si intéressant à sa publication (1924). L'Introduction de Paul Rival est remarquable. La littérature de ce temps-là (1928) (je parle pour Paul Rival) valait mieux que celle d'aujourd'hui, savoir et langue, et avait un autre intérêt.

Combat, par exemple, donne ce matin un morceau d'un chapitre d'un ouvrage de ce Bernard Grœthuysen, sorte de communiste ou Allemand peut-être, que j'ai rencontré quelquefois, sur Jean-Jacques Rousseau l'homme du peuple, sous titre qui doit être de *Combat*. Ce mot peuple, aujourd'hui, tient une place considérable dans tout ce qu'on écrit. S'agissant de Rousseau, je crois qu'on peut dire que, même de son vivant, le peuple ne l'a jamais lu, pas plus qu'il ne le lit aujourd'hui. Le morceau en question est plutôt un assemblage des notes qu'il a laissées, rassemblées par sa compagne. C'est illisible et pas mal primaire. *Rousseau reproche aux philosophes d'avoir méconnu la vraie nature de l'homme. Dans tout ce qu'ils établissent, ils partent de l'idée d'un homme factice, ils se méprennent sur les vrais besoins de l'âme humaine. Et parce qu'il en est ainsi, ils ont perdu tout vrai contact avec le peuple. C'est qu'ils ne savent pas être hommes avant que d'être savants; ils ne savent être que philosophes.*

Il y a aussi à se méfier de cette dame « compagne » de Grœthuysen et de son travail. Pleine de prétentions de se connaître en littérature, et d'en juger, et à ce propos, je me rappelle fort bien, qu'un jour, quand Paulhan habitait Chatenay, elle se fit rembarrer par lui, au sujet d'un manuscrit qu'elle voulait lui faire prendre pour la N. R. F., et qu'il lui déclarait être sans aucun intérêt.

Au cours de ma relecture ce soir, du *Journal intime* de Benjamin Constant, je vois qu'il pensait comme moi sur le chapitre de Gœthe, mettant *Candide* bien au-dessus de son *Faust*, c'est bien mon avis. Je l'ai justement écrit il y a une ou deux semaines (dimanche 9 octobre), après

une nouvelle lecture, que l'unique chef-d'œuvre de la littérature française est peut-être *Candide*. Je suis même bien tenté de biffer mon peut-être.

Benjamin Constant m'a un peu défrisé dans sa façon d'écrire. Lui aussi n'observait pas toujours la logique dans le temps des verbes. A la page 99, première ligne, il écrit, à propos de la vie qu'on choisit : « J'ai pensé qu'il n'y avait dans ce monde que trois genres de vie à choisir. » C'est : qu'il n'y a qu'il convenait d'écrire. Il s'agissait pour lui d'une réflexion sur le présent et non d'un rappel du passé. La preuve de la justesse de mon observation, c'est que toute la suite est écrite au présent.

Je peux me prendre comme exemple. Je viens d'écrire qu'à mon avis l'unique chef-d'œuvre de la littérature est peut-être *Candide*. Que d'autres auraient écrit : était!

Piètre Benjamin Constant. Comment a-t-on pu faire un grand écrivain de cet hurluberlu. Ce Suisse en bois, qui croyait à chaque instant qu'il aimait, se dépêchait d'épouser, et quinze jours après, s'apercevant de son erreur, plantait tout là, — qui, de loin, traitait Mme de Staël de harpie, et passait son temps à faire et défaire ses malles, selon ses invitations à la rejoindre ou ses contre-ordres, — qui écrivait *Adolphe*, un livre tout contraire à sa vraie nature (Sainte-Beuve), — et ses tragédies, d'une médiocrité! dont il se déclarait si satisfait, — qui fait le courtisan et le conseiller auprès de Napoléon, et celui-ci disparu, qui joue au démagogue (l'être pour de bon n'est déjà pas très relevé, mais jouer à l'être!), et auquel le bon populo fait des obsèques nationales (1), — qui joue les grands amoureux et le désespéré, jusqu'au simili suicide, auprès de Mme Récamier. Avec ce visage qu'il montre, résolu, dur, autoritaire, glacé, ses longs cheveux, roux de sa nature, qu'il s'était fait teindre en blond, et que son caractère, sa conduite dans la plupart des circonstances de sa vie démentent si bien. Il y avait du comédien et du jocrisse en lui, soumis, versatile, instable,

(1) On peut mettre à côté de lui ce grand benêt de Lamartine, l'homme qui « siégeait au plafond » qui passa les quinze dernières années de sa vie à supprimer dans ses ouvrages tout ce qu'il y avait écrit sous l'influence de la Révolution de 48.

pusillanime, inconsistant. Je l'associe dans mon esprit, à cet autre cabotin de Vigny, « pur esprit », qui se br.... sur ses lettres à Marie Dorval.

Il n'a qu'un titre à mon attention. Avoir écrit que tout le *Faust* de Gœthe tout entier, — ne vaut pas *Candide*. Il a eu ce jour-là une jolie lumière dans l'esprit.

J'ai tout un dossier d'exemples de ce manque à observer la logique dans le temps des verbes. Je me propose bien de les réunir et de les publier. Tout comme mon morceau sur la démocratie, cette abjection (La république, c'est la liberté. La démocratie, c'est la tyrannie. Kant *dixit*), écrit presque en entier depuis deux ou trois ans, mon autre morceau sur Chamfort, encore plus ancien, de qui certains passent sous silence, parlant de lui aujourd'hui, comme Camus, je crois bien, au début de la Libération, le repentir de sa crise de la plus basse démagogie, d'autres, comme Robert Dumay, dans un numéro récent de la *Gazette des Lettres*, le font se suicider en prison alors qu'il est mort tranquillement chez lui, 10, rue Chabanais, d'une erreur chirurgicale. Je flâne... Ah! j'aurai beaucoup flâné dans ma vie. Ce qui en a peut-être été les meilleurs moments.

Samedi 22 octobre. — Dans *Combat* — Quand un lièvre se comporte comme une autruche. Avesnes, 21 octobre.

Un chasseur, M. Raymond Bellegy, qui habite la commune de Flaumont, dans l'Avesnois, vient de recevoir l'aide d'un hasard bien facétieux.

A peine était-il sorti de chez lui, fusil à la bretelle, qu'un magnifique lièvre passait sous ses yeux. L'animal, bientôt traqué, ne tarda pas à chercher un refuge, et, dans son épouvante, s'engouffra tout simplement par la porte entrouverte du domicile de M. Bellegy. Le lièvre finalement se réfugia dans la chambre à coucher du chasseur où les fenêtres fermées rendaient toute fuite impossible. Et quelques secondes plus tard, celui-ci l'abattait sur son propre lit.

Sauvage.

Mardi 25 octobre. — *Combat* donne une photographie d'une chasse à Rambouillet hier ou avant-hier. On sait comment se passent ces choses. Des gardes rabattent le gibier vers le groupe des invités. Ceux-ci n'ont plus qu'à tuer. La photo de *Combat* montre ces messieurs dans leur beau travail. Même jugement que plus haut.

Mercredi 26 octobre. — Ce matin encore un nouveau livre de Marcel Jouhandeau, *La Faute plutôt que le scandale*, roman plus ou moins. La notice jointe parle de son « art exercé avec discrétion ». Je suis d'un avis contraire. Jouhandeau écrit trop. Cela le perdra.

Samedi 12 novembre. — Quand je travaille, tout passe après : souci de ma santé, nourriture : n'importe quoi, et le regret si chaud de certains plaisirs.

Jeudi 24 novembre. — Dans *Combat*, la page littéraire tout entière sur André Gide. Les réponses de quelques jeunes écrivains ne lui sont guère favorables, si ce n'est en se plaçant à l'époque de leurs débuts. Au dire de Maurice Nadeau, leurs « Maîtres » (il paraît qu'ils en ont besoin), seraient, paraît-il, Malraux, Saint-Exupéry, Bernanos, Camus, Sartre. Il y a même un répondant, J.-L. Bory, qui « préfère se plonger dans l'univers de Jouhandeau, à ses yeux incomparablement plus vivant que celui de Gide ». Jouhandeau mis au-dessus de Gide, est tout de même excessif. Un autre, M. Duras, exprime ceci qui est très juste : « Une influence trop marquée de Gide sur un jeune écrivain d'aujourd'hui risquerait plutôt de le couper du naturel. » Il est indiscutable qu'il y a dans la littérature de Gide beaucoup d'artificiel et de préciosité. J'aurais dû le noter dans le « papier » que j'ai donné. Ce qu'a donné Marie Dormoy sur l'organisation de l'Exposition Gide à la Bibliothèque Doucet est parfait. Mon texte a été inséré sans suppressions. J'avais exprimé dans ce court « papier », les raisons de ma très ancienne sympathie et estime pour Gide, d'abord, lors

de la publication de son *Corydon*, la vente par lui des livres, avec *envois* témoignant des plus vifs sentiments d'admiration et d'amitié, de ceux de ses amis qui se sont alors dressés contre lui, et plus récemment, de son abstention, à la Libération, de s'ériger en « justicier littéraire » comme on l'a vu de certaines vedettes académiques qui se sont là quelque peu déshonorées. L'idée que *Combat* me supprimerait ce passage me l'a fait retrancher.

Vendredi 25 novembre. — Je n'écris pas pour des lecteurs. J'écris pour moi.

DERNIERS POÈMES*

par RENÉ-GUY CADOU

GENS A CALVIN

Gens à Calvin! gens à Calvin!
Poursuivez seuls votre chemin!
Avec votre style à épates
Vous allez me tacher ma nappe!
Mais moi je crois en Dieu de toute mon âme mal embouchée de paysan tout simple
Je ne me saoule pas avec n'importe quel Préfet du Verbe dans l'euphorie des Ecritures Saintes!
Que ma foi soit une vieille brouette oh! c'est assez de la pousser comme je peux
L'oreille du Seigneur est exercée suffisamment pour distinguer son grincement mélodieux
Remords ou fuite? Et que la roue dérape!
Cela suffit à m'arracher des larmes!
Oh! laissez-moi me relever
Pour retomber plus bas sans doute
Gens persuadés qui dédaignez
Cette amère douceur du doute!

LA FOI DU CHARBONNIER

Ah! certes il doit vous être difficile ô braves gens
Qui me croisez vingt fois par jour et me confiez sans crainte vos enfants
D'imaginer que cet homme paisible et familier dont les propos sont gentiment salaces

* René-Guy Cadou est mort le 21 mars 1951. Mme R.-G. Cadou a bien voulu confier au *Mercure* les derniers poèmes de son mari. « Gens à Calvin » est du 2 janvier 1951, « La Foi du Charbonnier » du 26 janvier, « Tout Amour » du 5 février, date où il cessa d'écrire.

Dispose en lui de redoutables fantaisies et fait état des privilèges
de la grâce!
Mais tel est le pouvoir sensible du poète
Qu'il peut vous apparaître ivre comme un cocher
Et dans le même temps tout au fond de soi-même
— Qu'importe si la bouche et les mains sont souillées —
Elever un chant pur ainsi qu'un violoncelle

Humilité! Pudeur! Donnez un nom terrestre
Au tremblement d'un cœur qui ne sait où cacher
Sous quel masque d'ajoncs sa profonde tendresse
Pour ce monde où les doigts du Seigneur sont marqués.

TOUT AMOUR

Ah! pauvre père! auras-tu jamais deviné quel amour tu as
mis en moi
Et combien j'aime à travers toi toutes les choses de la terre?
Quel étonnement serait le tien si tu pouvais me voir maintenant
A genoux dans le lit boueux de la journée
Raclant le sol de mes deux mains
Comme les chercheurs de beauté!
— Seigneur! Vous moquez-Vous? Serait-ce là mon fils?
Se peut-il qu'il figure à votre palmarès?
— O père! j'ai voulu que ce nom de Cadou
Demeure un bruissement d'eau claire sur les cailloux!
Plutôt que le plain-chant la fugue musicale
Si tout doit s'expliquer par l'accalmie finale
Lorsque le monde aura les oreilles couchées!

CARNET DES FAUX-SEMBLANTS

par MICHEL BREITMAN

Nunc intra muros pastoris bucina lenti
Cantat, et in vestris ossibus arva metunt.
PROPERCE.

à Carlo Coccioli

1

Cette nuit Alcor a changé de place. En m'éveillant, j'ai aussitôt regardé le ciel pour y trouver l'étoile lumineuse. Le jour allait poindre et je ne puis évidemment affirmer la chose : néanmoins j'en ai la certitude, car le signe est venu. Je m'étais endormi sur le sol, la tête appuyée contre un pavé, au milieu des ivrognes. Je me suis retrouvé seul, face aux murailles grises et farouches de la Maison Haute. Pendant mon sommeil le signe est venu, mais je m'étais lassé de l'attendre.

Les ruisseaux de vin sont taris et les trompettes se sont tues : cependant mes oreilles bourdonnent et les relents de cette fête flottent encore autour de moi. On a dansé sur la place et des perles de sueur ont germé sur le cou des tout petits garçons. Tout à l'heure une servante ouvrira la fenêtre et les linges qu'elle y suspendra seront empreints de sang.

Le berger aux yeux verts ne jouera plus de la flûte à six trous. Et s'il en joue pourtant, les brumes cacheront la prairie, et je ne saurai pas en goûter la saveur discrète. La jeune fille aux longs cheveux tressés ne posera plus sur moi son regard énigmatique; elle commandait leur chant aux grillons et aux cigales; les uns chantaient la nuit, les autres dès le matin.

Nous contemplons encore l'étendue de la Voie Lactée pendant que nous en faisons partie. Que dire alors d'un infini

dans lequel on ne puisse pénétrer? Je sais que le petit garçon est venu me chercher. Il m'a pris par la main, il a voulu me faire entrer dans la danse et je ne le savais pas. Et puis, quand j'ai désiré le signe, tout venait vers moi comme pour me divertir. J'ai appris à marcher, j'ai appris à danser : mais le signe n'est pas venu et je suis resté seul à garder les manteaux. Les rondes enfantines ont tournoyé longtemps; des chansons lancinantes se sont gravées dans ma mémoire; les jeunes filles ont sautillé sur place, battu des mains, tressé des guirlandes de fleurs et, tandis que le sol aride de la Toscane buvait le vin, une étoile de sang naissait sur les draps blancs.

J'ai conjuré l'étoile lumineuse, je l'ai saluée, j'ai dit l'incantation habituelle, et pourtant les ténèbres encombraient encore mon esprit et l'étoile ne brillait pas assez fort pour les dissiper tout à fait. Ce n'est pas vrai! L'étoile m'illuminait mais dans le temps qu'elle mit pour me transmettre son éclat, elle avait déjà cessé d'être une étoile. Parce que le signe ne peut venir que lorsque j'en aurai désespéré, que lorsque je ne le désirerai même plus.

La blonde Aritimi est donc morte. Elle est morte d'amour il y a deux mille deux cents ans pendant la Grande Révolte des esclaves d'Arezzo. J'ai dû visiter son tombeau, l'encens me sera monté à la tête... Et toutefois il me semble étrange que pour apprendre à vivre j'aie eu besoin des morts. Les Etrusques sont-ils vraiment tous morts, comme on le dit, et se peut-il que leurs secrets soient à jamais perdus? Pour moi, je n'en démordrai pas, les tombeaux servent à être violés et, même si les petites fleurs jaune tendre n'en cachent plus l'entrée, la caverne fabuleuse est là, tout près de moi.

Ah, une autre chose encore : le petit garçon dont la tête venait reposer sur ma poitrine, je l'ai vu lever haut ses genoux écorchés, je l'ai vu danser nu. *Or les morts ne dansent pas.* La mort est une chose sacrée et les enfants n'auront jamais le vrai sens du sacré. Comment donc serait-il mort, le petit Fiorello qui aimait tant les anémones roses? D'ailleurs la fronde du Sarrasin, en menaçant le berger aventureux dont le casque était orné d'une chimère, a créé des ondes dont je perçois encore parfaitement le choc.

Je n'ai pas su trouver le signe, c'est certain, mais il existe. J'en ai besoin et, même si l'étoile a déjà bougé pour moi, il lui faudra encore bouger pour certains autres. Il ne me restera plus qu'à capter cette foi pure, cette ferme espérance,

qui me permettront d'attendre un autre temps. Sinon en me levant — car je ne peux rester ainsi à guetter sans espoir face à la Maison Haute! — je sentirais encore cette gêne à marcher que je traînais naguère, et qui m'empêchait sans cesse d'entrer dans la danse.

2

Quand j'étais encore à Paris j'avais donc éprouvé, en me rendant chez l'Indienne, une gêne à marcher. Je cherchai quelque excuse pour aller m'asseoir sur un banc : devant ce banc des enfants jouaient justement à la marelle, en silence, deux fillettes et un petit garçon accomplissant religieusement des rites qui me demeuraient inconnus. Je m'assis pour les examiner, eux et leur jeu. Le petit garçon prenait plaisir à rester toujours perché sur un pied quand bien même ce n'était pas son tour. Mais lorsqu'ils s'en allèrent, je m'aperçus qu'il clochait réellement. Je suivis alors le gosse du regard aussi loin que je pus, puis me remis à mon tour en marche. Toute fatigue était vaincue, un sang nouveau me battait au visage. J'éprouvais un plaisir inconnu à me caresser les oreilles. (Mes oreilles sont petites et bien faites; parfois peut-être j'ai rêvé d'anneaux d'or mais je n'avais jamais osé, avant ce jour, éprouver du plaisir à cela.) Ayant croisé quelques amoureux qui se rendaient au Bois, je vis que l'heure était venue et me hâtai vers l'appartement que l'Indienne possédait depuis à peine un mois.

Elle était là, assise à même le tapis, des pantalons de marin américain lui remontant jusqu'aux genoux. Elle leva vers moi ses yeux toujours un peu secrets et, se mettant les deux mains sur les hanches (ses ongles étaient si longs qu'ils semblaient lui faire une ceinture), elle renversa la tête, la lèvre inférieure tendue dans l'attente. Elle se laissa ainsi embrasser. Puis elle se releva vite, avec la souplesse d'une jeune fille et, secouant sa chevelure d'un mouvement qui lui était familier, elle partit d'un grand éclat de rire strident mais rauque aussi et bien vulgaire un peu, découvrant ses dents.

Lourdes, mes paupières se mirent à frémir; l'homme qui passait dans la rue s'éloigna lentement et les roues de sa voiturette crissèrent encore un peu; une cloche annonça quelque chose et un petit grelot répondit aussitôt. L'Indienne

restait devant la porte de l'antichambre, sans bouger, passant seulement d'un geste machinal ses doigts dans ses cheveux déliés.

3

Elle me regarda ensuite en souriant et fit, du menton, un petit geste de défi.

— Jaloux?

Je souris à mon tour.

— Je me suis aperçu de quelques nouveautés dès mon entrée ici. Tout est rajeuni de dix ans.

— Et moi? dit-elle. Et moi, suis-je plus jeune aussi?

Je m'étonnai.

— Oui, tu n'es plus la même, répondis-je lentement. Pas une jeune fille n'a ta fraîcheur.

Elle se mit les mains dans les poches du pantalon américain.

— J'ai l'air d'un petit garçon, un petit garçon qui s'appellerait Fiorello.

Pour dire cela, l'Indienne s'était rapprochée du tapis sur lequel je m'étais à mon tour assis. Je lui mis les mains sur les hanches, sentis ses doigts à travers le tissu rugueux du pantalon et les pressai doucement.

— Non, non! dis-je. Tu n'as rien d'un petit garçon, tu ne sais pas même siffler entre tes doigts...

L'odeur de lavande surgit à nouveau et je frémis un peu. Comme c'est banal de toujours se laisser prendre aux mêmes pièges : je venais avec l'intention de rompre, du moins de me dégoûter une fois pour toutes, et il suffisait d'un instant d'inattention, ou d'erreur, pour tout remettre en question.

Las de l'Indienne, vraiment je l'étais; mais pas de son charme ni de son habileté. Par une coquetterie presque inconsciente elle parvenait toujours à renverser la situation. Ayant appris à lutter, elle savait jouer avec le feu.

— Parle-moi de ta soirée d'hier, dit-elle.

— Le bal?

Elle prit une cigarette et l'alluma avant de me la donner.

— J'ai téléphoné chez toi ce matin à huit heures. Tu n'étais pas rentré.

Je crus être flatté de l'intérêt qu'elle me portait.

— Il y avait Anne-Marie, expliquai-je.

— Et David aussi, n'est-ce pas?

Je me tus. Pour un court instant, je me retrouvais dans une auto arrêtée dont tous les phares étaient éteints. Mais l'Indienne reprit :

— Quand se marient-ils?

— Qui donc? m'écriai-je, arraché à mes pensées. Avec qui veux-tu qu'il se marie?

— Cela plairait à la mère d'Anne-Marie : David aura bientôt terminé ses études...

Je la regardais avec angoisse.

— Mais tu es folle! Ils ne peuvent pas faire ça.

— Ils ne peuvent pas *te* faire quoi?

— Enfin, dis-je en haussant les épaules, je suis leur meilleur ami à tous les deux. Ils m'en auraient parlé.

— Peut-être qu'aucun d'eux n'ose t'en parler. Peut-être croirais-tu qu'ils t'ont trahi...

— Mais je suis un ami!

— Le jour des noces, il n'y a plus d'amis.

(Il me sembla qu'elle prenait plaisir à ce jeu.)

— N'es-tu pas mariée? demandai-je vivement. N'as-tu pas mari et enfant?

Elle sourit et, sans prendre garde à mon intention blessante :

— A propos...

4

Je n'hésitai qu'un instant avant de pénétrer dans le jardin. Les cris m'attiraient, il y avait sur le gravas des traces parallèles que je pris plaisir à poursuivre. Elles provenaient sans doute d'une chaise renversée et traînée. Je dépassai le quartier des gouvernantes, puis celui des joueurs de cartes et je pensais qu'on pourrait interdire l'entrée de certains jardins aux grandes personnes non-accompagnées. Je m'arrêtai enfin devant un amoncellement de chaises de fer : les traces que j'avais suivies s'arrêtaient là. Derrière un petit massif de fleurs (œillets rouges se penchant lourdement vers un parterre de pourpier fort sauvage), quelques rires étouffés. Puis un garçonnet surgit, tel un faon d'un bouquet de fougères, la chemise ouverte et les cheveux en bataille, un foulard attaché dans le dos à la ceinture, si long qu'il venait lui battre les mollets. Il cria, et de toutes parts surgirent les

Peaux-Rouges. Les œillets furent brisés, les chaises renversées et dispersées.

Je cherchai en vain du plaisir. Une légère sueur perlait sur mon front. La poussière soulevée par la course des enfants me suffoquait un peu et je me dirigeai vers le grand bassin octogonal pour y trouver la fraîcheur et le repos. A cet instant les pirates du lac Mélar tentaient l'aventure vers des rives inconnues; pourtant je refusai de m'intéresser à leurs téméraires entreprises. Occupé seulement de l'amertume qui emplissait ma bouche, je sentais sourdre en moi un désir de larmes. J'étais tout à coup projeté hors de mon corps et m'examinais attentivement, espérant avec un mélange de pitié froide et de mépris de voir clair en moi-même. Mon habitude, en ces occasions-là, était d'aller trouver David et de connaître ainsi ce que mon ami comprenait. Il me suffisait de bien peu : une pression des doigts, un regard, un murmure, un frein serré un peu trop brusquement, une remarque acerbe sur les chauffeurs du dimanche... et je sortais de cette auto comme d'un confessionnal : éclairé, lavé, purifié. Mais voilà que l'eau du miroir se troublait, que le confident s'enfuyait emportant un secret doublement précieux et volant la clé du mystère. Je me penchai sur le bassin. D'un caillou perfidement lancé prirent naissance des ondes successives qui, parvenant aux vaisseaux des pirates, les firent tous sombrer. Aussi bien, comment aurais-je pu lutter seul contre le destin? Puisque l'ange de lumière se récusait subitement, il me fallait donc accepter les ténèbres jusqu'à ce que, peut-être, l'espoir fournisse de son propre désastre de quoi reconstruire les vaisseaux.

Il y a, c'est certain, au milieu du bassin un jeune homme aux pantalons retroussés jusqu'aux genoux. Il plonge parfois la main dans l'eau et, suivant les indications des enfants, en retire une épave.

5

Je viens de rencontrer Anne-Marie. Elle ne s'est pas aperçue de ma présence. Elle marche avec son aisance habituelle, n'accordant aux vitrines qu'un regard un peu distrait; sous son bras les patins à glace délacés; elle ne s'est pas même repeignée et porte encore le pull-over multicolore empreint de sueur.

C'est ainsi que j'aime Anne-Marie. Elle est plus proche de moi. Elle accepte parfois d'aller camper et de se salir les mains, elle admet les dicussions sur le rugby, y participe même. Elle est différente en ces moments-là de la jeune fille qu'on n'ose inviter à danser. Mais hélas, cela ne dure que fort peu! Une jeune fille ne peut se permettre de rester toujours un franc camarade : voilà l'ennui. Elle doit parfois disposer quelques mètres de tissu autour de ses hanches, porter des talons hauts et une trace de rouge aux lèvres. Alors les mâles la désirent et, même si elle est redevenue le lendemain cette amie qu'ils préfèrent, ils ne peuvent oublier l'impression qu'ils ont ressentie en lui marchant sur les pieds ou, bien pire encore, quand un autre s'est approché d'elle pour danser le tango qu'elle avait cependant promis. Aujourd'hui, rien de cela. Anne-Marie marche dans la rue et je la suis en m'amusant. J'aimerais être à son côté et bavarder gentiment avec elle : c'est pour l'instant le seul désir que je puisse connaître de moi-même. La rue est inondée de lumière, déjà beaucoup d'hommes ont retiré leur cravate, trois petits caniches viennent d'être tondus, leur peau est bleue, ils sont encore tout étonnés de leur légéreté.

Comme c'est curieux, le printemps est donc là!

6

Je n'avais pas vécu. Pour mieux dire, je m'étais contenté de l'expérience d'autrui. Par exemple : la fugue de mon ami David, quand il avait douze ans, s'était inscrite dans mon esprit de telle sorte qu'aucune ombre de héros légendaire perdu dans les brumes nordiques ne possédait la grandeur et la noblesse et la saveur du personnage que je m'étais créé. Puis, mêlant mes rêves et mes lectures, je m'étais contenté d'attendre et de choisir pour mes premiers troubles et confidences des amis mystérieux qui refusaient de se livrer et n'acceptaient jamais de donner un conseil. J'avais attendu un signe et, comme aucune voile blanche ne venait se montrer, comme le jour se refusait à naître, je m'étais résigné. Le ciel rappelle tôt les enfants qu'il chérit. Pendant assez longtemps je m'étais habitué à m'affirmer une mort imminente, à écrire testament sur testament qui laissaient tous entendre de quelle certitude je me sentais animé : puisque j'écrivais *dans l'année je mourrai,* qu'il me fallait toujours

déchirer mon message à la Saint-Sylvestre, et continuer pourtant à cheminer lourdement. Je n'avais pas vécu mais tenté simplement de rompre des sortilèges : je marchais en cherchant à regarder les autres vivre.

(Et la volupté. Voilà un mot qui parfois se présentait à mon esprit! Je l'examinais un peu, le tournais et le retournais. La volupté, pour moi, représentait quelque chose de tangible et de nécessaire : jusqu'à présent par exemple comme le rugby m'était nécessaire. Mais maintenant, dans cet étrange univers que le nouveau printemps me donnait, ma volupté venait de se concentrer en mes articulations qui se dépliaient : je marchais avec volupté. Tout à coup, cela s'imposa à moi : je ne prenais pas plaisir à suivre Anne-Marie, mais à marcher. La première ruelle découverte je m'y précipitai, sans un regard ni un regret pour Anne-Marie. Peut-être avais-je rompu encore un sortilège.)

7

J'entrai chez l'Indienne sans frapper.

— Je t'attendais, dit-elle simplement. Et elle posa ses lèvres contre les miennes.

Mais, comme j'allais ressentir du dégoût à cela, une porte s'ouvrit sans bruit et, près de la poignée, parurent deux grands yeux cernés de noir aux sourcils arqués par la surprise. Je ne dis rien et n'osai baisser mon regard. L'Indienne m'enlaçait maintenant en murmurant quelque chose que je ne pouvais entendre. Près de la porte je distinguai le nez, puis la bouche, enfin des cheveux fous. J'en revins aux yeux, qui commençaient à s'éclaircir (mais l'odeur de lavande ne m'avait jamais assailli avec tant d'insistance). Je ne pouvais me dégager des bras de mon amie et je sentais naître en moi une envie d'être triste. (Ces yeux là-bas s'éclaircissaient encore, de la bouche entr'ouverte poignait une blancheur d'ivoire, un rayon de soleil se perdait dans les cheveux touffus (tout cela si vite que je ne pouvais me défendre). L'enfant se mit à rire et à battre des mains.

— *Un bacio, un bacio!* criait-il.

Et il courait en riant au travers de la pièce; il levait haut ses genoux nus un peu écorchés.

— *Un bacio!*

Ses pieds frappaient le sol en cadence. Il dansait en

chantant autour de nous qui n'étions pas encore délacés. Il se déchaînait comme les petits enfants d'autrefois se laissaient emporter dans le chahut du Roi David, le Roi David nu, autour de l'Arche Sacrée.

— Laurent, dit l'Indienne en riant à son tour. Vois, c'est mon fils Fiorello. N'est-il pas beau?

Leurs visages, en un geste rythmique, se cherchaient maintenant et se fuyaient tout à la fois.

En s'affaissant soudain sur le tapis :

— Ah! dit-elle. Si j'étais une chienne, je lui ferais une chemise de salive.

8

Après lui avoir volé son enfant, je m'aperçus que je n'avais jamais aimé l'Indienne. En cet instant même je compris que je la méprisais un peu, ce qui m'avait sans doute poussé à mon geste sacrilège (mise à part toute autre considération). La faim me tiraillait mais je n'osais bouger, car sur mes genoux reposait la tête de Fiorello. Une journée entière de cinéma, de cirque et de luna-park venait de se passer et l'enfant, hébété de surprise et d'angoisse, restait vaincu par la fatigue. La nuit venue, je perdais toute notion de l'heure : seulement, comme un air plus vif me frappait au visage, je pensais qu'on approchait des montagnes. Je m'assurai de mon bras libre que les papiers d'identité se trouvaient dans ma poche, puis je pensai au télégramme que j'avais rédigé juste avant le départ. Mais je ne me sentais aucune hypocrisie, contrairement à ce que j'avais craint; je n'éprouvais aucun remords; dépourvu d'inquiétude pour l'avenir, je ne m'intéressais pas même aux réactions éventuelles de l'Indienne. Distraitement, je caressai la tête de Fiorello; m'arrêtai vite de peur de l'éveiller. J'avais hâte que soient franchies ces Alpes glacées : l'enfant me pesait déjà. Une crampe venait de s'emparer de mon bras et je surveillai ma fatigue. Je ne vécus plus que pour mon bras et pour cette crampe qui menaçait de m'étreindre.

9

Ces collines de Toscane me faisaient souffrir. Les oliviers qui les parsemaient (parfois solitaires sur un abrupt, le plus souvent rangés sur un espace vallonné et rare d'herbe) se trouvaient toujours éclairés d'un argent discret. Ils lançaient leurs bras en tous sens, mais sans désordre. La terre usée était faite de lignes courbes laissant apparaître des couches successives de forme, de ton et de consistance analogues. Ces collines me faisaient souffrir. Elles semblaient dessinées sans grande précision, bien qu'avec harmonie, par un doigt plus distrait que malhabile. Elles me semblaient la peau enveloppant d'une forme vague le corps des jeunes chiens, tant les contours étaient noyés et dilués dans le flou de l'ensemble. Je m'attendais à les voir rouler lentement, se déplier un peu sur un fond doux et tendre, et je souffrais de leur immobilité.

Je me retournai en entendant le pas du père de Fiorello. C'était un homme petit, aux cheveux luisants de brillantine, aux gestes saccadés, en proie, semblait-il, à une continuelle excitation, exubérance qui le faisait bégayer, halètement qu'il ne savait calmer qu'en se mordant les ongles. Il marchait à courtes enjambées, frappant fort des talons sur le sol; la tête enfoncée dans les épaules et légèrement inclinée.

Une montagne m'intriguait.

— Ah, dit le Toscan. C'est la Verna.

Et il se tut. Rapidement, je plongeai dans ma mémoire. Quelques images pieuses me revinrent, de ces images qu'on s'amusait à lancer en l'air pendant le catéchisme; le frémissement des feuilles semblait un envol d'oiseaux; il y avait en tout cela une douce saveur. On ramassait toujours quelque image pour la donner à David qui appartenait à une autre religion mais collectionnait cependant les saintes et les saints, les crucifixions et surtout François donnant à manger aux tout petits oiseaux. Parfois, pour se moquer, on appelait David *frère Léon* tant il est vrai que fort comme un lion il n'osait jamais se battre : il souriait toujours en haussant les épaules et savait en imposer par sa manière de siffler qui était telle que les oiseaux eux-mêmes s'y méprenaient. Je m'essayais souvent à l'imiter. Cette fois-ci encore, face à la Verna, je voulus faire le chant des colombes ainsi que

David me l'avait enseigné : lèvre inférieure en avant, un peu pendante, et langue contre le palais.

— Que faites-vous? demanda le père de Fiorello.

Je me mis à rire.

— Je pensais à frère Léon, avouai-je.

10

Le Docteur Dario se dépensait beaucoup et son fils, pendant ce temps, allait courir la campagne et les bois en compagnie de petits paysans. Il en avait acquis une grande agilité, une certaine effronterie et une belle insouciance qui l'avaient aussitôt fait adopter et adorer par les autres gamins de son âge. En me penchant un peu à cette fenêtre du douzième siècle, restaurée mais avec goût et délicatesse, je pouvais apercevoir quelques fourmis qui se mouvaient prestement dans les fossés du château : c'étaient eux. Leur repaire semblait se trouver dans une des tourelles d'angle et leur rayon d'action se circonscrire, pour le moment, au chemin de ronde extérieur. De leur jeu je ne pouvais rien comprendre et cela me dépitait. Je m'étais de tous temps senti attiré par les jeux enfantins : quelques-uns comme une antique survivance des rites sacrés ressemblaient aux miens, d'autres au contraire chassaient le profane téméraire qui voulait s'approcher et déroutaient celui qui cherchait sa jeunesse.

O mio bel castello
dirondino dirondello...

Le château dominait le village, j'étais accoudé à la fenêtre de la plus haute chambre mais je n'avais pas encore découvert le secret qui apaiserait enfin mon inquiétude et mon tourment.

11

Dans la nuit, la petite tourelle d'entrée prenait un aspect fabuleux et grotesque. Je pensai...

— Un hibou!

(Hélas! le docteur Dario m'en avait déjà fait la remarque.)

La clarté de la lune se précipitait dans la cour intérieure

comme dans un puits. L'escalier majestueux rétrécissait encore l'orifice, il était garni d'inscriptions et surchargé presque à chaque pierre par les armes des différents vicaires qui avaient tenu le château pour le compte de Florence. De nombreux petits escaliers tributaires, ajoutés sans ordonnance au cours de ces cinq siècles de servitude anarchique, donnaient une impression de dispersement et de treillis léger, dans les ramifications duquel les rayons de la lune se jouaient avec facilité. D'étage en étage, le ciel s'amenuisait.

En haut des escaliers, à l'entrée du donjon, un chevalier de bois veillait sur le château. Il s'était figé en une pose admirable dans l'espoir d'une éternité que les vers cherchaient à lui disputer. J'avais trop hâte de parvenir aux créneaux pour m'arrêter : simplement, au passage, je posai la main sur la garde de l'épée. Je laissai de même la fenêtre où j'étais resté accoudé presque tout l'après-midi, je gravis un dernier escalier et fis tourner une lourde clé dans la serrure rouillée. Il n'est pas jusqu'à la porte qui ne grinçât lugubrement. Un grand voile blanc s'étendait sur toute la campagne, plus dense, semblait-il, entre deux mamelons. La lune était basse et toute proche, les deux mamelons s'écartaient pour lui laisser un lit; l'argent des oliviers miroitait doucement, le noir de leur tronc avait un aspect funèbre; aucun bruit que celui de l'orchestre champêtre (mandolines et tambourins) couvrant dans la salle d'honneur le piétinement rythmé des couples de danseurs. Parfois, d'un pas furtif, des ombres enlacées gravissaient l'escalier, mais dans la clarté vive de la lune elles s'évanouissaient prestement.

12

Un jeune marin était au milieu de la salle, entouré de quelques amis, et il commençait à se déshabiller. Lui seul riait. A chacun de ses gestes sautait un bouton, une agrafe, et peu à peu autour de lui le cercle se serrait. Une douzaine de personnes palabraient à voix basse près d'une porte. Dans leur vol, les oiseaux de nuit vinrent éteindre une bougie.

Le garçon montrait maintenant sa poitrine nue et un politicien célèbre, perdu dans la foule, ne bougeait pas de peur de se compromettre.

Le marin venait d'enlever ses pantalons, ses amis de leurs bras croisés formaient une chaîne qui le protégeait. Lente-

ment, ils commencèrent à murmurer quelque chose et leur chaîne oscilla en cadence. Le rire du garçon s'apaisait mais ses yeux brillaient encore. Il retroussait parfois ses lèvres, rejetant la tête en arrière, et montrait ses dents jusqu'aux gencives.

13

Les danseurs s'étaient transportés sur la petite place, car, malgré l'heure avancée de la nuit, il faisait encore trop chaud pour qu'on allât se coucher. Fiorello avait disparu ainsi que plusieurs autres gamins.

— Peut-être sont-ils allés vers la Madone? suggéra quelqu'un.

— Où cela? demandai-je, soudain intéressé.

On se regarda d'un air gêné, même le Docteur Dario sembla ne pas désirer d'explications. Il me prit par le bras et offrit à boire à cinq jeunes filles qui se trouvaient présentes. Puis il contempla les danseurs en souriant.

Dans les yeux grands et taillés en amande des jeunes filles qui m'entouraient brillait une flamme noire (la même que j'avais souvent remarquée depuis mon arrivée au village). Leurs lèvres étaient fines et leur sourire un peu narquois, leurs cheveux pendaient en tresses blondes sur leurs épaules à moitié dénudées. Je remarquai brusquement quelque chose de chaleureux, dans leur comportement, que j'eusse presque qualifié d'impudique s'il ne m'avait semblé comprendre que d'autres règles régissaient ce monde. J'éprouvais un sentiment d'allégement à voir ces jeunes filles danser sur place et parler, aucun cavalier n'étant venu les inviter (pas un instant d'ailleurs je ne pensais à les faire danser moi-même). De temps en temps, un jeune homme s'approchait d'elles et leur mettait une main sur l'épaule, elles frémissaient alors et leurs lèvres s'amincissaient encore. Du simple contact de leur main et de ces épaules, les jeunes gens semblaient se satisfaire; ils s'en allaient danser avec d'autres, laissant là le groupe des jeunes filles blondes aux longs cheveux tressés.

Elles se ressemblaient toutes, les cinq jeunes filles, mais dans les cheveux de la plus grande, qui était aussi la plus belle, une guirlande de fleurs établissait une distinction. Sa voix était plus grave aussi, plus chaude. Elle avait mis un manteau pourpre pas assez long pour cacher les hippo-

campes d'argent qui ornaient le bord de sa robe légère. Cette robe lui tombait jusqu'aux pieds. L'agrafe de son manteau, faite de bronze, représentait également un hippocampe. L'habillement des autres quatre jeunes filles, à peu près semblable, comportait cependant d'autres motifs de décoration : dauphins bondissants, biches hagardes, ou bien encore serpents et léopards richement mouchetés d'or. Mais, bien que troublé par la beauté un peu secrète de ces villageoises, je ressentais un besoin de fuir que je ne m'expliquais pas : je n'osai leur demander leur nom et prétextai de l'heure tardive pour me retirer.

14

Le lendemain matin, dès mon éveil, des images vinrent se présenter à ma mémoire et très vite se superposèrent. Je reconnus bien le visage de Fiorello mais fus dépité de ne pouvoir mettre un nom sur celui de la jeune fille à la guirlande. J'éprouvai le besoin de m'en aller loin du village. Je m'habillai donc en hâte et, sans même avoir pris le soin de me raser, allais sortir quand le docteur Dario s'approcha de moi. J'échangeai avec lui quelques politesses, toutefois l'esprit de chacun était visiblement ailleurs.

Sur quelques murs les câpres s'accrochaient, leurs petites feuilles rondes et épaisses formaient une tenture verte qui laissait apparaître par endroits quelques plaques d'un gris poudreux. Déjà les cigales chantaient mais je m'étais tant habitué à elles que j'avais de la peine à retrouver leur chant. Je marchais au côté du docteur Dario qui restait silencieux. Les maisons reprenaient la couleur du sol, aux oliviers se mêlaient quelques cyprès mâles et femelles. Le tout en harmonie parfaite avec le ciel immobile délicat et l'aridité blanche du sol.

— Cela est bien triste, bien funèbre, dis-je soudain. Je n'ai pas vu une fleur depuis que je suis arrivé.

Dario se pencha aussitôt et me tendit une anémone rose dont le cœur pourpre semblait une blessure.

— Voyez donc, dit-il, cette espèce est très rare! Il faut que j'en rapporte plusieurs à mon fils : il les adore.

— Au fait, m'inquiétai-je, qu'est-il devenu?

— Il dort encore. Je mettrai ces fleurs sur son lit pour qu'il puisse en profiter dès son réveil.

— Il a sans doute passé la nuit dehors, je ne l'ai pas entendu rentrer...

— Naturellement, dit Dario. Il est très fatigué et nous ne devons pas le déranger.

Puis il se remit en quête de ses fleurs. Je ne pus cacher ma surprise et l'énigme de la veille au soir me revint à l'esprit. Une fois encore, le docteur Dario ne semblait pas s'alarmer trop des escapades de son fils. Il s'enquit de mes impressions sur la soirée.

— Excellentes, dis-je. J'aurais surtout plaisir à revoir les demoiselles à qui vous avez d'ailleurs omis de me présenter.

— Elles n'habitent pas le village, répondit Dario en hâte, mais elles y viennent souvent. Nous réparerons cet oubli.

De nouveau je n'osai m'informer de leurs noms, cependant j'en trouvai un pour l'aînée que je gardai précieusement par devers moi.

15

Nous arrivâmes à Florence quand le soir tombait. Les petites motos tenaient toute la rue et leur ronronnement emplissait l'atmosphère. Dans le fleuve jauni par les boues, des enfants se baignaient se poursuivant à grands cris, tandis que sur la berge les mères et les sœurs aînées attendaient patiemment. Beaucoup d'étrangers pittoresques étaient là, en quête d'un pittoresque qu'ils recréaient eux-mêmes. Presque tous les ponts avaient été détruits et, sur des passerelles qui accentuaient leur absence, un fourmillement se renouvelait sans cesse, un encombrement réglementé parfois par un agent débordé, plus soucieux (semblait-il) de sourire aux élégantes américaines que de les faire circuler. Sur le seul pont qui subsistait, même les maisons avaient leur place. Tous les bijoutiers de la ville, les marchands de souvenirs et les antiquaires cerclaient de lourdes barres de fer (forgées pour leurs ancêtres) les vitrines en plein air de leurs minuscules boutiques. Au-dessus des arcades courait une galerie que, pendant plusieurs siècles, les maîtres de la ville avaient utilisée pour se préserver du côtoiement des foules. Mais les bombardements avaient un peu nivelé tout cela et, autour du Ponte Vecchio, de nouvelles ruines nous faisait cadeau d'un nouvel aspect des choses.

— Tout ce quartier, dit le docteur Dario, se nommait

autrefois Calimala. Il appartenait à une puissante ligue commerçante qui possédait les secrets du tissage.

Deux gamins provocants vinrent se mêler de la conversation. Le plus grand n'avait pas quinze ans et ils vendaient des cigarettes (bien d'autres choses aussi). Leurs cheveux luisaient de brillantine, leurs culottes courtes et retroussées étaient serrées à la taille par de grosses ceintures américaines aux mousquetons desquelles pendaient des breloques sportives, des croix d'acier ou de bois, ainsi que plusieurs autres objets dont ils semblaient être désireux de se débarrasser au meilleur prix. Ils usaient d'un langage que je ne compris pas d'abord mais auquel le docteur Dario, qui en vérité était un homme universel, sembla facilement s'accoutumer.

Nous continuâmes notre chemin, suivis quelque temps par les gosses dans le dédale des ruelles obscures.

16

La chaleur était encore suffocante et bien peu nombreux ceux qui gardaient leur veste. Je ne tardai pas à me débarrasser de la mienne.

— Les conditions sont favorables, remarqua Dario, à de belles exhibitions : je crois que ce soir nous assisterons à un spectacle de choix.

Je demandai quelques explications.

Comme nous nous trouvions à nouveau près de l'Arno, mon compagnon s'assit sur le parapet et j'en fis autant.

— Florence, commença le docteur Dario comme s'il disait par cœur, est une ville de chair et de sang. Il faut se perdre parmi les garçons des cafés ou ceux du *lungarno* pour la comprendre : ces gars qui ont les yeux tristes et grands de nos pères étrusques. Leur corps frétille au moindre appel, ils ont les cheveux oints de brillantine et, sur la terre, ils appuient leurs jambes écartées.

Il s'arrêta un instant pour saluer deux vieilles femmes aux châles violets et aux mains blanches qui sortaient d'une maison.

— *Dio ci scampi!* dit-il à voix basse. Demain on enterrera donc un pauvre.

Il regarda avec effroi les deux petites femmes qui s'éloignaient, puis il reprit :

— Florence est une ville de chair et de sang. Les gars sont provocants et violents, ils rougissent pour rien du tout et le moindre des gestes les fait crier. Le soleil a frappé contre les pierres et les a ouvertes : alors, bien sûr, les gars se déchaînent maintenant. Ils ont fait à la ville une réputation, mais ils ne pouvaient pas faire autre chose. Celui-ci qui passe près de nous, la chemise ouverte jusqu'à la ceinture, n'est pas conscient du rôle qu'il assume et pourtant il le remplit fort bien. Voyez : deux amis seulement sont près de lui. Je ne vous dirai pas de quoi ils parlent et pourtant si vous le désirez, nous pouvons les suivre de loin. Il ne se passera rien de bien neuf, sinon qu'il se déshabillera de plus en plus, comme le marin de l'autre jour et que l'importance de sa cour ira toujours en s'accroissant.

Passaient à cet instant deux éphèbes oxygénés qui nous firent de grands sourires.

— L'œuvre d'art éduque le goût, murmurai-je sans trop faire attention à ce que je disais.

— Quand la mode change, le goût qu'est-ce qu'il fait? enchaîna le docteur Dario. Il change également. A tout prendre, je préfère la simplicité naturelle.

Les deux mignons repassèrent et je ne sus si Dario parlait pour mes discours ou pour leurs cheveux.

— Il est plus agréable de découvrir soi-même la beauté que de la voir soulignée et apprêtée. Voilà mon opinion, dit pour finir Dario.

Il se leva et nous nous dirigeâmes alors vers la Place de la République où un orchestre de brasserie jouait à la russe des airs du dix-huitième.

17

A la terrasse d'un café, qui touchait celui des Giubbe Rosse, une étrange animation régnait. Presque toutes les tables étaient garnies de petits garçons bruns ou blonds, bronzés, très propres et laissant après leur passage un sillage persistant de parfums lourds. Ils vendaient du chewing-gum (à Florence tous les enfants vendent quelque chose) et harcelaient les consommateurs qui, pour la plupart, se laissaient faire. Auprès de deux vieilles Anglaises munies d'appareils photographiques, les enfants se pressaient comme des mouches. Le plus petit semblait en être le chef, dans ses yeux durs bril-

lait une flamme bleue. Comme il avait remarqué l'intérêt que nous lui portions, il vint vers nous et offrit ses services. Aussitôt un autre s'approcha, puis un autre, un quatrième et un cinquième. Ils mettaient leurs paquets de chewing-gum sous les soucoupes et faisaient mine de les avoir perdus, ils les reprenaient prestement et les cachaient à nouveau sous le journal ou sur la table voisine. Le dernier venu riait sans cesse et, lorsque je lui demandai son âge, il exigea une lire par année. Dario sortit quelques billets de sa poche, le gosse en compta onze et s'enfuit. Ils s'envolèrent tous à sa suite pour fondre sur de nouvelles victimes. Un seul passa près de la table sans s'arrêter : il était plus brun que tous les autres, il roulait des épaules en marchant et sa voix était rauque.

Les garçons de café les laissaient quémander et continuer leur prospection à leur gré.

— Avez-vous vu comme ces gosses sont puissants? demanda Dario d'un ton satisfait. Ils ont formé une association dont on a peur, ils sont de véritables maîtres.

— C'est bien curieux en effet, dis-je. Mais combien de temps cela durera-t-il?

— Tant qu'ils resteront des enfants sans doute. Nous y sommes habitués depuis Savonarole. Savez-vous qu'il était parvenu à leur faire donner toutes les places dans l'administration de la ville?

— C'est à peine croyable, dis-je.

— Florence était gouvernée par les enfants, ils avaient droit de vie et de mort sur tous les citoyens et représentaient, en principe, l'avant-garde de la Vertu.

— Et maintenant, demandai-je avec un sourire involontaire, que représentent-ils?

Le docteur Dario se tut un instant, puis il sourit à son tour.

— Ils sont toujours à l'avant-garde, mais ce n'est plus la même flamme qui brille dans leurs yeux. Tout change ici, tout change, mais tout se termine toujours de la même façon.

18

Quand Girolamo Savonarola, moine au Couvent de San Marco, s'approchait d'un enfant dans la rue, les parents n'osaient d'abord rien remarquer tant il était réputé pour

sa vertu et son austérité. En ce temps-là pourtant la folie s'était emparée de tous et la plus grande licence régnait de par la ville. Au milieu des dérèglements de toutes sortes et d'orgies monstrueuses, sanctionnées un peu par le clergé d'alors et bénies par Borgia, cet homme au long nez recourbé et aux lèvres épaisses, simplement revêtu de sa robe de bure, passait en pleurant dans les rues de Florence, ne se laissant distraire de ses tristes pensées que par la vue de la belle jeunesse qu'on n'était pas encore parvenu à pervertir. Bientôt il ne fit plus ses sermons et ses prêches que dans l'espoir d'être entendu par les enfants de la ville. Ceux-ci se pressèrent alors en si grand nombre dans les églises où il discourait, qu'on dut y ajouter des estrades de quatre mille places et en interdire l'accès à ceux qui n'avaient pas dix ans révolus. Ils le suivaient partout et répétaient ses paroles dont la première était qu'il fallait désobéir aux parents. Ainsi ceux mêmes qui avaient peu de temps auparavant poursuivi le Pape Martin V à coups de pierres en criant : *Papa Martino non vale un quattrino,* ceux dont l'habillement superbe et les autres ornements faisaient (aux yeux de saint Bernardin) *des véhicules de séduction,* se pressèrent en foule à la suite du prieur fanatique, subitement enthousiastes de lui comme de ses paroles. Pour bien lui montrer leur amour, ils s'organisèrent en milices saintes, pénétrèrent dans les lieux maudits et dans les tripots pour en extirper le mal, puis dans leurs propres maisons pour y détruire tous les objets de luxe. Dans la rue ils arrêtaient les femmes élégantes et leur disaient : *De la part de Jésus-Christ, Roi de notre ville, nous te conseillons d'aller te cacher et de laisser toutes ces vanités — sinon le Mal viendra sur toi.* Savonarole continuant à pleurer, ils brûlèrent, après le luxe, la luxure, y compris les objets d'art et tous les livres d'école. Ils se déclarèrent inquisiteurs, ordonnateurs de processions, purificateurs et gardiens de la paix. Ils imposèrent un carême farouche et réformèrent le carnaval dont les masques ne leur plaisaient pas. Enfin, ils s'érigèrent de leur propre chef en tribunal, jugeant et condamnant sévèrement tous ceux qui ne leur reconnaissaient pas l'infaillibilité et la pureté.

Mais Savonarole pleurait toujours et les enfants commencèrent à se lasser. Puisqu'il était lui-même adulte, ils le soupçonnèrent à son tour : l'Evangile étant appliqué, de quoi se plaignait-il encore? Sourdement, les parents regagnèrent du terrain. Quelques jeunes magistrats, grisés par les hon-

neurs, se laissèrent corrompre : la vie de la cité fut désorganisée, la révolte qui grondait éclata soudain, les enfants délaissèrent leur idole de jadis.

On le brûla, avec deux acolytes, et les enfants massés Place de la Seigneurie lapidèrent celui qui les avait conduits ainsi qu'ils avaient lapidé messer Jacopo, les Juifs, ou le Pape Martin.

19

(Le petit marchand de chewing-gum, plus brun que tous les autres, passe de nouveau près de la table où nous sommes assis. Son sourire est narquois et son front serein. Il aime se mettre le poing sur la hanche en un geste de défi, et par sa chemise entr'ouverte on peut voir l'attache fine de son cou. Selon qu'on l'appelle Domenico ou Cicala, il répond par un sourire hautain ou par un haussement dédaigneux des épaules. Il prend plaisir à siffler et à s'aller cacher ensuite derrière les caissons d'orangers qui bordent la terrasse du café. Mais il ne s'approche qu'à regret des clients, et omet parfois de rendre la monnaie.)

Le docteur Dario se pencha vers moi.

— Nous retrouverons Aritimi demain, dit-il.

— Qui est Aritimi?

J'étais déjà charmé par ce nom inconnu et bizarre mais Dario crut bon de faire attendre un instant sa réponse. Je délaissai aussitôt le mystère. Le soleil me cuisait et j'aimais me laisser engourdir.

— Ne vous souvenez-vous pas, fit alors Dario, de ces jeunes filles que nous avions vues au village? Il m'avait pourtant semblé que l'aînée vous intéressait.

20

Je retrouvai donc Aritimi, la belle jeune fille aux nattes tressées qui, devant se rendre au théâtre antique de Fiesole, nous entraîna à sa suite. Elle faisait partie d'un groupe théâtral amateur et allait donner le soir même une représentation.

— Je ne vous décrirai pas Fiesole, dit le docteur Dario.

Giosuè Carducci et Gabriele d'Annunzio ont déjà tenté de le faire. Et puis, demandez à vos compatriotes.

Deux misses anglaises, ressemblant d'une manière étrange à celles du café, approuvèrent de la tête.

— Celles-là se rendent à Fiesole tous les dimanches, murmura Dario, car c'est là qu'est mort d'une crise cardiaque un grand poète de leurs amis.

Je regardai les deux misses et souris de leurs façons. Puis Aritimi demanda, et sa voix était plus douce encore que je ne l'avais espéré :

— N'êtes-vous pas un peu poète aussi? On m'a dit que tous les Français avaient cette manie.

— Dieu m'en garde! m'écriai-je. Je manque de conviction et je ne connais pas de poésie où l'auteur ne croit d'abord à ce qu'il dit.

Nous étions arrivés au théâtre antique qui était petit et entièrement restauré mais surplombé par des collines recouvertes de cyprès. Tout autour s'étendaient, paraît-il, les ruines d'un village étrusque. On pouvait aussi visiter un musée dont on assurait qu'il était également étrusque et où je fus surpris cependant de retrouver une collection de monnaies de Napoléon.

— Les Etrusques, dit le docteur Dario, nous ont laissé si peu de choses qu'il faut bien prendre ce que l'on trouve.

Aritimi ajouta :

— En outre, le peu qu'ils ont laissé a été pillé par les Romains.

Elle continua, d'une voix affermie :

— Il n'y a pas une belle institution ni une belle coutume romaine qui ne vienne des pères étrusques.

— Quitte ensuite, reprit Dario sur le même ton, à répandre les plus grandes calomnies sur leur compte. Les Romains n'étaient-ils pas vainqueurs? Alors, pourquoi se seraient-ils gênés?

Les jardins étaient emplis de roses et de marguerites. Aritimi, dont une sandale s'était délacée, s'arrêta un instant. Tandis qu'elle se penchait, je pus admirer ses épaules. Sa robe, noire et rayée de stries jaunes comme des paillettes, avait un décolleté bateau. Les épaules arrondies et bronzées apparaissaient entièrement nues, car les nattes relevées et croisées de la jeune fille venaient former une couronne sur sa tête, laissant à découvert la nuque bien galbée mais musclée cependant.

Une petite terrasse, au-dessus d'anciens bains étrusques, semblait promettre un beau panorama. Malgré le docteur Dario, qui déconseillait de s'y rendre, je voulus aller voir. J'en revins déçu. Aritimi s'était assise dans l'herbe et me regardait en souriant.

— La possession vaut moins que la promesse, dit Dario. Il en est toujours ainsi.

— Mais ce paysage aurait pu être beau!

— Ce n'est pas possible, répondit Aritimi. Depuis Giotto, le paysage n'est que de l'imitation.

21

Seulement le soir je m'aperçus de ceci : il y avait entre l'Indienne et Aritimi une certaine ressemblance. Les yeux étaient semblables et certains gestes également. Dans la démarche d'Aritimi je retrouvais celle de l'Indienne, souple et lourde à la fois. Pleine de promesses. Je n'eus aucune honte à m'avouer qu'Aritimi semblait engager à rêver qui la regardait. Mais les rêves restaient sinon purs, du moins très calmes; et voilà enfin quelque chose qui la différenciait de l'Indienne. Aritimi, c'était un fait tangible : deux pieds bien posés sur la terre, une valeur sûre et éternelle qu'on pouvait contempler avec calme. Aritimi représentait quelque chose.

J'étais dans mon lit quand cela me vint à l'esprit. Je dus me lever. J'éteignis la lumière et restai là, sur place, longtemps dans l'obscurité. Je m'accrochai à mon idée concernant la lourdeur surprenante d'Aritimi et ne pensai plus à dormir. D'ailleurs sur la place, en bas du *palazzo* où je logeais, des chanteurs napolitains se faisaient entendre. Leur voix était gutturale et leur chant un peu triste; un micro amplifiait les sons et prolongeait la résonance (si bien que les chanteurs entamaient un nouveau couplet quand leur chant précédent ne s'était pas encore tu). Rien ne voulait mourir, il s'en dégageait encore plus de tristesse. Je pensais avec ferveur à la jeune fille, je m'en étonnai un peu et me complus dans mon étonnement. Mais d'avoir pensé de nouveau à l'Indienne me fit mesurer enfin tout le chemin que je venais de parcourir. Où donc étaient David et Anne-Marie, et que m'en importait? Triste de n'avoir plus de rancœur je voulus me ressaisir, et c'est pourquoi je me jetai d'autant

plus dans la facilité. Aritimi était plaisante : pourquoi ne pas rêver un peu à elle? me disais-je. Ainsi j'étais toujours prêt, de deux routes, à choisir la plus large. Telle était ma nature, que sur le moment je m'en félicitai. Cela ne pouvait me mener bien loin puisque enfin je n'étais pas amoureux; mais il me plaisait de ne plus me soumettre à ma propre direction et, puisque Aritimi devait aller à Assise, je préférais l'y suivre que de me livrer à mon inspiration. En outre, j'éprouvais enfin un sentiment de sécurité, ou de stabilité, dont je tenais la jeune fille pour responsable.

Les chanteurs sur la place se sont enfin tus. Avec la nuit vient un souffle de fraîcheur. Je veux bouger, mes membres s'engourdissent. D'un geste lent je regagne mon lit, m'allonge et, lâchement, m'endors en pensant un peu à Aritimi.

22

Les gens d'Assise sont tellement fiers de leur Saint qu'ils ont bâti l'une sur l'autre trois églises pour protéger son tombeau. Cela fait une hauteur impressionnante. Dans la première église, on ne trouve que la tombe baignée d'une douce lumière verte et quelques capucins psalmodiant jour et nuit. Moins de mystère et plus de grandeur dans la seconde église aux larges voûtes soutenues par d'épais piliers; mais les ténèbres y règnent encore et la voix se répercute comme en un profond souterrain. La troisième église resplendit de la gloire de Giotto et, par ce détour, on y vénère encore saint François. Tout autour il y a des jardins étagés, mais les laïcs n'y peuvent accéder. Un seul cloître, fait entièrement de pierres et de briques, avec un petit puits sans doute factice, car, sous le cloître, s'étendent encore des souterrains, des couloirs et des salles sombres. Pas une fleur, pas un oiseau, pas le moindre brin d'herbe.

Aritimi et son groupe théâtral étaient allés au Metastasio pour répéter la Passion qu'ils devaient jouer le surlendemain soir. Je me promenais donc seul avec le docteur Dario, qui ne s'était pas trop fait prier pour venir jusque-là.

Je demandai, face au cloître dénudé :

— Où donc est l'esprit de saint François?

— Partout, dit Dario. *Au moindre objet sur lequel tombait son regard, il devenait cet objet.*

Je cherchai un objet pour y poser le regard, je n'en trouvai aucun digne de mon attention.

— C'est que vous ne savez pas regarder, dit Dario. Suivez-moi.

Il m'entraîna dans la première église où quatre prêtres officiaient en même temps. Par un tout petit escalier, nous étions bientôt dans la seconde. En longeant les murs, il découvrit dans une encoignure un petit enfant de chœur et, derrière l'arcade suivante, une porte discrète que l'enfant de chœur accepta d'ouvrir. On le paya d'un sourire.

Le cimetière ancien où nous venions de pénétrer était garni en son milieu d'une belle pelouse où croissaient en faisceau douze cyprès fluets. Sur chaque dalle une inscription, parfois seulement deux tibias croisés.

Nous marchions sur les dalles. Je pensais : Quel mépris de la mort! et m'arrêtai soudain devant une inscription : HIC JACENT CADAVERA HOMINUM. Pourtant Dario poursuivait son chemin. Il s'arrêta enfin près d'une petite porte grillagée derrière laquelle s'étendait la campagne.

— Avez-vous un couteau? demanda-t-il.

Je ne trouvai que ma lime à ongles et Dario sourit.

— Je ne peux pas me servir de cela, dit-il. Nous reviendrons une autre fois, car il faut forcer cette serrure.

Je le regardai avec un peu d'effroi.

— Où cela nous conduira-t-il? N'avez-vous pas peur d'être surpris?

Et je me sentis saisi de honte pour ma pusillanimité : ça n'avait jamais été pour moi une mince affaire que de franchir une porte. Plus exactement, je ne me demandais pas ce qu'il y avait derrière les portes.

(Je n'ai jamais fait, étant enfant, l'école buissonnière; jusqu'à ce moment j'en avais éprouvé une certaine fierté.)

— Emmènerons-nous Aritimi?

— Si vous voulez, répondit le docteur Dario.

Et mon inquiétude s'apaisa. Nous revenions sur nos pas : sur le parvis de l'église supérieure il y avait une grande pelouse desséchée parsemée de papiers gras et de détritus.

Dario dirigea ses pas vers un groupe bruyant au milieu duquel se trouvaient Aritimi et un évêque aux lunettes d'or.

— Moi, disait un des acteurs au menton orné d'une belle barbe bouclée, je suis Joseph. Lorsque j'entre en scène, Marie se trouve sur la gauche, encore en extase.

— Qui est Marie? demanda l'évêque.

— C'est moi, dit Aritimi.

Passait une toute petite vieille aux mains et à la bouche tremblotantes.

— Moi je suis une humble femme, dit-elle en s'agenouillant.

Et l'évêque lui donna son anneau à baiser.

23

Aritimi avait une nombreuse famille à Assise. Son cousin assistait à toutes les représentations du Metastasio. Il venait en compagnie de deux ou trois amis (« aux mines patibulaires », m'étais-je complu à penser, car je n'étais pas loin de me sentir jaloux). Ces jeunes hommes restaient assis sans piper mot et ils mangeaient des caramels. Seul le cousin, grand dispensateur des friandises, se penchait parfois vers l'un d'eux pour lui parler à l'oreille. Il était le plus jeune de tous, les yeux égarés et allongés comme ceux d'Aritimi; l'arrondi de son menton et sa façon de laisser pendre sa lèvre inférieure me donnaient à penser qu'il avait peu de caractère. Toutefois, sur un seul de ses gestes, ses amis se levaient, s'en allaient sur la pointe des pieds, revenaient la fois suivante se masser autour de lui. Ils écoutaient les acteurs déclamer vingt fois leur texte, assistaient à toutes les transformations du décor, à tous les réglages scéniques, le front plissé, les sourcils froncés dans une attente studieuse.

A mon tour, je vins assister à toutes les répétitions, mais je n'osai engager la conversation avec le garçon. Près de moi, Dario s'ennuyait ferme. Sur une question que je lui posai, il montra du doigt un des amis du cousin, petit homme trapu dont les cheveux descendaient en rouflaquettes jusqu'au milieu du front.

— Celui-là, dit-il, vit aux dépens d'une vieille femme et cette situation dure depuis qu'il a dix-huit ans.

Je regardai le garçon avec un certain dégoût que je ne pus m'empêcher de ressentir par la même occasion pour Francesco, le cousin.

— A bien y réfléchir, continua Dario, la femme n'était pas encore vieille lorsqu'il la connut.

— Et les autres?

— Ce sont les anarchistes de la ville. Regardez-les bien, il n'y en a pas d'autres. Les anarchistes d'Italie vivent dans le pays du marbre; ceux-ci sont sans doute en exil.

— Mais pourquoi viennent-ils à chaque répétition?

— Je crois, répondit Dario, qu'ils viennent y puiser de nouveaux arguments contre la religion. Vous savez, en Italie l'athéisme n'existe pratiquement pas : on n'en est pas même à l'époque des traités de vulgarisation de Camille Flammarion. Ainsi, qu'un acteur ne soit pas inspiré en jouant une Passion chrétienne est une preuve pour eux de l'inexistence de Dieu.

Je souris.

— C'est bien primaire!

— Francesco est étudiant en médecine, répliqua le docteur Dario. Il sort d'une très bonne famille.

— Pourquoi donc reste-t-il avec ces garçons?

Dario attendit longtemps avant de répondre. Parfois il regardait Aritimi qui jouait sur la scène, parfois Francesco qui la regardait jouer, le menton sur le poing. Enfin il dit :

— Je crois qu'ils lui donnent confiance en lui.

— Parce qu'ils ignorent son caractère...

— Bien au contraire, dit Dario. Ils connaissent toutes ses faiblesses. Ils les connaissent mieux que sa mère ne les connaîtra jamais.

Alors cela me parut bien étrange. J'eus l'impression de me trouver dans un jeu dont je ne savais pas toutes les règles. Je me sentais nettement étranger, non pas un intrus, car ma présence ne semblait gêner personne, ni un étranger ordinaire (celui qu'on laisse approcher, à qui l'on fait payer le droit d'aubaine), mais le véritable étranger, l'homme d'une autre race, celui à qui, malgré toute sa bonne volonté, il est interdit de participer.

24

— Venez-vous visiter ces jardins, venez-vous, Aritimi?

Elle ne sembla pas s'apercevoir du ton acerbe que je venais d'employer. Elle me sourit doucement.

— Vous connaissez mon cousin? Il m'a déjà parlé de ces jardins. Ils sont, paraît-il, merveilleux.

Je crus qu'une porte se refermait brusquement.

— Laissez là ce garçon, dis-je.

Je lui avais pris le bras. Elle se dégagea gentiment et, souriant toujours :

— C'est mon cousin, répondit-elle.

Elle allait m'éclairer encore mais, cessant de sourire, elle reprit d'elle-même mon bras.

— Allons vers ces jardins, dit-elle.

Cette fois-ci je n'eus pas besoin du petit enfant de chœur : je forçai la faible porte sans trop de difficultés. J'attendis pourtant un peu avant de l'ouvrir, cachant la serrure aux yeux d'Aritimi comme pour donner plus de force au pène et de valeur à ma ténacité. Trois jeunes Allemands, qui s'étaient approchés pour recopier une inscription, me regardèrent avec étonnement. Ce fut le seul avantage que je tirai de mon jeu, car Aritimi ne semblait pas du tout s'apercevoir des efforts que je fournissais.

Quand nous fûmes dans les jardins, je m'amusai à longer les murs pour m'assurer qu'aucune autre entrée n'était possible. En montant la colline, je surplombai même bientôt la troisième église. Le faisceau de cyprès émergeait du cimetière ancien comme d'une boîte, et le couvent était soutenu par d'immenses arcades plongeant dans un fourmillement d'oliviers. Par delà le couvent s'étendait la ville, en croissant doucement incliné, dominée par le Mont Subasio.

Aritimi me fit redescendre. Sous le préau je trouvai des engins de gymnastique, un cheval d'arçon, des barres parallèles. Je fus heureux de pouvoir montrer combien j'étais agile au cheval d'arçon mais, au troisième passement de jambes, mon pied buta et je m'étendis à terre.

25

Dans la nuit qui suivit, je fus éveillé par un grondement sourd et, à cet instant même, mon lit se mit à bouger fortement. J'attendis un peu, puis me décidai à me lever. Les vitres tremblèrent, un petit vase de cristal se mit à tinter de plus en plus fort et, quand le bruit fut trop strident, tout à coup le vase se brisa.

Je me retrouvai à plat ventre sur le plancher, sentis mon corps secoué et une écharde me pénétra dans le doigt juste comme les premiers hurlements des enfants affolés me parvenaient aux oreilles. Je me relevai très facilement. Le sol ne tremblait déjà plus, mais la ville entière criait. Je m'habillai et sortis. Dans la rue, entourant le pharmacien chez qui je logeais, Francesco et nombre d'autres hommes échangeaient des souvenirs sur le dernier tremblement de terre et

disputaient âprement pour savoir si celui-ci était ou non plus violent.

En me voyant, Francesco sortit du groupe.

— Avez-vous eu peur? demanda-t-il.

— J'ai cru qu'un chien se trouvait sous mon lit, avouai-je sans rire. Y a-t-il encore du danger?

— Tout cela devait arriver, évidemment.

Je le regardai sans comprendre.

— Pourquoi?

— Aritimi m'en avait prévenu.

Je suivis, sans broncher, Francesco qui s'en allait dans la nuit. Je me mis près de lui, il me regarda sans rien dire et nous marchâmes ainsi assez longtemps. En passant devant la maison d'Aritimi, Francesco ne s'arrêta pas.

Bientôt ce fut la campagne. Nous n'étions pas seuls : près de nous de nombreux jeunes gens marchaient d'un pas pressé, certains couraient même, tous silencieux et le regard perdu.

— Je ne sais pas, dit Francesco, si vous pouvez y aller aussi. J'espère qu'on acceptera votre aide.

— Où allons-nous?

— Il y a tout près d'ici un village qui a fort souffert de ce tremblement de terre. Peut-être a-t-on besoin d'aide pour retirer les morts...

Je regardai le garçon avec étonnement.

— Comment le savez-vous, demandai-je à voix basse, comment le savez-vous?

Francesco montra le flot des jeunes gens qui continuaient à courir sur la route.

— Et eux, dit-il, comment le savent-ils?

— C'est cela! (Je m'affolai et remarquai que je commençais à trembler.) Allez-vous prétendre qu'Aritimi les avait aussi prévenus?

Je n'osais ralentir mon pas; d'ailleurs, Francesco me serrait fortement le bras. Je me sentais étreint par une angoisse que je ne parvenais pas à maîtriser.

— Irons-nous loin, ainsi?

Ma voix résonnait bizarrement. Ceux qui m'entouraient se retournèrent et me regardèrent avec curiosité : pour un instant je vis enfin quelque chose dans leurs yeux de biches, et la main de mon compagnon serra mon bras avec encore plus de violence.

— Pour l'amour du ciel, disait tout bas Francesco, taisez-

vous! Ou je devrais regretter de vous avoir laissé venir...

Il attendit encore un instant, puis il ajouta :

— Se peut-il vraiment que vous n'ayez rien compris?

Je ne parlai plus. Des grillons chantaient et chantaient sans cesse. Il en est toujours ainsi : quand s'arrêtent les cigales commencent les grillons et rien ne peut les en empêcher. Leur chant peut être parfois plus triste; mais comme le bruit de la terre qui tourne, on s'y est tant habitué que nul ne sait plus discerner les nuances qu'ils savent donner.

Je désirais revenir sur mes pas, je le désirais ardemment, mais il me semblait impossible de ne plus avancer désormais. Francesco, près de moi, semblait avoir perdu conscience, ses yeux erraient (je m'aperçus qu'ils étaient démesurément allongés), sa bouche s'amincissait, elle ne fut bientôt plus qu'un fil. Malgré la nuit, je pouvais noter parfaitement tous ces détails. Francesco flottait dans ses vêtements et, tout autour de lui, les autres jeunes gens flottaient également.

Pourtant (pensais-je) les Italiens s'habillent en général d'une manière tellement étriquée!

Je tâtai mes propres vêtements et n'y décelai rien d'anormal.

— J'espère que nous arriverons bientôt, sinon qu'adviendra-t-il?

Alors le village m'apparut, ou plutôt ce qu'il en restait, et au milieu des ruines Aritimi, les cheveux entièrement dénoués, qui dirigeait les sauveteurs.

(*à suivre*)

BENJAMIN CONSTANT ET LA PUBLICATION D'" ADOLPHE "

par ALFRED ROULIN

Quand il parut en 1816, ce petit roman (1) était déjà vieux de dix ans. Il avait vu le jour à Rouen chez Mme de Staël, qui s'y morfondait alors, exilée à quarante lieues de Paris. Elle avait mis quelque empressement à en annoncer la naissance. Dès le 15 novembre 1806, elle avait écrit à son ami Charles-Victor de Bonstetten ces mots souvent cités : « Benjamin s'est mis à faire un roman, et il est le plus original, le plus touchant que j'ai lu. » Constant venait en effet de lui lire à elle et probablement aux deux Schlegel ainsi qu'à Elzéar de Sabran, ses amis d'exil, ce qu'il appelait son « épisode d'Ellénore ».

L'impression si favorable que cette lecture lui avait faite ne dura pas. Le roman semble même avoir bientôt suscité de nouvelles scènes orageuses. Aussi ne fut-il plus guère question d'Ellénore, entre Germaine et Benjamin; et peut-être n'a-t-on pas assez remarqué l'étrange silence que Mme de Staël n'a cessé de garder sur ce roman dont elle avait salué l'éclosion en termes si flatteurs. Peut-être entendit-elle encore la lecture faite à Boufflers, le 28 décembre 1806. Mais à partir de ce moment-là, plus jamais Constant ne devait lire *Adolphe* dans le salon de son amie, ni ailleurs en sa présence. Et cet « épisode d'Ellénore », dont Constant avait envisagé la publication indépendante avant même qu'il fût achevé, allait fort longtemps rester inédit.

Au début, si l'on en croit ses *Journaux*, Benjamin n'en donna lecture que rarement et seulement à des intimes, en

(1) Les nouveautés que les lecteurs pourront relever dans cette brève étude sont tirées presque entièrement des manuscrits originaux des *Journaux Intimes* de Benjamin Constant, qui ont été déposés depuis peu à la Bibliothèque de Lausanne par M. le baron Rodolphe de Constant-Rebecque et dont nous publierons incessamment une édition intégrale à la librairie Gallimard.

tête à tête, à Hochet dès novembre 1806, à Mme de Coigny et à Fauriel dans les premiers mois de 1807. Sur les lectures qu'il fit de 1808 à 1812, nous ne sommes pas renseignés. Mais il ne serait pas étonnant qu'au cours de ces années extrêmement critiques qui précédèrent ou suivirent sa rupture avec Mme de Staël, Benjamin ait évité toute lecture, dont elle aurait pu prendre ombrage. Sa tragédie de *Wallstein*, qu'il venait de composer au château de Coppet, était moins compromettante. Aussi en 1808 et en 1809, avant l'impression de cet ouvrage, ne craignait-il pas d'en déclamer dans les salons de Lausanne et de Paris les pompeux alexandrins.

Pourtant dès 1811, l'existence de ce roman était notoire à Paris, et la duchesse de Duras qui ne connaissait guère Benjamin Constant, demandait instamment à sa cousine Rosalie de lui en procurer la lecture. L'année suivante, Constant était au fond de l'Allemagne. L'éloignement où il se trouvait de Mme de Staël l'encouragea. Il se risqua à donner quelques nouvelles lectures de son roman. Les situations étaient d'ailleurs si changées que cette lecture le plongeait dans l' « étonnement » de lui-même. Mais c'est surtout en 1814 et en 1815 que, rentré à Paris, il multiplia dans les salons ces émouvantes lectures d'*Adolphe* où toutes les femmes pleuraient, où Constant lui-même passait nerveusement des sanglots au fou rire. La réputation de cet ouvrage inédit était ainsi fort établie, du moins dans les cercles mondains de Paris, plusieurs années avant sa publication en librairie.

A plus d'une reprise, des libraires ou des admirateurs avaient sollicité Constant de faire imprimer son roman. Il leur avait toujours résisté. Jusqu'au printemps de 1814, le regret d'avoir rompu avec Mme de Staël avait entretenu ses scrupules. Mais quand il la revit à Paris, après trois ans de séparation, elle était si changée qu'il ne se laissa aller à aucune émotion : « Elle a changé du tout au tout, écrivait-il le 18 mai dans son *Journal*, elle est distraite, presque sèche, pensant à elle, écoutant peu les autres, ne tenant à rien, à sa fille même que par devoir, à moi pas du tout. » Et huit jours plus tard, espérant encore flatter sa haine pour le tyran, il lui avait lu des fragments de son poème anti-napoléonien, *Le Siège de Soissons*. Sans aucun succès. Le poème était trop mauvais, le cœur de la dame avait trop changé. « On voit bien qu'elle ne m'aime plus, écrivait-il désabusé, car elle ne m'a presque pas loué. Elle ne loue que ce qui fait partie d'elle-même, l'homme qu'elle entretient, par exemple. C'est

un grand poids de moins dans ma vie que de l'avoir revue. Il n'y a plus d'incertitude sur l'avenir, car il n'y a pas trace d'affection en elle. » Au début de 1815, leurs sentiments ne s'étaient guère réchauffés. Il notait en effet dans son *Journal* à la date du 8 février : « Querelle de Mme de Staël. Quelle vipère! Au moins ce voyage m'a bien délivré de tout souvenir ou sentiment pour elle. »

Cependant avant que Mme de Staël eût fui devant Napoléon, dont on annonçait le retour, Constant avait eu avec elle une conversation qui l'avait touché. « J'ai senti, note-t-il, que, malgré ma colère, je ne la haïssais pas réellement. » Il serait sans doute imprudent de donner à ces mots la valeur de l'hémistiche cornélien qu'ils rappellent, mais ils montrent bien que, tout au fond de son cœur, Constant, gardait encore et devait garder toujours l'ineffaçable empreinte de l'amour ancien.

Quoi qu'il en fût, il ne pouvait plus se le dissimuler : aucun retour en arrière n'était possible, la rupture de 1811 était définitive. Quels scrupules pourraient désormais le retenir de publier son roman? Entièrement absorbé par la politique pendant les Cents-Jours, il n'eut guère le loisir d'y songer. Il fut occupé ensuite à se défendre contre ceux qui voulaient le proscrire et à établir le plan de son apologie politique. Aussi est-ce seulement au début de l'automne, quand il eut trouvé la force de renoncer à sa sotte passion pour Juliette Récamier et qu'il eut gagné Bruxelles, qu'il put vraiment penser à son projet de publication. Dans son coffre de voyage il avait emporté non seulement ses premières ébauches apologétiques, mais aussi le manuscrit d'*Adolphe*. Il ne s'était arrêté à Bruxelles que pour y attendre sa femme qui devait incessamment arriver d'Allemagne. Aussi ne songea-t-il pas à y faire imprimer son roman. Il semble au moins qu'il ne l'exhiba que deux fois, pour le lire à Mme de Bérenger et à Lady Seymour. Contre toute attente, Constant dut prolonger son séjour à Bruxelles jusqu'au début de 1816, et c'est seulement à la fin du mois de janvier, qu'après bien des hésitations, il gagna Londres avec Charlotte. Y arrivait-il avec le dessein formé d'y publier son roman? On serait tenté de le croire.

A peine débarqué dans cette ville, il avait fait une première lecture d'*Adolphe* chez Mme Bourke, la femme de l'ambassadeur de Danemark, et le soir, il notait dans son *Journal* à propos du roman : « Je voudrais le vendre bien. Il a eu du succès. » Trois jours après, en ayant fait une nou-

velle lecture, Constant décidait de s'en tenir là et de publier son roman. « Lu mon roman chez Lady Besborough. C'est la dernière fois. Je l'imprime. » Cependant le 25 février, il lisait encore *Adolphe* dans le salon de Miss Berry, à laquelle il avait peut-être fait des promesses. Mais le soir il répétait dans son *Journal* cette note catégorique : « Lu mon roman pour la dernière fois chez Miss Berry. »

Cette fois Constant paraît avoir tenu parole. Au moins le *Journal* ne contient-il pas la moindre allusion à *Adolphe* durant les deux mois qui suivirent. Il fut beaucoup plus préoccupé de son *Polythéisme* et surtout de son *Apologie* conçue sous la forme de *Lettres à Hobhouse,* que Lord Kinnaird l'encourageait vivement à imprimer sans délai. Pendant six semaines Constant y travailla avec acharnement, et le 18 avril, l'avant-propos étant rédigé, il notait résolument : « Je commence l'impression lundi. » Ce lundi 22, les Chambres françaises ayant accepté le budget, l'enthousiasme de Benjamin avait un peu baissé. Cependant il songeait encore à commencer l'impression avant la fin de la semaine. Le 25, en effet, il remit l'avant-propos à l'imprimeur. Mais il faut croire que l'impression ne devait pas suivre immédiatement, car il n'y était plus du tout décidé. Il notait : « Si la France se calme, il est douteux que je publie. »

Les jours suivants, Constant travailla à une nouvelle rédaction de cet ouvrage politique. « Il ne faut, écrivait-il, rien qui ressemble à une attaque, mais prouver qu'on aurait pu sauver la France en 1815 par la liberté. Cela me ferait moins d'ennemis, et je pourrai tout dire tout de même... » Le 30 avril, il y travaillait encore, et la situation politique de la France lui paraissant, aux dernières nouvelles, favoriser son succès, il prenait la décision de la publier. Effectivement, il se rendit ce jour-là 13 Poland Street, chez les imprimeurs Schulze et Dean pour leur remettre un manuscrit. Mais ce n'était pas celui des *Lettres à Hobhouse,* c'était cet *Adolphe* qu'il traînait après lui depuis si longtemps, qu'il avait lu tant de fois dans les salons de Cassel, de Goettingue, de Paris et de Londres. Après deux mois de réflexions et d'hésitations, probablement aussi après bien des courses à la recherche d'un éditeur (2), il avait fait enfin acte de volonté. Il ne paraît

(2) D'après une lettre inédite et non datée de Caroline Lamb, dont M. H. Nicolson a publié récemment un intéressant extrait, cette dame s'était entremise, sans succès d'ailleurs, auprès du grand éditeur Murray pour lui proposer la publication d'*Adolphe,* qu'elle considérait comme « one of the cleverst things yet written ».

pas pourtant que Constant eût découvert l'éditeur qui devait lui donner « un bon prix de son roman ». La note du *Journal* qui nous apprend ce petit événement littéraire est fort brève : « Donné mon roman à l'impression. » Elle est trop laconique pour qu'on puisse se représenter clairement dans quelles conditions la publication d'*Adolphe* allait se faire. Le nom de l'éditeur n'est pas prononcé. C'est donc bien, semble-t-il, directement que Constant a remis son manuscrit, et sans doute aux imprimeurs Schulze et Dean, auxquels il avait apporté quelques jours auparavant l'avant-propos de ses *Lettres à Hobhouse*. Mais il faut bien cependant que Constant ait été dès le mois de mai en rapport avec le libraire Henri Colburn. Une sorte d'arrangement provisoire doit même avoir été conclu avec lui puisque au début de juin, il allait apparaître en qualité d'éditeur sur la page de titre d'*Adolphe*.

Quoi qu'il en soit, la brève mention du *Journal* de Constant suffit, à notre avis, pour clore définitivement le débat qui s'est élevé naguère au sujet de la véritable édition originale d'*Adolphe*. Il est clair, en effet, qu'on doit considérer comme telle celle qui a été faite sur le manuscrit. Or celui-ci ayant été remis par Constant aux imprimeurs Schulze et Dean à Londres, on ne saurait désormais contester la priorité de l'édition de Londres sur celle de Paris. En comparant attentivement les deux textes, M. G. Rudler en était venu, voilà plus de trente ans, à la même conclusion, mais il n'avait pas réussi à la faire accepter par tous les bibliographes.

Aujourd'hui la preuve semble bien faite que l'édition parisienne n'a pu être établie que sur les épreuves de Londres. Si insignifiantes que soient les divergences d'orthographe et de ponctuation qui séparent ces deux éditions presque jumelles, on ne saurait plus refuser à l'édition londonienne une antériorité de quelques jours et le mérite important d'avoir été établie sur le manuscrit original, avec les dernières corrections apportées par l'auteur aux épreuves d'imprimerie.

Le 9 mai, Constant notait : « Fait la préface de mon roman » et il travailla à cette préface jusqu'au 15. Comme la première édition d'*Adolphe* a paru sans préface et que l'*Avis de l'Editeur* qui le précède avait été rédigé dès 1810, on peut se demander à quelle préface Constant travaillait en ce début de mai 1816. Peut-être s'agit-il d'un morceau auquel Constant aura renoncé après l'avoir écrit.

Cette préface rédigée et « arrangée », c'est d'ailleurs à son ouvrage politique qu'il travailla d'arrache-pied pendant qu'*Adolphe* s'imprimait. Cependant le 31 mai, après avoir pesé le pour et le contre, il se disposait à ajourner de nouveau la publication de ses « Lettres », et formait ce plan : « Prendre un passeport pour l'Allemagne. Rester huit jours à Londres pour le roman. Faire une course de quinze jours en Angleterre pendant la vente et partir dans trois semaines. » Constant semble donc avoir corrigé avec quelque agitation les dernières épreuves de son roman. Il était visiblement inquiet de l'effet que ce petit livre allait produire. Peut-être même regrettait-il déjà de l'avoir fait imprimer. La mise en vente était fixée aux environs du 8 juin. Pour se dérober aux commentaires malveillants, il quitterait Londres pour une quinzaine; il n'y reviendrait que pour faire ses malles et préparer son retour sur le continent.

Mais les beaux plans que faisait chaque jour Benjamin s'exécutaient rarement. Il a jugé sans intérêt de noter la date à laquelle *Adolphe* parut en librairie. Mais nous savons par son *Journal* qu'il ne quitta guère Londres à ce moment que pour aller faire visite à Hobhouse, à Whitton Park, et que son séjour en Angleterre allait se prolonger jusqu'à la fin de juillet.

Au plus fort de son inquiétude, à la veille de la mise en vente du roman, il avait imaginé, pour atténuer l'effet de cette publication sur Mme de Staël, d'en informer une de ses plus intimes amies, Juliette Récamier. Il lui avait écrit dans sa lettre du 5 juin 1816 ces mots de regret et d'apologie :

« On m'a engagé à imprimer le petit roman que je vous ai lu tant de fois. On s'était mis à me le faire lire et l'ayant fait pour deux ou trois de mes connaissances, je ne pouvais le refuser à d'autres. A présent, je m'en repens. Je ne vois jamais les inconvénients des choses qu'après les avoir faites. Je crains qu'une personne, à qui cependant il n'y a pas l'application la plus éloignée ni comme position, ni comme caractère, ne s'en blesse. Mais il est trop tard. J'ai cédé au dernier mouvement d'amour-propre que j'aurai probablement de ma vie, car mon talent est fini » (3).

Ainsi Mme de Staël, aussitôt avertie, serait au moins préparée à recevoir le choc de cette publication un peu trop retentissante.

(3) Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier. Ed. Lenormant, p. 299.

C'est seulement, semble-t-il, une dizaine de jours après la mise en vente que Constant nous informe de l'accueil fait à *Adolphe*. Le 19 juin, il notait avec quelque fierté : « Mon roman a beaucoup de succès comme talent. » On lit sans peine entre les lignes que l'art du romancier ne lui valait que des louanges, mais que la situation et les personnages avaient déjà suscité des commentaires fâcheux.

Mais le 22, Constant était bien dégrisé : « Paragraphe désolant sur Adolphe (4) dans les journaux. Que faire? » Le lendemain il envoyait sa réponse à l'éditeur du *Morning Chronicle*, mais ce contretemps le plongeait dans une « tristesse mortelle ». Le 24 juin, il relevait la tête : « Grand succès de mon roman. » Cependant le désaveu au *Morning Chronicle* ne lui suffit pas et il notait dès le lendemain qu'il avait commencé une préface pour son roman. Bientôt il avait « fini la préface qui est très bien ». Le 27, cependant, il la refit entièrement.

Bien que Constant ne l'ait pas dit expressément, il est clair que cette préface est bien celle qui allait figurer dans cette mystérieuse « seconde édition » qui a si fort intrigué les érudits et les bibliographes. On sait qu'elle ne diffère de la première édition londonienne que par la page de titre et par l'adjonction de la préface justificative.

Il est plus surprenant d'apprendre que c'est le 29 juin seulement, deux mois après le commencement de l'impression et trois semaines au moins après la mise en vente d'*Adolphe* que Constant a enfin pu s'entendre avec son éditeur londonien : « Arrangement avec Colburn pour mon roman. J'en aurai 70 louis. » Comme la page de titre porte bien le nom du libraire Colburn, et qu'elle était imprimée depuis près d'un mois, il est clair qu'une entente de principe avait dû précéder l'arrangement qui venait d'être conclu. D'ailleurs on s'expliquerait mal, si tel n'était pas le cas, dans quelles conditions l'édition française a pu être établie sur les épreuves de celle de Londres, de manière à la faire paraître presque en même temps.

On n'est pas moins étonné que Constant ait cédé pour une

(4) Chose assez remarquable, c'est ici la première fois que dans son *Journal* Benjamin Constant donne le titre de son roman. Il semble même, d'après les *Mémoires* de Miss Berry, qu'en le lisant dans les salons, il évitait de l'annoncer. Le 14 février 1816, après la lecture faite par Constant chez Mme Bourke : « I do not know what to call it, as he has not given it a name. » Pourtant dès 1810, Constant avait donné à son roman le titre d'*Adolphe*, comme le prouve la copie manuscrite utilisée par M. G. Rudler pour l'établissement de son édition critique (Manchester, 1919).

somme aussi faible un manuscrit auquel il devait attribuer une valeur bien supérieure. Ne lui en avait-on pas, semble-t-il, offert 8.000 francs (5) comptant, en 1809? Ce qui est sûr, c'est qu'en 1810, un libraire de Paris lui avait fait offrir pour ce roman (6) une somme « fort au-dessus de ce qu'il croyait » ? L'arrangement avec Colburn n'était donc pas une affaire brillante pour Constant. Il semble d'ailleurs que la difficulté de cette négociation ait été la cause du retard avec lequel l'arrangement fut conclu.

Quoi qu'il en soit, Constant devait être fort déçu de n'avoir pu vendre mieux son roman. Peut-être le besoin d'argent le força-t-il à accepter un marché si médiocre. Mais il est possible aussi que l'espoir de conclure par la suite avec le même libraire une affaire plus avantageuse l'ait engagé à réduire ses prétentions. Il put croire, en effet, que Colburn serait plus généreux pour les *Lettres à Hobhouse*, et qu'il lui en donnerait quelque 300 louis.

Il n'est pas facile non plus de répondre aux questions que pose la publication presque simultanée des deux éditions de Londres et de Paris. On sait que celle-ci, imprimée par Crapelet pour Treuttel et Würtz et pour Colburn, fut mise en vente vers le 15 juin, c'est-à-dire, semble-t-il, huit jours après celle de Londres. Sur cette édition parisienne, le *Journal* de Constant ne contient pas de renseignements. Il n'y fait même aucune allusion. On peut donc se demander si l'auteur y eut la moindre part et même si elle ne s'est pas faite entièrement à son insu. Fait étrange, Colburn paraît avoir disposé sans réserve du manuscrit de Constant, alors que le prix n'était pas encore fixé. Il semble même que dès le mois de mai, Colburn avait partagé avec Treuttel et Würtz les droits qu'il se proposait d'acquérir de Constant. On peut imaginer que pour éviter des transports coûteux, les éditeurs faisaient imprimer à Paris d'après les épreuves de Londres un volume aussi semblable que possible à l'original, et qu'une participation réciproque était établie par le contrat. Cet acte n'est pas connu, mais il semble que Treuttel et Würtz avaient part à l'édition de Londres et que Colburn avait part à celle de Paris. Quant au consentement de Constant, qui n'était probablement pas indispensable, il ne paraît pas avoir été demandé. Il aurait probablement beaucoup hésité à l'accorder. Une édition faite bruyamment à Paris présentait

(5) Lettre à Rosalie du 4 juin 1811. Ed. Menos, p. 436.
(6) Lettre à Mme de Nassau, du 1er août 1809. Ed. Menos, p. 348.

pour lui beaucoup plus d'inconvénients qu'une édition établie discrètement à l'étranger.

Cette hypothèse que Constant n'a été pour rien dans l'édition parisienne, paraît confirmée par ce passage d'une lettre écrite de Londres par Benjamin Constant à La Fayette : « Je viens de publier ici un petit ouvrage qu'on m'informe réimprimé à Paris... » (7).

Cependant le succès du roman s'affirme. Dès le 3 juillet, une bonne traduction anglaise en est faite. Elle est d'un ami de Benjamin Constant, Alexander Walker, qui ne nous est guère connu que par une note très élogieuse insérée par l'auteur dans cette première édition anglaise. En voici la traduction : « Sous plus d'un rapport, cette petite nouvelle a rencontré une fortune exceptionnelle, car, outre la flatteuse approbation qu'a obtenu l'original, il a encore trouvé dans la personne de mon ami, Mr. Alexander Walker, ancien professeur à Edimbourg, un traducteur très supérieur au niveau ordinaire des traducteurs et bien fait pour donner au public des œuvres originales, mais qui a condescendu à appliquer à ce petit volume sa connaissance approfondie et raffinée des deux langues et a fait ainsi de l'*Adolphe* anglais un ouvrage en tout point égal à l'*Adolphe* français » (8).

On ne connaît pas la date exacte à laquelle parut cette excellente traduction anglaise, mais il ressort d'une lettre de Walker à Constant que l'ouvrage était sur le point d'être achevé à la fin d'août 1816.

Enfin et surtout, Benjamin avait reçu de Mme de Staël une lettre tout à fait rassurante et il avait pu noter ce jour-là avec un profond soupir de soulagement : « Mon roman ne nous a pas brouillés. » Désormais *Adolphe* pouvait même se passer de la préface justificative destinée surtout à éloigner toute application à Germaine.

La publication d'*Adolphe* devant laquelle Constant avait si longtemps reculé et qui pendant des semaines l'avait jeté dans des transes mortelles, n'avait donc pas eu d'inconvénient grave. Le succès avait été plus qu'honorable. Maintenant, les inquiétudes écartées, la fièvre passée, Constant ne se souciait

(7) Cette lettre qu'a eue en main M. Ronald Davis, libraire, porterait, il est vrai, la date du 14 novembre 1816. Mais les faits eux-mêmes sont en pleine contradiction avec cette date, et la lettre ne saurait avoir été écrite que vers le 15 juin 1816. Cf. Carteret, *Le Trésor du Bibliophile romantique et moderne*, t. I, p. 179.

(8) Cité en anglais par M. Rudler, « *Adolphe* » *de B. Constant*, Paris, 1934, p. 160.

plus guère de son petit livre. « Du reste, pourra-t-il écrire un mois plus tard à sa cousine Rosalie, j'ai toujours mis bien peu d'importance à cet ouvrage... » Et l'on peut croire qu'en écrivant cela il était parfaitement sincère. Il savait sans doute que son roman n'était pas sans mérites. Il croyait bien qu'il y avait « quelque vérité dans les détails et dans les observations». Mais il n'avait jamais compté sur son roman pour établir sa réputation dans les lettres. Sinon, Constant aurait-il pu noter à la date du 23 juillet, après avoir mis ses manuscrits en dépôt chez un ancien précepteur qui habitait dans les environs de Londres : « Reparti de Lighe. Laissé mon Polythéisme à la garde de Dieu. Si je le perds, tout l'intérêt littéraire de ma vie est détruit. » On voit combien peu il comptait sur le succès d'*Adolphe* pour la consécration de ses talents.

LA ROUTE DES INDES

par J.-F. CHABRUN

« Le hasard, dit-on. Mais le hasard nous ressemble »
GEORGES BERNANOS

I

Ce navire, la nuit, redevient la forêt dont les hautes futaies gémissent dans les cales et craquent dans le vent. Nous y dormons à même un sable encore brûlant des noirs foulards qu'un matin d'autrefois nous avons laissé la marée recouvrir.

Sur le tendre chemin des merveilles de mer, vague sur vague, à la lumière des étoiles, battent les cœurs des amoureuses revenues.

Et les mots devinés se mêlent aux cendres bleues des longues vagues végétales.

Certains mots prononcés, des paysages de carton se composent à la lisière du cœur.

Et notre corps devient soudain pesant d'un poids qui nous tire tout entier vers hier.

Certains mots entendus, des paysages se composent aux lisières du cœur.

« A la maison »... « Chez nous »...

Le silence des murs et les cris étouffés de la paille cimentent, quelque part, les douves où dort une eau légère.

Un arbre, dans ses bras de sourds fagots d'azur. Une odeur de poudre et de cigare éteint. Et les roses de glace inventées par la nuit dans les resserres des rideaux. La grange aussi, nous allions oublier cette porte qu'un poignard de bois luisant ouvrait, à l'automne, comme on ouvre un fruit trop lourd de contenir ses parfums.

II

Un homme à la mer, au petit matin.

La tempête ne s'est pas abattue sur lui. Ni les poignards infidèles. Mais la soif. Et la famine pourrissante.

Un homme à la mer et c'est, pour un instant, la fin du monde.

Au grand soleil des eaux, comme les monstres sont tranquilles!

Un homme à la mer, aujourd'hui encore.

Des oiseaux criards, à midi passant haut dans le ciel, lui jetteront l'obole de leurs ombres. Où serons-nous alors?

Est-ce l'automne ou l'hiver? Les eaux règnent sur l'horizon. Et nous voici, depuis des mois, étrangers aux étoiles.

Compagnons, notre vie est une longue veille et, livrés que nous sommes au hasard des rencontres, nous ne choisissons rien que notre mort.

III

Qu'avions-nous à dire qui ne s'épuisât dans les labyrinthes de la solitude multipliée?

Sur les murs de nos chambres, les monstres de la tristesse et, dans le lointain du cœur, l'idée de Dieu comme le bruit des eaux.

Qu'avons-nous à dire au sortir de nous-même?

Nous avons vécu si tôt le matin que, sur les dix heures, le sommeil revient. Mais c'est toujours le sommeil des enfances,

sur quoi veillent les eaux promises aux transfigurations de la terre et des mers.

Qu'avions-nous à retrouver?

La langue des monstres ne lèche que nos murs. Et les eaux les emportant nous portent.

Le printemps et les feuilles tombées renaissent de nos songes. Et le Verbe premier.

Qu'avons-nous à dire au sortir de nous-même?

Des peupliers tremblent au fond de nos mémoires et des bêtes obscures creusent les mines de nos veines.

Mais voici que l'Esprit se glisse comme un voleur dans les maisons de l'infortune, nous dérobant ce peu que nous avions,

nos espérances dérisoires. Et nous voici comblés et riches, immensément, de tout ce qui n'est plus.

IV

Notre-Dame des Eaux Majeures,
Que Votre flanc nous porte et nous sauve à son gré.
Notre-Dame des Périls,
Que Votre flanc s'ouvre et se ferme à son gré sur les îles nouvelles.
Sainte Marie de la Mer,
Qu'à son gré Votre amour nous guide.
Bien au delà de ce qu'on dit, de ce qu'on voit, nos prières s'imaginent. Et nous ne cherchons rien qui ne nous ait, depuis longtemps, trouvé.
Notre-Dame des Eaux Majeures,
Que Votre flanc nous garde ou nous porte à son gré.

V

Des semaines et des semaines sans que les voiles bougent. Mais, quelque part, tout au bord du silence, craquent les fenêtres d'un château d'allumettes. Et, soudain, la tempête est sur nous.
La faim nous a, depuis longtemps, liés comme des bêtes prises. Et nous voici jetés de bord à bord, ahuris et trempés, est-ce la peur ou les embruns?
Tout costumé de cuir, le capitaine est sur le pont. Il crie en titubant, comme un masque ivre à mort d'alcool et de danse.
Un homme à la mer, dix hommes à la mer. Les bateaux égayés. Et nous n'avons rien vu.
« Chez nous »... « A la maison »...
Les hautes vagues fracassent les mots à peine entendus.
« Mon fils »... « Mon amour »...
A peine prononcés, les mots se délient et débaroulent comme des tonneaux vides.
Notre mémoire et nos prières sont arrachées de nous. La peur, la peur seule, nous protège encore de sa grande muraille animale... Nous ne le savons que longtemps après.

Quand nous comprenons enfin que le calme nous a surpris résignés à tout, immobiles et trempés, est-ce la honte, ou les embruns de la Miséricorde?

VI

Conquérants harassés, nous dormons dans les cales. Et c'est à ne plus croire que ce chemin nous mène à des châteaux saignants de glaise et d'or.

Si peu de choses nous séparent de ceux que la mer a rappelés, jour après jour, depuis que nous avons mémoire de la terre.

Etait-ce l'automne ou l'hiver? Si peu de choses nous séparent de ceux qui sont restés.

Si peu de choses pour nous trouver ainsi liés, comme du bois et de la toile, à ce grand corps abandonné sur le pavois du rêve.

Chaque jour, les paupières de l'un de nous se ferment sur des yeux pareils aux mares où l'eau se perd et le ciel se gâte.

Combien serons-nous, vivants de nos désirs, à voir une île se lever, comme une femme apparaissant à la criée des songes?

Il y a longtemps que nos regards s'évitent. Et longtemps que nul ne s'interroge.

Peut-être ceux qui sont restés parlent-ils de nous comme on parle de voyageurs. Mais nous dormons, nous dormons seulement, et le monde immense rêve à travers nos sommeils.

VII

Ils s'éveillèrent, au matin, dans la poussière devinée de l'or et la rumeur de rivières.

La mer se hérissait à la pointe des lances. Et les bordages ployaient avidement du côté de la terre.

Mais ce n'était pas une île. Ni les Indes appelées. C'était la terre cherchée.

Car nous portons à chaque instant en nous la naissance d'un monde

et sa fin.

TRIPTYQUE ESPAGNOL

par YVES FLORENNE

I

LA PLAIE, LE MASQUE ET L'ÉPÉE

Je ne suis pas entré dans Séville à l'heure consumée qui dresse et fait lentement tourner une ombre en forme de croix sur l'arène où n'a pas encore séché le sang noir. Et je n'ai pas non plus abordé dans la Sierpes sinueuse et chaude comme une couleuvre, où l'on ne va qu'à pied, faite pour le côtoiement, pour les nonchalantes convoitises, et où chacun sans l'avoir, je crois, délibéré emprunte un masque d'indolence et de plaisir.

J'ai débarqué le long du fleuve. Il commençait de pleuvoir. Sur les cargos dévorés de sel, sur les collines minérales des berges et les hautes carcasses des élévateurs, un rouge soleil brumeux fumait comme sur un port marin du septentrion. Entre les pavés du quai, les rails mouillés luisaient, où un wagon silencieux partait à la dérive. Leur veste de toile déchirée collant aux épaules, de jeunes garçons serrés autour d'un petit feu âcre y faisaient cuire on ne savait quoi. La chaleur revenue, je les rencontrerai encore plus d'une fois; eux, c'est-à-dire leurs pareils, errant par bandes ou attendant quelque distribution de nourriture, sous les loques brunes de Murillo, avec les mêmes larges yeux malades.

La misère des villes du Sud est contrainte à l'impudeur. On la découvre au fond d'une ruelle, nue, affreuse,

(*) Ce texte est extrait d'un livre à paraître aux éditions Gallimard.

dans la sanie et la sueur. Elle fait crier les pavés. Mais ce sont des pavés où il est rare que le voyageur égare ses pas. Tant mieux, sans doute, pour son confort intérieur. C'est le bonheur ou le plaisir qu'on vient chercher à Séville. Et des contrastes : la poussée de fièvre mystique et païenne qui se déchaîne autour des flagellations, des pleurs de sang et du supplice de la Passion. Emotions et plaisirs mêlés, un peu troubles, un peu frelatés. Séville, de toutes les villes d'Espagne, est la plus femme. Et comme elle a réussi, elle est un peu gâtée. Ce qu'on lui reprochera avec indulgence, c'est son apprêt : on la farde pour les étrangers. Vous y verrez plus de costumes qu'ailleurs, de mantilles, de danses. Mais tout cela n'est pas toujours très véritable.

L'afféterie et le mauvais goût n'empêchent point Séville d'être belle. Sa beauté, qu'on sent presque partout, soudain vous saisit et vous domine. Dans la cathédrale, elle est souveraine. Je ne parle pas de la Giralda : faut-il vraiment venir ici pour voir une femme plus grande que nature tourner à tous les vents? — Et je déplore que cette femme prétende à figurer la foi Etrange symbolisme que celui de cette girouette. Mais cette nef vaste et haute comme à Burgos et à Tolède, c'est encore le gothique français, exalté par ce sens incomparable de l'altitude. L'Alcazar, malgré ses ors trop neufs, est tout l'Orient. Et rien ne serait plus délicieux que ses jardins rafraîchis par la pluie, s'il n'y avait, tout proche, le quartier de Santa-Cruz. Mais nous y reviendrons avec une ombre au bras : celle de Doña Elvira.

Car c'est la grâce suprême de Séville : on y rencontre partout des ombres. Cervantès est présent en vingt endroits : des *azulejos* enchâssés dans les façades conservent la trace de son passage, ou du passage de ses héros. Au bord du Guadalquivir, de la plaza des Toros à la Manufacture des Tabacs, on croise à chaque pas Carmen, l'œillet rouge piqué dans son chignon bleu. La manufacture est un vaste monument de pierre et de brique, lourdement décoratif, orné de grasses sculptures. Je ne sais si des cigarières y roulent encore les

feuilles odorantes, à peine plus brunes que leur peau, sur leur cuisse nue. A la sortie, je n'ai vu que des ouvriers mâles en bleu de travail. C'est, à coup sûr, moins voluptueux. N'importe : dans chaque sergent, candide, têtu et passionné, il y a un Don José. Et que de sergents en Espagne!

Mais il est une grande ombre brûlante qui partout vous accompagne et vous assiège. Pourtant, c'est à Cordoue que j'avais d'abord rencontré Don Juan. Non pas, certes, le Don Juan médiéval : c'est celui de Mozart qui hantait les places secrètes, rôdait devant les façades couronnées de pots-à-feu et de ces fenêtres ouvertes sur le ciel, amoureusement inutiles. Certaines de ces places ont l'air inventées par Cassandre. Mais c'est celles-là, sans doute, qui ont inventé celui-ci.

Je ne retrouvais point ce décor à Séville, jusqu'à ce que je fusse entré dans Santa-Cruz. C'est un labyrinthe enchanté, et si par malheur on en sort, on y retourne, et on ne le reconnaît pas : chaque heure lui donne une figure nouvelle, plus chargée chaque fois de mystère. Oh! la plaza Doña Elvira, avec ses façades candides, l'ombre de ses toits débordants, ses arcs si purs, ses pavés de faïence bleue, son jardin de roses et d'orangers et ses bancs de fraîche céramique, doucement creusés, où, le soir, nichent les amoureux enroulés comme dans une conque...

Mais Séville est à Don Juan par la beauté de ses femmes : la seule ville du monde où neuf femmes sur dix sont belles et provoquent l'amour. Encore la dixième n'est-elle pas négligeable. Tout Sévillan, j'imagine, est Don Juan, au moins en rêve.

Il faut aller chercher à la Caritad la trace de ses aventures dont la dernière n'est pas la moins surprenante, et son tombeau. Car Don Juan n'a pas fini au fond du gouffre infernal. Il repose dans le lieu même de ses bienfaits, je veux dire de ses fondations pieuses. Naguère, on dépistait, paraît-il, la curiosité en montrant un faux mau-

solée; le vrai était, à ce qu'on m'a raconté, dissimulé sous un tapis couleur de flamme. Tout a changé. La jeune nonne du parloir baisse, il est vrai, les yeux, désigne la porte de l'église sans entrer elle-même, et enjoint un peu sèchement aux femmes de se voiler. Mais une très vieille religieuse survient et guide les pèlerins avec une indulgence qui ressemble à de la complicité. Au fond de la capilla mayor, la dalle est éclairée par le sourire d'une madone qui est une femme très humaine et même un peu mondaine. Une longue inscription couvre la pierre : *Ici reposent les cendres du pire homme qui fut au monde...*

Dans la crypte, le tombeau de profil n'est rien d'autre qu'un mur en plein cintre gravé d'inscriptions et encadré dans un grand arc rouge. Devant, sur un petit autel, agonise un Christ convulsé dont la croix est plantée sur un cœur embrasé. Deux lampes de fer noir l'encadrent, surmontées d'un cœur et d'une croix.

Sans qu'elles s'en doutent peut-être, je ne sais quel chaud reflet colore le visage des visiteuses, mais je ne jurerais point que la fin édifiante de Don Miguel de Mañara soit la cause de leur émotion secrète. Or, la vieille religieuse conduit son troupeau avec une ferveur si tendre, si familière pour le souvenir de Don Miguel, qu'on croirait à un mort d'hier. Et la lumière du regard et du sourire est si intense que, sous le visage détruit, reparaît le visage de la jeunesse. Elle est si vieille et si belle et si amoureuse... Est-ce une des mille et trois qui aurait, elle aussi, trouvé la paix sans quitter l'amour?

Derrière elle, on gravit l'escalier saturé de cire; elle souffle un peu, sourit au portrait, nous parle, ou lui parle, puis, après avoir feint que la visite soit finie, elle revient avec les pèlerins qui lui paraissent les plus dignes, leur fait signe d'approcher, ouvre dans le mur les portes d'un retrait tendu de velours noir, se recule, et, dans la lumière, brillent un instant à nos yeux, le masque funèbre extraordinairement beau et paisible, et l'épée.

II

COLLOQUE AVEC L'OMBRE

Si les ombres mortes peuplent Séville en plein jour, c'est la nuit seulement qu'on rencontre les ombres vivantes. Mais pourquoi « mortes » et pourquoi « vivantes » ? C'est « ombres réelles » et « ombres imaginaires » qu'il faudrait dire. Encore n'est-ce pas certain. Qui donc sont les plus morts et les plus vivants, les plus imaginaires et les plus réels, de Don Juan et d'Elvira, ou de Sagrario et de l'inconnue au cœur convoité? — Je ne le saurai jamais.

Dans Santa-Cruz, le soir, on ne se reconnaît plus. Je voulais revoir, justement, la place Doña Elvira que j'avais atteinte d'un jet la veille, avant que le jour finît; or, le labyrinthe semblait s'être refermé avec la nuit, s'être enveloppé de ses propres replis, dérobé au téméraire qui l'avait cru si aisément pénétrable. J'avais beau varier mes angles d'attaque, ruser, changer brusquement de cap, demander mon chemin, prononcer des exorcismes, sonner intérieurement de la trompette, je me heurtais à un mur invisible. Alors que je m'en croyais fort éloigné, je repassais devant le même portail à bossage, j'étais ramené dans la même ruelle, près de la même borne cavalière où les éperons avaient laissé des traces de feu. J'étais pourtant dans Santa-Cruz, je traversais même son écorce; un large anneau de mystère m'était abandonné. Mais je ne pouvais atteindre son cœur nocturne, ce réduit de verdures dorées et d'eau musicienne vers quoi volaient les amants avec le sûr instinct des oiseaux. Ce qui m'interdisait l'entrée, n'était-ce pas ma solitude?

C'est alors que je crus voir la figure même de cette solitude : debout contre une porte creuse, une jeune fille, presque encore enfantine, attendait on ne savait

quoi d'étranger aux rieuses femmes grasses chargées d'enfants, assises autour d'elle sous la voûte. Sa pâleur était extrême et son immobilité presque parfaite : à peine l'éclair de l'œil et le léger gonflement de la poitrine. Je passai plusieurs fois sans qu'elle eût bougé.

Si je racontais une histoire, je ne parlerais pas de cette fille. Rien n'est plus maladroit que de tirer de la nuit un personnage qui ne sert à rien, qui ne jouera aucun rôle, et dont on fait attendre le retour. Car à quoi bon l'avoir présenté? Mais c'est lui, justement, qui s'est présenté : c'est elle. Et je n'y puis rien. Ainsi, des personnages apparemment inutiles entrent dans le champ, s'évanouissent : ils n'ont pas servi, sinon à laisser le sentiment de leur absence. De loin en loin, la plus furtive rencontre crée en nous un vide qui ne sera plus jamais comblé. Et ce n'est pas nécessairement la rencontre d'une femme, ce peut être celle d'un homme ou d'un enfant. La révélation se fait — le temps que se croisent le pas et le regard — qu'entre eux et vous quelque chose était possible, qu'un lien à l'avance était jeté; il faudrait s'arrêter, nouer l'amarre. Et c'est déjà trop tard, à jamais perdu. Peut-être est-ce là l'amour? Peut-être que toute rencontre humaine, tout regard humain échangé, devraient éveiller dans chaque homme ce choc, et ce déchirement, cet appel et ce refus de la séparation.

Où vais-je? J'incline toujours à m'égarer. La jeune fille de pierre m'avait distrait d'une autre ombre. Près de celle-ci, je sus tout à coup que j'étais aussi plusieurs fois passé. Il n'y avait rien d'étonnant : quelques mètres les séparaient; elles étaient étrangement symétriques : adossés chacun à une porte, tournés l'un vers l'autre, l'homme et la jeune fille semblaient s'interroger et se répondre. Et pourtant, il suffisait d'approcher, de leur jeter un regard pour savoir qu'ils ne s'étaient jamais vus, qu'il y avait entre eux un espace stellaire, qu'enfin ils n'étaient pas du même drame.

Au détour de la ruelle, je croisai un homme et une femme et je m'enquis auprès d'eux de Doña Elvira. C'était un couple usé, deux vieux compagnons désen-

chantés qui marchaient à l'écart l'un de l'autre. Ils me guidèrent un moment.

— Nous n'allons pas plus loin. Continuez, vous êtes dans le chemin.

Je suivis donc ce chemin, et je ne mis pas trop de temps pour déboucher juste devant le porche où l'homme n'avait fait que changer d'appui. Je sentis cette sorte d'impuissance particulière aux cauchemars; laissai-je paraître ma lassitude ou un fléchissement? L'homme remua :

— Vous cherchez quelque chose? demanda-t-il d'une voix lente.

— Pas précisément : je me promène. Mais je ne vais pas où je voudrais aller. Pour tout dire : je ne sors pas de ces ruelles.

Il se détacha du mur comme avec peine :

— Je peux vous conduire. Pour moi, l'heure est passée.

— Il y a longtemps que vous attendez?

La question était aussi indiscrète que stupide.

— Dix-sept ans, dit-il.

Allons! C'était bien fait. Mais il regardait au fond de la nuit et je vis qu'il ne plaisantait pas.

Il ne nous fallut pas cinq minutes pour que l'Elvira parût au bout de la ruelle oblique, avec ses lumières dans les feuillages et, sur ses façades bleues, le tremblement de l'eau et la danse des ombres. C'était un spectacle étrange, un ballet dansé sur la flûte et la harpe des fontaines : de chaque ruelle, un homme, une femme accouraient l'un vers l'autre, tout droit, sans faillir, avec une merveilleuse clairvoyance. Ils se touchaient, se confondaient et repartaient ensemble à mains tâtonnantes, en vacillant, et trébuchant, devenus aveugles.

Mon guide se rejeta brusquement dans la ruelle comme s'il avait été frappé :

— Non, dit-il, je ne peux pas *les* voir. Allons-nous-en!

Il m'entraîna, j'allais le quitter.

— Vous viderez bien une bouteille avec moi?

Le désir qu'il avait d'une compagnie était si visible que je n'eusse su refuser. Mais je n'avais garde. J'étais curieux de lui, encore que, de lui, je n'attendisse rien d'utilisable. Ces inconnus dont la confidence se trouve être un roman tout fait ne sont eux-mêmes que des fictions éculées : vous ne les trouverez jamais dans une vraie rue, même étrangère, même hantée par les songes. Au surplus, cette course sinueuse m'avait harassé et la seule perspective de m'asseoir dans un endroit frais m'était délectable.

Nous descendîmes les quelques marches d'un de ces petits cafés andalous qui contiennent tout juste trois tables, un buveur taciturne et un joueur de guitare. Celui-ci, quand nous entrâmes, caressait machinalement ses cordes et en tirait un gémissement monotone. Il portait la chemise blanche et le pantalon noir traditionnels; il releva le buste, puis étreignit la guitare :

— Ne te fatigue pas pour nous, Garcia, dit mon compagnon.

Garcia fit entendre que ce n'était pas pour nous mais pour lui; il se rencogna et joua.

— Mon nom est Sagrario, monsieur, dit l'homme en versant à boire.

C'était un vin épais, sucré, d'un rouge extraordinaire, et dont la chaleur rayonnait. Sagrario avait gardé le feutre qui coupait d'une ombre oblique son visage. Il but à peine et commença de parler, en regardant à travers moi :

— Oui, monsieur, depuis dix-sept ans sonnés, je l'attends. J'attends qu'elle sorte de cette maison où elle a été enfermée. Il serait peut-être plus vrai de dire : où elle s'est enfermée.

— Quoi? dis-je, est-ce un couvent?

Il me considéra avec un étonnement un peu dédaigneux et je rougis de me sentir ridicule. Une maison où on enferme les filles, n'était-ce donc que cela? Mais il poursuivit, et si je ne rougis pas une seconde fois, j'éprouvai une autre espèce de honte pour avoir eu une pensée grossière.

— Non, c'est sa maison, tout simplement. La dernière fois que je l'ai ramenée jusqu'à la porte, c'était ce soir où nous nous étions promenés au bord du fleuve. Nous ne nous étions pas querellés. Je ne sais quoi me glaçait qui ne venait pas de moi, mais d'elle. Elle était très douce, mais comme inerte. Alors que, dès le premier instant, tout s'était confondu en nous et que lorsque nous marchions l'un contre l'autre nous ne pouvions démêler nos pas, ce soir-là, c'était comme si nous avions suivi chacun une rive du fleuve... Mais j'aurais dû vous parler de ce premier instant... J'aurais dû... Quoi que ça n'ait plus guère d'importance, sinon pour vous aider à comprendre... J'étais ardent, je vous jure, et pourtant je n'avais rien connu qui ressemblât à ce feu... D'abord, je le crus seulement plus soudain et violent, mais le même feu. Je croyais la désirer, je la désirais sans doute. Elle était jeune et sauvage et voulait être apprivoisée. J'était tout juste fait pour apprivoiser comme peut l'être un taureau. Pourtant, le seul poids de son doigt sur ma poitrine... J'étais malade de désir, du moins je le croyais : je vous l'ai dit. Mais ce soir où je quittai Maria pour courir chez une fille, il m'arriva quelque chose... Jamais, vous m'entendez bien : jamais, depuis je n'ai pu seulement penser au ventre d'une putain sans trembler de douleur et de honte. Dès lors, il m'a semblé que nous faisions je ne sais quel chemin à l'envers. Je me suis sûrement trompé. Mais moi, ce que je voulais d'elle, c'était son cœur. Quoi? vous m'entendez mal. Ce n'est pas une fadaise que je dis. Son cœur, monsieur, ce cœur que dans les tableaux de nos églises les madones vont chercher au fond de leur poitrine pour l'offrir. Oui, voilà ce que j'attendais d'elle, et elle maintenant, attendait de moi je ne sais quoi. Elle semblait tout étonnée, parfois inquiète, étrangère. Le cœur, monsieur, peut-elle bien comprendre cela? Elle est si jeune...

— Si jeune? dis-je. Tout de même, il y a dix-sept ans...

Il ne parut pas même entendre :

— Son cœur, murmura-t-il, bat au bout de mes doigts depuis le jour où elle m'a donné à toucher ses seins. Ce jour-là, monsieur, son corps dont elle croyait me réjouir, son corps a cessé d'exister pour moi. J'ai touché ses seins, mais rien en moi ne s'en souvient plus. Je ne veux que ce cœur rouge et lisse qui ne se corrompra pas...

Une longue plainte vibrante se planta brusquement au fond de moi. Gracia ensommeillé venait de laisser sa main tomber sur la guitare. Il se redressa et pinça les cordes par contenance. Mon compagnon fit signe au cabaretier, mais la monnaie qu'il jeta sur la table ne fit aucun bruit. Le patron la dédaigna et ramassa la mienne.

Un peu plus loin, dans la rue, Sagrario s'arrêta et dit simplement :

— C'est une longue attente, mais j'ai le temps.

Il se reprit, par politesse peut-être :

— Nous avons le temps.

Il ôta son feutre. La coiffe devait le serrer car je vis autour du front une marque rouge, une singulière boursouflure. Il s'éloigna sans que je l'entendisse, et toutes choses, d'ailleurs, se mouvaient dans un silence ouaté. C'était sans doute l'effet de la fatigue, car je n'avais pas bu plus de deux verres. Pourtant, à peine sorti de Santa-Cruz, tout avait retrouvé pour moi un aspect et un son ordinaires et je pris plaisir à m'attarder dans la Sierpes avant de rentrer à l'hôtel.

★

Comme je repassais par Séville quelques jours plus tard, je me promis de faire, ce soir-là, un tour dans Santa-Cruz. En attendant que le dîner fût servi, je déchiffrai les titres des journaux. Or, durant un long instant, je me demandai si je venais réellement de lire, ou si une obsession s'était glissée entre moi et cette feuille. En quelques lignes, elle rapportait qu'on avait découvert au petit matin, sur le port de Guadalquivir, une femme

poignardée : la poitrine avait été ouverte et le cœur dérobé. C'était tout. Le rédacteur s'abstenait de nos clichés sur la sauvagerie révoltante, l'acharnement odieux du meurtrier. Il n'est qu'une sensibilité et une raison françaises pour admettre qu'on écrase la tête d'une femme avec un marteau ou qu'on lui loge une balle dans l'œil, mais non qu'on lui arrache le cœur. La magie du meurtre nous échappe.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour retrouver la borne cavalière dans Santa-Cruz. La jeune pétrifiée était toujours sous le porche au milieu de sa cordiale famille. Je m'arrêtai devant l'autre porte : elle était déserte; je m'éloignai, tournai, revins. Alors une voix, derrière moi, me posa la même question que l'autre fois :

— Cherchez-vous quelque chose?

Je me retournai. C'était un vieil andalou aux yeux creux. Il ajouta :

— Ou quelqu'un?

Je n'hésitai point :

— Oui : l'homme qui se tenait ici tous les soirs.

Il me regarda étrangement :

— Vous avez rêvé, señor.

— Etes-vous de ce quartier?

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Il n'y avait pas, ici, sous cette porte, tous les soirs, un homme...

— Si, señor : *il y avait.*

— Eh bien?

Il reprit doucement :

— Il y avait, autrefois.

— Ne l'ai-je pas vu cette semaine même?

— Non, señor : il est mort.

— Déjà, murmurai-je.

— Il y a dix-sept ans qu'il est mort.

Se moquait-il de moi? Cherchait-il à m'égarer? Non, il n'y avait en lui ni anxiété, ni menace. Il était grave, impénétrable. Rien, dans la ruelle, ne paraissait plus

curieux ou fiévreux que d'habitude; rien n'était différent, excepté que le porche était vide. Vide...

— Depuis dix-sept ans, dit encore l'homme implacable, comme s'il suivait ma pensée.

Je demandai stupidement :

— Et de quoi est-il mort?

Pourquoi regarda-t-il ses mains avant de répondre :

— Du garrot, ou quelque chose d'approchant.

III

LES TROIS QUARTIERS DE LA GRENADE

Grenade est le beau fruit voluptueux de l'Espagne. Il faut pour le saisir tout entier, mais lui seul, monter au Generalife : de la dernière galerie suspendue au-dessus du Daro, il offre au regard ses trois quartiers entr'ouverts. D'ici, l'Alhambra et le Monte Mauror qui font écran, ne laissent rien voir, ni de la ville moderne, ni de la *Vega*, ni du fleuve. C'est accoudé aux créneaux rouges de leurs terrasses qu'on découvrira plus tard, de la vallée du Genil aux neiges de la Nevada, l'immense corbeille ronde où repose le fruit. Et rien sans doute n'est plus exaltant. Mais rien n'approche en délices la contemplation du fruit lui-même, couché dans son lit de feuilles, velouté encore de buée matinale, si proche que la main croit le toucher et qu'on reçoit au visage le reflet de sa fraîche ardeur.

Il suffit qu'on recule d'un pas : l'Alhambra et les Tours Vermeilles sont retranchées, un arc en fer à cheval encadre exactement la cité verte et blanche allongée sur le plus doux versant de la colline et qui respire parmi les jardins. Derrière elle, le relief se hausse, se tourmente, retrouve l'âpreté et la nudité espagnoles, et quand la terre n'est pas nue, elle revêt la grise armure cloutée ou le cilice épineux des figuiers de Barbarie : l'Alcazaba et l'Albaycin étendent ainsi leur beauté un peu païenne jusqu'aux pentes écorchées du Sacro Monte.

C'est cette colline, c'est ce quartier du fruit qui, tout

de suite, tente la soif. Ainsi en retarde-t-on la découverte. Il faut en finir avec l'Alhambra.

J'ai quelque honte de cette pensée brutale. Mais avant d'approcher vraiment l'Alhambra, de le voir, de le toucher, de le posséder enfin, que de temps, d'efforts et de patience! Il faudra décaper toute cette épaisseur de littérature, d'émerveillement convenu, de romantisme et de romance, — ah! surtout l'enduit de romance qui englue et pue comme une brillantine à bon marché; il faudra que se lave la mémoire et se réaccommode le regard. Tout de même, si, au regard, on ne donne pas d'abord l'Alhambra comme un point d'arrivée, mais au contraire comme un point de départ et très précisément comme un point de vue, alors on reçoit — ébranlement, éblouissement — ce que j'appellerais volontiers le choc de Moïse, ce choc qui, en Europe du moins, est si particulier à l'Espagne : il n'est que l'Espagne pour nous donner encore, de la terre et de ses fruits, cette vue biblique chargée d'une promesse de fécondité éternelle.

La Cour des Lions est moins grande qu'on n'attendait et le premier effet est naturellement émoussé. Au contraire, la Cour des Myrtes, qu'on n'attendait point, enchante : ce long miroir d'eau fleurie où se reflètent deux portiques et que closent les murailles végétales construites avec l'arbuste toujours vert.

Mais voici que l'œil et l'esprit entrent soudain dans un jeu de formes abstraites dont ils demeurent captifs. Le propre de ce labyrinthe est que, si l'on n'en peut sortir que par quelque violence, effraction ou rupture, il est, à la pénétration, insidieusement ouvert : aucun point de sa surface qui ne soit une entrée où, malgré soi, l'œil et l'esprit sont invinciblement conduits à s'engager.

La géométrie gratuite d'une coupole marquetée de bois de cèdre n'est que l'introduction, l'initiation à un ornement autrement subtil, puisque son caractère d'ornement ne se distingue point de sa structure ou de son essence; il est à la fois sa racine et sa fleur. Dès lors,

comme il paraît barbare de rendre sensible la parole de Dieu ou de chanter ses louanges, ou encore de célébrer les vertus et les actions d'un prince, par leur représentation figurée sur le mur; et plus barbare encore d'ajouter à cette représentation, comme des sous-titres à un film, le commentaire d'inscriptions peintes ou gravées. Ici, le décor, c'est le panégyrique ou l'épopée du souverain, dans le chiffre de l'écriture. L'expression plastique n'est que la forme de l'expression poétique, et le poème est à lui-même sa propre illustration. Pareillement, le texte sacré est à la fois lui-même et son décor; ou plutôt, la parole divine ou prophétique n'est pas, comme sur nos cathédrales, traduite en images : elle *est* image, non plus figure concrète, mais miroir dans un miroir. La révélation, la méditation coraniques comme l'effusion lyrique et l'arabesque ornementale se transmuent incessamment les unes en l'autre. De signe pur, l'écriture devient pur ornement, et elle serait sa propre fin, si l'esprit n'exigeait d'elle que sa valeur de signe persistât dans sa valeur ornementale et la nourrît, demeurât inséparable de celle-ci, confondît indissolublement l'une et l'autre comme le sont l'âme et le corps.

Or, ces délices abstraites ont peut-être pour fin, au bout de l'entrelacs et de la spirale, le ravissement ou la dissolution parfaits. Mais l'Alhambra a un secret : ce sont ses charmes antidotes. Le beau vase, le vase unique qui repose au fond de la salle des Deux Sœurs, il brise son réseau d'inscriptions et de lignes par la seule évidence de sa forme charnelle : hanche, doux renflement poli, creux velouté.

Oui, si les prestiges des salles et des patios illustres sont, pour un temps du moins, éventés, les détours de l'Alhambra sécrètent à neuf le poison des voluptés mélancoliques. C'est ce paradis mal connu ou dédaigné, mi-aquatique, mi-souterrain : étroits jardins tubéreux, cours pareilles à des citernes où les végétaux flottent dans une épaisse lumière verte, dédales voûtés cheminant au cœur des pierres et qui mènent à des chambres rondes

éclairées de haut par un jour en étoile, retraites ou prisons amoureuses, alambics où se distillaient des captivités savantes et de délicieux supplices; et ces autres chambres revêtues d'azulejos, où rien ne peut tarir une moiteur de piscine et d'alcôve, un parfum de fleurs foulées et de chair nouvellement baignée, retraites où l'ombre, un instant dispersée, se rassemble, prend forme, compose des ombres... Les murs sont creusés de niches profondes d'où monte comme l'haleine d'un puits : on y mettait à longuement rafraîchir l'eau des alcarazas, les boissons fruitées et des breuvages plus étranges. Et la mosaïque qui n'a pas reçu depuis cinq cents ans sa jonchée quotidienne, garde l'empreinte humide d'un pied nu...

★

Les jardins de l'Alhambra sont légendaires : Charles-Quint leur a donné le coup de grâce en construisant sur leur dernier emplacement un palais romain qui n'est pas sans puissance et pourtant n'accable point : on frémit en songeant que l'Alcazar de Tolède eût pu être répété ou essayé ici. C'est moins une demeure — l'espace habitable est curieusement réduit — qu'une double façade, carré où s'inscrit un cercle, de sorte que le vaste patio ressemble très singulièrement à une arène. Les fantômes de l'hôte souverain devaient y agiter pour lui la rouge *muleta* impériale, jusqu'à ce qu'il se fût lassé de tous les simulacres.

Mais de jardins, pas ou presque pas. Aussi est-ce pour ses jardins que je préfère le Generalife, et je ne saurais partager le dédain de quelques désenchantés qui, sans doute, attendaient un *paradis* oriental où, sur des arbres inconnus, se fussent décorativement posés de ces oiseaux qu'on voit dans les tapisseries et les broderies.

Pour moi, qui ne m'étais fait aucune image, j'aime ces terrasses fleuries, étagées, suspendues les unes au-dessus des autres comme des constructions japonaises : la

grande colonnade de cyprès, ces vestibules de myrtes, ces *fabriques* mozarabes avec leur guipure de stucs; et j'aime l'eau, les vasques débordantes, les jets en arceaux, le ruissellement dans des canaux de bois, de pierre creuse et de tuiles renversées, et le chant liquide, du haut en bas de la colline. Un portique de cyprès conduit à la colonne brisée élevée au cœur d'une salle de verdure. Le jardinier vient de passer pour la taille et il a laissé sur le sol la jonchée fraîche où les pas essorent une odeur végétale, âcre et sucrée qu'on ne sait quel sens accorde au bruit de l'eau : contrepoint de la fraîcheur silencieuse des tiges coupées et de la fraîcheur musicienne.

Le dernier soir, je me suis tant attardé que le gardien a refermé sur moi les grilles. Les couleurs aussitôt se sont éteintes, et, des buissons d'anémones rouges au fer de lance noir des cyprès, tout a viré au bleu. Presque plus d'oiseaux, l'eau même cesse de roucouler. Vais-je surprendre la sultane? — Celle dont le gardien racontait tout à l'heure à un couple anglais qu'on entend ses pas dans les allées dès que tombe la nuit. L'Anglais mâle a réfléchi, puis il a demandé :

— Est-ce que vous y croyez?

— Non, a répondu l'homme.

Il avait tort. Au reste, il a dit « non » avec trop de vigueur après trop d'hésitation. En vérité, la sultane s'éveille avec la nuit. Elle est là, vivante. De la plus haute terrasse, c'est Grenade qu'on entend : son pas nocturne, sa respiration et ses soupirs.

MERCVRIALE

LETTRES

LE HUSSARD SUR LE TOIT. — A propos de précédents ouvrages de Jean Giono nous avons déjà parlé dans le *Mercure* de la « métamorphose » de cet écrivain depuis la guerre. Le mot n'est pas trop fort : *Noé*, *Un Roi sans divertissement*, *Les Ames fortes* ne sont ni de la même inspiration ni du même style que *Jean le Bleu*, *Batailles dans la Montagne* ou *Le Chant du Monde*. On aimait bien l'ancien Giono ; on lui préfère en général le nouveau qui a fait des efforts méritoires vers la simplicité et le naturel, sans qu'on puisse assurer qu'il soit devenu davantage romancier. Il sait évoquer fortement les lieux, les paysages, les atmosphères, camper solidement des personnages, mais si le roman est essentiellement l'évolution de caractères dans le temps, il échoue à peindre cette évolution, ou plutôt, pour lui, elle n'existe pas. Il se donne des personnages, et il leur donne des aventures, sans que ces aventures les modifient en rien ; tels il les prend, tels il les quitte, non point simples mais tout d'une pièce. Plus qu'un romancier, Jean Giono est un poète et un dramaturge. L'un de ses derniers ouvrages : *Les Grands Chemins*, par exemple, pourrait être porté tel quel à la scène ou à l'écran.

Le souci qu'il a de s'évader dans le passé en se faisant « chroniqueur » corrobore l'impression qu'il donne d'être inhabile à susciter le monde mouvant, ambigu et toujours ouvert du romancier. On entend bien que son conte, quelles qu'en soient les racines : historiques, folkloriques, de tradition écrite ou orale, est imaginé, que les personnages lui appartiennent en propre ; il n'empêche qu'il se place devant lui comme le narrateur devant une histoire déjà achevée, déjà déroulée tout entière dans le passé, alors que le roman est une mise en question, à tout instant, du romancier par lui-même et, pour le lecteur, une surprise perpétuelle. La chronique, même baptisée roman, n'est pas de la vie

qui se crée sous nos yeux, mais du temps écoulé qu'il importe seulement de ressusciter. Elle n'a que cet avantage de porter la patine, la poésie et les fastes d'événements à propos desquels on ne peut plus rien.

Le Hussard sur le toit (1) inaugure un nouveau cycle de « chroniques ». Le héros en est un jeune carbonaro Piémontais, colonel de hussards (par un brevet que lui a acheté la duchesse sa mère) qui s'est vu obligé de passer de ce côté-ci des Alpes pour avoir tué en duel le chef autrichien de la police. L'action se déroule vers 1835-40. Angélo Pardi est beau, pur, courageux, imprudent, désinvolte, un peu naïf mais paré de toutes les grâces du cœur et de l'esprit, toujours soucieux de s'éprouver au contact des hommes et des événements. On pense aux personnages de Stendhal, bien qu'il y ait entre lui et Julien, Fabrice ou Lucien Leuwen toute la distance qui sépare un personnage littéraire d'une créature vivante, incompréhensible et surprenante. Alors que Julien Sorel ou Mathilde de la Môle continueront toujours de dérouter et de surprendre un lecteur neuf de Stendhal, on peut, ici, étant donné Angélo et les aventures qui lui adviennent, prévoir presque à coup sûr ses réactions, son comportement. Si *Le Hussard sur le toit*, est un roman stendhalien, il y a, entre lui et les romans de Stendhal, toute la distance qui sépare l'original d'une éblouissante copie, le chef-d'œuvre vivant du chef-d'œuvre mort. C'est trop bien, trop lisse, trop lisible. Nous sommes conviés à participer non à un drame ou à une tragédie, mais à un jeu de haut goût, dont la mise d'ailleurs nous sera rendue à la fin de la partie.

Angélo, pourtant, est aux prises avec des événements peu communs : l'épidémie de choléra qui dévasta le sud-ouest de la France en 1838. Chevauchant vers Manosque où il doit retrouver son frère de lait, Giuseppe, qui lui fera tenir des nouvelles de sa mère, il ne se doute d'abord de rien, tandis qu'à travers collines et forêts un silence de mauvais augure l'enveloppe. Il tombe, en pleine campagne, sur un premier cadavre, puis, quelques heures plus tard, dans un village transformé en charnier qu'animent des armées de rats et de corbeaux. Il ne comprend pas. Un jeune médecin qui cherche désespérément des moribonds à sauver l'éclaire, et meurt dans ses bras, frappé à son tour. Angélo, inquiet mais intérieurement revigoré par l'exemple du « petit Français », est prêt à en découdre contre l'ennemi invisible. De quelle façon? Cette mort sournoise et abjecte qui le guette n'est plus celle des champs de batailles avec sonneries, charges héroïques et tout le

(1) Gallimard.

cérémonial de rigueur. Ici plus de grands mots ni de grands sentiments; la pose et les nobles attitudes et l'éventualité, au pis, d'une « belle mort » sont impensables. A la minute, il peut être une charogne grimaçante vomissant cette matière grumeleuse et blanchâtre qui ressemble à du riz caillé, une pâture dégoûtante pour ces théories de corbeaux qui vont jusqu'à s'en prendre aux vivants. La campagne est déserte, inhospitalière, figée sous un soleil diffus qui tombe du ciel comme de la poix bouillante. Les routes commencent à être barrées par la troupe; aux alentours des villages s'élèvent les premiers bûchers aux odeurs nauséabondes.

Angélo parvient à Manosque. La ville est en folie, et il manque être écharpé par la canaille qui, obéissant à de mystérieux mots d'ordre lancés par les « chambardeurs », voit en lui un « empoisonneur », l'un de ceux qui ont été chargés par le gouvernement d'assassiner hypocritement le peuple. Il se réfugie alors sur les toits où il tente pendant des jours et des nuits de subsister, l'âme toujours fière, mais la mine défaite. Il en descend pour une manifestation de courage inutile mais qui le grandit à ses yeux : il devient l'auxiliaire d'une religieuse qui, toutes les nuits, fait la toilette des cadavres abandonnés dans les rues, afin de les rendre présentables au Seigneur. Il participe à l'exode des citadins dans la campagne environnante, toujours en quête de son Giuseppe. Il le trouve enfin au sein d'un camp de révolutionnaires militarisés où règne l'ordre et la discipline et qui semble offrir moins de prise au fléau. Muni de son viatique, il repart, en direction, cette fois, de la frontière.

En quelques jours, le tableau a bien changé. Les bourgeois ont pris les armes et fortifié leurs villes ou villages dont ils ne laissent approcher personne; les routes sont hérissées de pièges derrière lesquels veillent des soldats; la campagne est sillonnée d'errants hébétés, de toutes conditions, à la recherche hypothétique d'un endroit que n'aurait pas encore atteint l'épidémie. Dans les auberges de carrefours, pour une nuit, quelques heures, parfois moins, hommes et femmes se livrent à l'ultime licence avant de s'effondrer les uns sur les autres, le fameux riz caillé aux lèvres. Dans les « quarantaines », sortes de camps de concentrations en réduction, se sont donné rendez-vous la veulerie, la bassesse d'âme et la résignation; dans une promiscuité effroyable le choléra emporte les morts-vivants par grandes fournées. Nous voyons tout cela, ce pandemonium et ce charnier, cet assemblage hasardeux et savant de lâchetés, de compromissions, de peurs abjectes et de « combines » pitoyables, avec les yeux purs d'Angelo qui, sur ce

fond violemment colorié en noir et gris, se détache en archange lumineux. Ne s'agit-il pas d'ailleurs d'une apocalypse?

Il trouve une âme-sœur, on s'y attendait et l'on juge qu'il a bien tardé, en la personne d'une jeune femme qui désespère de rejoindre son vieux mari qu'elle aime. Elle est fière, chaste, virile, une compagne idéale pour cette chevauchée remplie d'embûches qui sont autant le fait des hommes (comme Giono exècre « les braves gens » transformés en lions par la peur!) que de la « petite mouche », porteuse, aux dires des savants, de la maladie. Leurs aventures sont multiples et diverses, il n'importe; ils les tiennent pour des épreuves où peuvent se montrer à l'aise leur courage, leur initiative, leur prudence. L'estime de l'autre leur est acquise, et il n'est pas question d'amour : ce qu'ils visent c'est à s'élever au-dessus de la misérable humanité qu'il leur est donné de voir et que la peur a réduite à une condition animale. Au hasard de la route, un vieux médecin, matérialiste et sceptique, qui les héberge, rabat leur caquet. Pauline, qui a un moment désespéré, est frappée par le mal. Elle est cependant d'un métal trop pur pour y succomber. L'ouvrage s'achève sur la séparation inattendue du couple. Patience! Nous les reverrons.

Il semble que le premier dessein de Jean Giono ait été de peindre une de ces grandes catastrophes, épidémie de choléra ou guerre peu importe, qui s'abattent de temps à autre sur les hommes et permettent facilement au spectateur d'éprouver pour eux plus de mépris encore que de pitié. Il n'y a là nulle allégorie, je pense, et elle n'est pas nécessaire : les réactions de l'humanité moyenne à l'égard de ce qui la dépasse et contre quoi elle se sent impuissante, n'étant guère susceptibles de variations. Cependant, à peindre le fléau et ses effets, l'auteur apporte tous ses soins; il en fait une fresque, presque uniquement en noir et blanc, d'un réalisme effrayant, d'une « présence » hallucinante. On voit les corps tordus dans leur brève agonie; on sent l'odeur épouvantable qui monte de la pourriture. Ici, les collectivités : villes, villages, « quarantaines », ailleurs les individus : silhouettes parfois à peine entrevues, tout cela bascule du même mouvement monotone dans la mort. Les vieilles fables sur le péché et la punition du Ciel, les éternels comportements de terreur et de folie revivent. Plus qu'une fresque, c'est une symphonie d'où ne sont point absentes les trompettes du Jugement.

Cependant, la grande catastrophe collective est plus un effet qu'une cause. Ce n'est pas le Ciel qui l'envoie, assurément, ce sont les hommes qui s'y précipitent et l'entretiennent. Elle est le produit, c'est là la morale de l'histoire, de leur égoïsme foncier, de leur

inaptitude à sortir d'eux-mêmes, de la réduction de leur vie à des besoins élémentaires. S'ils ne songent qu'à sauver leur vie, celle du clan familial, ils sont marqués du signe fatal, ils n'en réchapperont pas. Regardent-ils au contraire au delà de leur horizon individuel, comme la religieuse de Manosque, comme les miliciens groupés autour de Giuseppe, alors ils mettent toutes les chances de leur côté. Ils échappent à cette flambée ultime d'égoïsme qu'est la mort attirante et douce, ils sont marqués du signe des élus. On devine qu'Angélo et Pauline se tireront indemnes de la catastrophe, on ne tremble pas pour eux (cette assurance dénonce d'ailleurs la faiblesse romanesque de l'entreprise) parce qu'ils ne sont pas des humains comme les autres, parce qu'ils sont, au vrai, les seuls humains. Un grand dessein mène Angélo : la lutte pour la liberté et la nécessité, pour s'y consacrer, de retourner sain et sauf en son pays; quant à Pauline, elle échappe aux comportements ordinaires de sa condition féminine : elle n'a besoin ni de se faire aimer, ni de se faire protéger; elle est, sur le plan du courage et de l'initiative, l'égale de son compagnon. L'attaque du mal, qui bientôt se retire, ne fait que sanctionner pour elle une défaillance momentanée. En bref, le choléra est avant tout une maladie de l'âme. Ceux qu'il frappe avaient renoncé à la vie, à toutes les qualités qui font la grandeur de l'être humain et justifient son existence ici-bas. En ce sens, comptable méticuleux et hygiéniste brutal, le fléau n'a pas que des effets nocifs : il redresse les lois de la nature.

On retrouve ainsi, on voit par quels détours et sous quel masque, l'ancien Giono, sa vieille « philosophie » vitaliste, son éternel fond mythologique. C'est encore la vie, la lutte, le courage qu'il importe d'illustrer et de célébrer, l'accord fondamental, non point tout à fait comme autrefois, de l'homme avec la nature, mais de l'homme avec lui-même. L'auteur a découvert, chemin faisant, l'existence d'un monde humain qui ne se confond plus avec un monde naturel posé comme éminemment juste et bénéfique. Quand la nature est déréglée et hostile, il est possible à l'homme d'échapper à ses lois et de les tourner. C'est là, sans doute, l'affaire d'êtres d'exception. Jean Giono, malgré les apparences, en a-t-il jamais imaginé d'autres?

Maurice Nadeau.

Malone meurt, par *Samuel Beckett,* roman, 217 pages (Editions de Minuit). — Nouvel ouvrage de l'auteur de *Molloy.* Le narrateur, Malone, qui dit avoir imaginé les personnages des ouvrages précédents de Beckett et confond souvent sa propre histoire avec la

leur, va mourir. Avant l'échéance il veut se raconter des histoires et faire l'inventaire de ses « possessions », afin de passer au mieux le temps. Il est couché sans mouvement sur un grabat, dans une cellule baignée jour et nuit de la même lumière grise, ne sachant franchement ni où il est ni qui il est. Ses souvenirs sont évanescents, peut-être imaginaires. Il échoue à créer des histoires qui « se tiennent », confondant les personnages entre eux et les aventures qui leur adviennent. S'agit-il de lui-même, s'agit-il de créations de son esprit? Il meurt sans être parvenu à faire la lumière sur quoi que ce soit : sa vie passée, sa maladie présente, les lieux où il a vécu, les gens qu'il a rencontrés. Il était à la recherche de quelque chose, mais de quoi? Tout s'abîme, et lui-même, dans une brume indistincte hors du temps et de l'espace. Il n'est même pas sûr de la réalité de la mort qui approche.

Plus rigoureusement encore que dans *Molloy,* Samuel Beckett, s'efforce, dans *Malone meurt,* de traquer un être intérieur (principe de vie?) qui échappe à toutes les prises. Rien n'est sûr hormis cette réalité inaccessible que la voix seule du narrateur finit par manifester. La métaphysique est cependant ici fort concrète et explosive, joyeuse même. Elle publie le néant de la vie, le néant de l'homme; elle se meut dans un nihilisme absolu. *Molloy* donnait l'impression qu'il était impossible d'aller plus loin dans la conquête du Rien. *Malone meurt* recule les limites de cette tentative qui se poursuit encore dans un autre ouvrage à paraître. Après quoi, on imagine mal qu'il puisse exister pour Beckett autre chose que le silence. — M. N.

Mémoires d'Hadrien, par *Marguerite Yourcenar,* récit, un vol. in-8° soleil, 319 pages, 525 fr. (Plon). — L'empereur Hadrien avait, paraît-il, commencé de rédiger ses mémoires. Sur les quelques lignes qui en restent, Mme Yourcenar a rêvé, imaginé, reconstruit : elle nous donne la vie romancée, par Hadrien lui-même, d'un empereur qui s'est efforcé de devenir un homme. Il s'adresse à son enfant adoptif : Marc-Aurèle qui lui succédera; il veut lui dire, avant de prendre officiellement rang parmi les dieux romains, la vérité toute simple à propos de son règne, couper les ailes à la légende.

Le récit est passionnant, rempli de beautés de toutes sortes, mené avec maîtrise. Hadrien qui eut toutes les curiosités, de mœurs et d'esprit, incarne l'humanisme antique à son plus haut période, au moment où, comme le dit Flaubert, « les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore..., l'homme seul a été... ». La vie d'Hadrien n'est pas exemplaire et il ne la propose pas à Marc-Aurèle comme un modèle à suivre. Il entend seulement lui montrer qu'il est impossible de trouver la « sagesse » ailleurs que dans l'acceptation franche et honnête d'une condition d'homme. — M. N.

Le bonheur est en vous, par *Marcelle Auclair;* in-16, 224 p. (Éd. du Seuil). — Sous couverture rose et portant au fronton sa lumineuse affirmation, voici l'aimable édifice consacré à l'art d'être — et de rendre — heureux, par la bonne conseillère que n'a cessé d'être Marcelle Auclair. Recettes à portée de main, limpides sinon profondes, et qui constituent un salutaire manuel d'hygiène morale — et mentale. — S. B.

Marqués sur l'épaule, par *Yvonne Chauffin;* 14×19, 296 p. (Amiot-Dumont). — De ces livres — livres de souffrance, strictement centrés sur la maladie — qu'on ouvre avec respect et, il faut l'avouer, quelque appréhension aussi. On sait les écueils de ce genre qui, intime par essence, exige un tact tout particulier pour éviter l'auto-attendrissement, parer à la monotonie, rester simple en disant vrai. Narratrice sensible et douée, Yvonne Chauffin a su, du terrible intermède tuberculeux qui coupa son existence de jeune femme et de jeune mère, donner un témoignage sincère, émouvant, attachant même tant par ses qualités propres que par tout ce qu'il dévoile et enseigne de ce douloureux périple, jalonné d'hôpitaux et sanas, et marqué, hélas, de tant de stèles. — S. B.

Les grands moyens, par *Roger Ikor;* in-8° écu, 328 p., 570 fr. (Albin-Michel). — Dommage. Avec sa brochette de garçons de tous horizons, Ikor nous avait accrochés au reportage d'époque, véridique mais peu sensible, qu'était son premier livre (*A travers nos déserts*). Mais voilà qu'après *hier*, il s'attaque à *demain*, avec tout le factice qu'entraîne l'anticipation « dirigée », encourant notre scepticisme devant la preuve par l'absurde d'un absurde que nous savons.

La post-guerre — après que le grand choc russo-américain à grands coups atomiques ait fait de la France un désert. Subsistent quelques épaves dans de rares îlots épargnés (parmi lesquelles nous retrouvons certains de ses héros, imprévisiblement mués en déconcertants fantoches). Des bandes se forment, une féodalité primitive renaît sous une forme simplicissimiste. Et, afin que s'établisse la tyrannique souveraineté marxiste — impérialisme jamais mort, — le communiste au cœur tendre pour la fin aura recours aux « grands moyens », toutes horreurs incluses. C. Q. F. D. (?). — S. B.

Méditations non poétiques, par *Charles-Joseph Millon;* 56 p. (Les Cahiers d'Ursus). — On peut sourire d'une plaquette qui porte en référence : Éditions de l'Emulation Littéraire artistique et régionaliste de Vienne (Isère). Pourtant avec Dumay il est permis de penser que la décentralisation littéraire est bonne et louable chose. Preuve est donnée à l'appui par ce petit bréviaire des vérités de l'honnête homme; s'il ne s'impose par nulle originalité, réflexion et expression y sont justes et concises : ce sont encore les deux meilleures mamelles. — S. B.

Manuel pratique d'édition et de librairie, par *Néret;* in-8° carré, 288 p. (Edit. Lamarre). — Le titre dit le but. On fait ou refait toujours avec profit ses classes. Pour qui met le doigt dans l'engrenage des Lettres, par quelque bout que ce soit, voici, clairement énoncées dans ce manuel qui répond bien aux desseins de l'auteur, les règles fondamentales du savoir-éditer (et du savoir vendre l'imprimé) avec tous les renseignements techniques utiles. — S. B.

Silsauve, par *Germaine Beaumont;* 14/20, 449 p. (Plon). — Le style transparent et délicat de Mme Germaine Beaumont convient à merveille à l'histoire de cette petite fille dont le nom chantant évoque la délicatesse. Une petite fille toute seule, avec sa sensibilité et son sens du mystère, perdue au milieu des égoïsmes, des intrigues et des haines, aidée presque uniquement par des êtres délicats comme elle et par suite sans défense. L'intrigue, fertile en péripéties est variée. Elle s'adapte admirablement à son cadre normand où se mêlent la douceur de la pluie dans la campagne et la tristesse âpre des villes. Le lecteur n'a qu'à se laisser porter. — A.-M. B.

L'âge d'airain (1905-1925), par *Fernand Gregh;* 12/18, 390 fr. (Éd. Bernard Grasset). — Des souvenirs riches de grands noms littéraires. Un récit simple et sans art où l'auteur mêle — comme ils furent mêlés dans sa propre vie — les événements intimes aux plus grands événements littéraires, prêtant ainsi une douceur familière aux noms que nous révérons aujourd'hui — Proust, Ravel, A. France, Mme de Noailles, Barrès, etc., sans

oublier Reboux et Muller avec lesquels il composa le fameux « A la manière de ». Sa bienveillance réussit à atténuer les anecdotes un peu méchantes qui parsèment le récit, notamment celles qui concernent la charmante Mme de Noailles. — A.-M. B.

POÉSIE

LES SOUVENIRS DE FRANCIS JOURDAIN. — Une enfance républicaine et naturaliste ne prédispose guère, semble-t-il, à cette merveilleuse compréhension des « Impressionnistes et Symbolistes » (pour reprendre l'enseigne légendaire de la galerie Le Barc de Boutteville) qui fait le prix de *Né en 76* (1), premier volume des souvenirs de Francis Jourdain. Et pourtant, c'est bien cela : au lieu de découper sa longue expérience en « tranches de vie » (l'avant-dernier chapitre du livre, consacré au fondateur de la Samaritaine, montre qu'il en est très capable), ce fils de grand bourgeois « avancé », ce dreyfusard de la première heure, cet ami de tous les Fronts Populaires, ce parfait démocrate en un mot, nous donne un témoignage exceptionnellement sensible et poétique sur le grand « moment d'art » que fut la fin du siècle dernier.

Sensible et poétique — ce couple de mots vient naturellement sous la plume si l'on cherche à définir cet amateur privilégié, pour qui les aventures de l'esprit se confondent avec les aventures du cœur et gravitent autour d'un souvenir très cher :

« Fargue... Ce nom-là est le nom même de ma jeunesse. Tracer ces six lettres, c'est du même coup écrire l'histoire des jours dont le souvenir est mon trésor, n'est plus qu'un vieux trésor enfoui au plus profond d'une vieille mémoire. Si je savais conter cette histoire — je ne sais pas — si je pouvais, de ces jours, dire toutes les heures — je ne peux pas — si j'acceptais d'établir ces souvenirs — je ne veux pas — je n'en serais pas moins comme l'orphelin gauche dont, voyant au retour du cimetière les yeux secs, les bonnes gens disent : mauvais cœur... Il n'est même pas capable de pleurer! »

Je ne sais pas, je ne peux pas, je ne veux pas... Ce triple aveu dit bien ce qui sépare l'auteur de *Né en 76* du mémorialiste de vocation, qui s'autorise de l'intérêt que lui porteront ses petits-neveux pour être beaucoup plus « homme de lettres », au demeurant, que le poète et le romancier. Eh bien non, Francis Jourdain ne sacrifie point à la petite ou à la grande histoire de son époque. Il s'attache plutôt à nous en restituer l'atmosphère : le ciel de sa

(1) Editions du Pavillon.

mémoire s'éclaire ou s'assombrit suivant la qualité intérieure des personnes qu'il évoque : ce qui rend très communicatives ses sympathies et ses suspicions.

Car Francis Jourdain est fort ménager de son antipathie. A part Maurice Barrès, au souvenir duquel son vieil instinct républicain se cabre encore, il considère le passé avec cette sorte de tendresse un peu distraite qui permet d'embrasser d'un regard égal l'envers et l'endroit — ou, pour parler comme Toulouse-Lautrec, le « côté roupie » et le « côté Fontanges » de toutes choses. Enfin, si la vie et les livres corrigent parfois certaines impressions de prime abord (il le reconnaît franchement à propos de Proust et de Colette), c'est par le sentiment, plutôt que par les « bons mots et anecdotes » — qui ne révèlent guère que le singulier, le pittoresque et l'aberrant — que l'on va au cœur du sujet. Et c'est le cœur même de Fargue, de Bonnard et de Lautrec qui palpite ici, en attendant que Francis Jourdain nous découvre celui de Charles-Louis Philippe, dans la suite annoncée de ces souvenirs.

LE NUMERO UBU DES CAHIERS DE PATAPHYSIQUE. — En réaction contre cette sorte de « littérature de colportage » qui fait que l'on écrit maintenant sur Jarry comme on écrivait jadis sur Cartouche et sur Mandrin — avec la même incontinence, et la même légèreté — ce très copieux cahier nous apporte les lumières les plus précises sur la genèse et « l'authenticité » d'*Ubu Roi*; sur sa représentation au Théâtre de l'Œuvre et les rapports de Jarry et de Lugné-Poe; sur ses répercussions dans les journaux et revues de l'époque (la bêtise des nombreux « indignés » étant à peu près balancée par la clairvoyance de quelques « apologistes »); enfin, la question *Ubu Cocu*, qui paraissait fort épineuse il y a cinq ou six ans, est tirée au clair grâce à la découverte d'une refonte de cette pièce, dont on publie ici le premier acte, inédit, qui se passe à l'intérieur de la gidouille du Père Ubu.

Mais l'intérêt de ce numéro ne réside pas seulement dans l'élucidation de quelques points particuliers de critique et d'histoire littéraires. A travers les triomphales vicissitudes du Père Ubu, c'est le tableau d'une grande époque d'art et d'anarchie, c'est la vraie vie intellectuelle des années 1890 à 1900 qui est retracée ici. Sous ce rapport et quelques autres, l'ensemble des études techniques comprises dans ce recueil approche de la perfection. Il faut rendre grâce à la conscience et à la cohésion de cette équipe — tellement remarquable qu'il semble que S.-M. Sandomir, J.-Hugues Sainmont, P. Lié et Lutembi pensent et écrivent comme un seul homme. Un

seul homme à qui rien de ce qui est humain n'est pataphysiquement étranger : ce pourquoi il ne cesse d'établir « l'identité atomique » qui existe entre le cléricalisme et l'anticléricalisme, le patriotisme et le défaitisme, l'académisme et le surréalisme, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de l'infini des « contraires ».

En marge de ces études excellentes, la littérature pataphysique d'essence ubuesque est représentée, dans ce numéro, par des textes d'Antonin Artaud, Max Jacob, Martin Luther et Jacques Prévert. (*Monsieur Bran*, de ce dernier, est la suite d'*Intempéries* qui parut dans le *Mercure* du 1er novembre 1949.)

Enfin, il n'était pas mauvais de nous mettre sous les yeux cet extraordinaire propos d'Alain sur Jarry, écrit à l'époque où la paternité d'*Ubu Roi* était la plus controversée : « Jarry fut artiste en ceci surtout qu'à ses vingt ans il sut n'ajouter rien à cette œuvre d'enfance. Ainsi Ubu est vivant à la manière des contes. On peut essayer de les comprendre, mais il faut d'abord les accepter. Comme le Sphinx; vous y pouvez accrocher toutes les pensées du monde, mais l'œuvre existe en attendant. »

On trouvera ce N° 3-4 des *Cahiers du Collège de Pataphysique* chez Maurice Bazy, 10, rue Saint-Sulpice (VIe), ainsi que chez les libraires dignes de ce nom, au prix de 295 francs. Etant donné le caractère absolument philantropique du Collège de Pataphysique, je tiens à indiquer que la Phynance d'inscription est de 1.111 francs (elle donne droit à quatre numéros des *Cahiers* et quatre *publications internes* hors commerce), et doit être adressée au Provéditeur des Phynances, M. Georges Petitfaux, 49, rue de Malte, Paris (IXe), C. C. P. 7346-15.

A PROPOS D'UNE ANTHOLOGIE. — Les avidités de Paul Eluard ne sont plus clandestines. Elles s'étalent dans les titres mêmes de ses ouvrages, recueils personnels ou anthologies : *Le Dur désir de durer*, *Une leçon de morale*, *Pouvoir tout dire*, *Le Meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi* et *Première anthologie vivante de la poésie du passé* disent bien sa prétention d'être le grand instructeur civique et poétique de notre temps.

Comme instructeur poétique il faut reconnaître qu'Eluard n'a pas mal réussi *Le Meilleur choix de poèmes* etc., qui est un choix fort honnête, en effet, pour le XIXe siècle élargi jusqu'à Reverdy. Mais que faire et que dire de cette *Première anthologie vivante de la poésie du passé* (2), où il prétend rendre compte de 600 ans

(2) Pierre Seghers, éditeur.

de poésie française, des origines au début du XVIII[e] siècle? Le plus réclamiste des éditeurs aurait peut-être reculé devant l'invraisemblable panneau publicitaire que représente ce titre. Mais celui que Fargue appelait le « Samain du surréalisme » ne recule aujourd'hui devant rien. Avec cette sorte de sang-froid où se mêlent allégrement candeur et forfanterie, il écrit sans rire qu'il a « fait confiance à son goût, à son sens du bien et du beau » — et cela donne un très charmant recueil de contes bleus, de fatrasies et de modisteries un peu passées, mais rien qui justifie la « première anthologie vivante » annoncée plus haut.

Car si Jean Molinet et André de la Vigne, Roger Collerye et Jean de l'Espine de Pont-Alletz, Du Bois Hus et Jules de la Mesnardière sont amplement représentés dans ce choix, il n'y a presque rien de Marot et de Malherbe, et rien de Mathurin Régnier, de Racan et de Vauquelin de La Fresnaye. Complètement absents les satiriques tels que Claude d'Esternod, Etienne Tabourot et ce Claude Le Petit qui eut la main droite coupée, puis fut brûlé vif à l'âge de vingt-trois ans pour avoir commis un poème impie sur la Sainte Vierge. La complainte Rutebœuf est réduite à dix-huit vers, mais il y a trois copieuses scènes du *Vray Mistère de la Passion*. On y trouve la Religieuse Portugaise, mais pas Molière; Robert Garnier, mais pas Racine; l'abbé Claude Cherrier, mais pas Boileau; toutes sortes de poètes précieux, mais pas Voiture et Benserade; Charles Perrault et Madame d'Aulnoy, mais pas La Fontaine — à qui l'honneur échoit d'être déporté (« Eloignons-le des rives de l'espérance humaine ») bien plus loin que la Sibérie.

Il n'est pas besoin de dire que les opinions émises, en une somnambulique préface, sont à la hauteur de ce choix. « Villon n'est plus qu'une vitre derrière laquelle nous échappe le passé. » (Il est vrai que le poète de *La Rose publique* tient l'escholier de mauvaise fortune pour un « truand » — comme il se prend sans doute lui-même pour un prolétaire de La Chapelle.) Et si « Rutebeuf geint », que penser de cette voix blanche qui énonce, entre autres sottises : « On se sent encore responsable du pessimisme, pour ne pas dire des erreurs de Baudelaire, mais l'on n'est guère engagé par la vie misérable, par la détresse d'un Villon. » Fort bien. Mais pourquoi s'être chargé de la vaine responsabilité d'une anthologie — alors qu'un Gourmont, un Schwob, un Apollinaire, etc., pour qui la « poésie du passé » fut chose vivante et engageante, s'en étaient sagement abstenus?

Maurice Saillet.

Feu de tout bois, par *Suzanne Allen* (Pierre Seghers). — Bois de rose et colifichets. Proclamations abstraites. Cependant, quelques beaux cris (« Je rêve que je suis l'écharde et la douleur tout ensemble ») retiennent l'attention.

Cristaux de mémoire, par *Jacques Arnold* (La Bouteille à la Mer). — Poésie très chamarrée. La rime en bataille ou en goguette. Le vers « cristallise » et se reproduit avec un remarquable automatisme : il semble que la mémoire n'y est pour rien.

Il y avait trois clowns, par *Jean-Pierre Attal* (Pierre Seghers). — Désolants avec allégresse, ces trois clowns se souviennent sans doute d'un certain Plume. Mais il ne faut pas vouloir trouver « Hortense », sous peine de contre-sens.

Les eaux fourrées, par *Jean-Joël Barbier* (Editions du Lampadaire). — Paradis gentiment allégorique où s'épanouit la satisfaction de vivre à la fois en poésie et en beauté. Quelques souvenirs de bars et de dancings, et, pour finir, les bribes d'un discours électoral.

L'Ange chanta Noël un soir d'été, par *André Bellivier* (E. I. L.). — Cet Ange mélodieux s'attriste de ne pouvoir empêcher la fonte des hautes glaces spirituelles aux feux de la Saint-Jean.

Pierre Mac Orlan, par *Pierre Berger* (« Poètes d'Aujourd'hui », Pierre Seghers). — Excellent répertoire des mélancolies érudites et philtrées de phantase du plus riche de nos chroniqueurs d'aventures. Un cabaret de poésie où fraternisent dockers, footballeurs, accordéonistes et bataillonnaires de tous poils.

Petit bestiaire moral et fabuleux, par *André Blanchard* (Pierre Seghers). — Précises descriptions d'animaux de diverses mythologies. L'auteur les charge de plus de symboles qu'ils n'en eurent jamais.

Le monde qui nous entoure, par *Maurice Blanchard* (La Part du Sable). — Treize proses qui forment un monde à la fois hermétique et hospitalier. Il serait temps de réunir en un volume les beaux poèmes de Maurice Blanchard.

Les exigences, par *Roger Bordier* (Pierre Seghers). — Apparemment logiques et humanitaires, ces exigences vis-à-vis de notre vieux monde se prêtent un peu trop à l'affirmation de soi.

Il est des jours, par *Henri Bonneville* (Pierre Seghers). — Chantefables et chansons-rébus sur le thème du bel amour. Un peu écolier encore, mais d'une santé parfaite, et la voix déjà bien assurée.

Gibets, par *Nimet Borovali*; **Douze chefs-d'œuvre de la poésie turque d'aujourd'hui**, choisis et traduits par *Nimet Borovali* (Librairie Hachette, Ankara). — A la fois plaisantes et patibulaires, les fables de Nimet Borovali sont très villonesques d'accent. Ses traductions de Hikmet, Fazil, Veli, Taranci, Kulebi et Daglarca donnent une idée attrayante de la poésie turque d'aujourd'hui.

Langue morte, par *Alain Bosquet* (Sagittaire). — De tout un peu, à doses homéopathiques, mais fort reconnaissables cependant. Dans ce puzzle littéraire, *Syncopes*, ou l'exaltation de la femme-poème, ne manque pas d'une certaine frénésie.

Héritiers de l'abîme, par *Jean de Bosschère* (Au Parchemin d'antan). — Second volume anthologique de l'œuvre de Jean de Bosschère, précédé de « Lumières sur l'Obscur », où le poète se définit en toute simplicité : « Pendant un demi-siècle *Satan* parce qu'il tente un équilibre de perfection; *Obscur* parce qu'il repousse toutes les enseignes et qu'il exige plus de précision que n'en peuvent exprimer les clichés. »

Solaires, par *Renée Brock* (G. L. M.). — Paysages de Provence et d'Espagne. Amours diurnes sur la plage, et nocturnes dans les cloîtres. Pêcheurs, poètes et potiers. Mais on ne *grave* pas un nom sur les sables. Et je ne vois guère Jean-Jacques à travers ce monostiche : « Ses yeux d'olive verte où vont des chevaux d'ombre. »

Suite, par *Jean Cassou* (Pierre Seghers). — Hommage à toutes sortes de poètes, de Tzara à Valéry, en passant par Fargue et les Espagnols. Mais Cassou a donné autrefois, de façon beaucoup plus efficace, les raisons de son attachement à la poésie.

Idée première, par *J.-F. Chabrun* (Le Messager boiteux de Paris). — Depuis *Les Déserts de l'enthousiasme* (1941), J.-F. Chabrun tente de réduire « la vieille louve solitude », et de mettre en déroute les

hommes gris qui barrent les chemins du cœur. Mais ils sont toujours là, cependant que la vieille louve l'amène insensiblement aux confins de l'indifférence et de l'éveil, au tournant de la maxime et du chant — à la limite non frontière de la mystique et de la poésie.

Les amitiés errantes, par *Gabriel Charpentier* (Pierre Seghers). — Le poète rassemble les enfants dispersés dans les dunes et par les halliers. Le charme de cette sorte de garderie est un peu éventé depuis *La Quête de joie*.

Comme un vivant, par *Paul Chaulot* (Pierre Seghers). — Sur la piste d'Apollinaire et de la douceur de vivre. Cet itinéraire quotidien (de la rue Aubry-le-Boucher au square des Innocents) manque d'accidents.

Le vin pur, par *André Dalmas* (Pierre Seghers). — Pluie fine, profils perdus, signaux légers et ce chant de l'Impair « sans rien en lui qui pèse ou qui pose ». Les grappes se dessinent, mais le vin n'est pas encore tiré.

Le Droit de regard, par *Luc Decaunes* (Pierre Seghers). — Une fidélité sympathique et rare à l'esprit de la revue *Soutes* et de nos vingt ans. D'accord pour la poésie de la vie quotidienne et de la circonstance, mais je doute que la phrase qui énumère « les trois événements de l'Histoire moderne » soit « le poème le plus saisissant » de ce recueil.

Poèmes d'Everlor, par *J.-C. Diamant-Berger* (Pierre Seghers). — Calme et résolue, une belle voix d'homme déjà, qui évite les repentirs et les larmes creuses. Une âme digne, et que l'on sent intacte à travers ces bribes éparpillées par la mort.

L'Arbre émerveillé, par *François Dodat* (Pierre Seghers). — Comme les feuilles en avril : un déploiement heureux et sans cesse recommencé. Les bourgeons à fruit ne se distinguent pas encore.

Démons et merveilles, par *Françoise d'Eaubonne* (Pierre Seghers). — L'auteur me l'ayant demandé, je ne ferai pas de vagues. Car avec leur cargaison de cape et d'épée, et de gros bégonias modernistes, ces bateaux hâtivement frêtés ont tout à craindre des vents et marées de la critique.

Air, par *André Du Bouchet* (Jean Aubier). — Dans cet air-là, Reverdy tient à peu près la place de l'oxygène, et Francis Ponge celle de l'azote. L'argon, le néon, le krypton, le xénon, l'hélium, etc., ont aussi leurs répondants parmi les poètes contemporains. La part de l'auteur est modeste (mettons que le gaz carbonique et la vapeur d'eau lui appartiennent en propre), mais il a du mérite à vouloir ce mélange respirable et, qui sait, utilisable un jour pour la navigation à voiles et les moulins à vent.

Carroll's, par *René Fallet* (Pierre Seghers). — Du nègre au chapeau rouge qui servait le café dans une boîte de nuit, à la victoire du Racing-Club en finale de Coupe de France. Pas fort de café, mais bon garçon et très banlieue sud-est.

Septième demeure, par *Fédor Ganz* (Paris). — Un cosmisme plein d'élégie. Il me semble que je préfère *Les Délices de Capoue* (qui font suite) à *Septième demeure* : c'est plus luron.

Ballades pour fantômes, par *Paul Gilson* (Pierre Seghers). — De Londres à Mexico, en passant par Auteuil, Nice et Suresnes, ces ombres qui ont perdu leur homme profilent leur mélancolie sur un décor fantasque de cinéma.

Berceuse pour un sommeil, par *Albert Ginet* (« Ressac »). — Des mots qui secrètent leur propre rêverie et leur propre musique. C'est à celle-ci, joliment mozartienne, qu'ils doivent de nous tenir en éveil.

Secrets de mémoire, par *Franz Hellens* (Armand Henneuse). — Où l'on retrouve le conteur des *Réalités Fantastiques*, pour qui les rues sont des fjords, et la vie un labyrinthe de puits et de ciels.

Midi à mes portes, par *Jourdan* (Pierre Seghers). — Adressées aux « camarades qui ne sont pas revenus », quelques nouvelles de ce pays d'usines et de geôles, où l'on entrevoit « des soleils frais comme des oranges » rouler sur de libres horizons.

Poèmes de *Jean-Jacques Kim* sur des Arabesques de *Jacques Pajak* (Presses du Livre Français). — Délicatement abstraits, ces poèmes sont eux-mêmes des arabesques, avec juste ce qu'il faut de pulpe et de parfum pour que la fleur et le fruit soient ensemble évoqués.

Chansons à hurler sur les toits, par *Jean l'Anselme* (chez l'auteur). — Encore un changement de trottoir. Pour passer du macabre au naïf, et de l'engagé au dégagé, le Poète emprunte le passage clouté Paulhan-Dubuffet.

Calédonia, par *Paul Lorion* (Pierre Seghers). — Sept légendes écossaises revues, semble-t-il, par un amateur de roman noir : sensation d'exotisme qui donne envie de relire Walter Scott.

Le temps du chemin, par *Tristane Lozère* (Pierre Seghers). — Une fille portait une vipère autour du cou parce que son écharpe était partie dans le vent. Bonne idée. Mais que dire de l'enfant « qui touchait de l'âme une éternité sans plénitude », et que l'auteur écorche vif afin qu'il perde sa peau dans le vent?

Sainte patience, par *Armen Lubin* (Gallimard). — Un vrai poète, dans son coin, chante pour réjouir le temps qui passe et raccommoder « l'espoir, tout en éclats, qui rejaillit de ce monde âgé ». Les bribes qui nous parviennent sont à la fois consolantes et douloureuses, magiques et triviales, étonnées et résignées. C'est comme un feu qui vacille au loin dans les sables, à la limite du jour et de la nuit.

Chansons de charme pour faux nez, par *Pierre Mac Orlan* (Pierre Seghers). — Couplets généreux pour mercelots, gueux et boesmiens de notre temps. Le souvenir de Gérard se mêle à l'argot de Vidocq et à la tabagie du tapis franc.

Le paralloïdre des Çorfes, par *André Martel* (Debresse). — Le poéteupote André Martel se livre avec un plaisir très communicatif à toutes sortes de bocalises, variations vigamoures et jeux légateux. Son paralloïdre est plein de bon sens, d'N R J, et nous sommes en sympathie avec ce copainco de Jean dubufe.

Icare ou le Voyage, par *Loys Masson* (Pierre Seghers). Un arc-en-ciel des sons, des couleurs et des gestes aperçus par l'éternel Icare dans sa chute sans fin.

Passe noire, par *Roger Michael* (La Bouteille à la mer). — Complaintes des hôpitaux et des gares. Bruit des trains, cris perdus, toux et chuchotements cardent la laine de la nuit.

Défense des bien-aimées, par *Serge Michenaud* (Signes du Temps). — Une voix déjà complète, qui brise et mêle tous les thèmes avec cet héroïsme léger qui est l'apanage du vrai poète. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet excellent recueil.

8 Poèmes et leurs dessins, par *Anne Miracle* (Pierre Seghers). — Un poète rural qui sait regarder, écouter, et rire! Ses dessins (notamment le rentier, le chasseur, et le berger qui ressemble à André Gide) sont de vrais petits miracles.

Paris le..., par *Jules Mougin* (Pierre Seghers). — Ou les lettres du facteur à sa femme, recopiées par le frère de celui-ci. Cela miroite des saucées et suées qui sont, en quelque sorte, la poésie des P. T. T.

Vingt poèmes, par *Péricle Patocchi* (Milan, 1948). — Un langage « obscur comme le sentiment » tâtonne à travers monts et saisons. Ses meilleurs fruits ont un goût d'alpe et d'arrière-été.

Nature sans rivage, par *Georges Piroué* (Pierre Seghers). — Il faut à tout prix retrouver le rivage, et quelque vallonnement, pour que le corps du Poème ait un lit où reposer.

Le Testament d'un Acquitté, précédé de **Ses aveux publics**, par *Gabriel Pomerand* (Julliard). — Une certaine frénésie, tant physique qu'intellectuelle, qui pourrait bien être de la poésie. Un scepticisme prompt à l'enthousiasme, et un dégoût somme toute, plein d'appétit. Pomerand écrit bien : je veux dire que le prosateur, chez lui, est aussi sûr que l'homme, dont l'amitié milite spontanément et avec désintéressement.

Adieux chansons, par *Janine Queneau* (Pierre Seghers). — Certaines à chanter au coin des rues, et d'autres avec des amis que l'aube émêche, dans les bars. *Le long de la Loire* et les plus sages conviendraient tout à fait, par ailleurs, aux Compagnons de la Chanson.

Métamorphose du Monde, par *Jean-Claude Renard* (Points et Contrepoints). — Malgré tous les exercices d'incantation, d'incarnation, d'unification et de transmutation auxquels il se livre, le poète ne renouvelle point le monde des *Enfants de Septembre*. La lande y est un peu plus maigre, et les « âmes » bien fades : on ne voit

guère la métamorphose annoncée.

Elémentaire, par *Georges Rovini* (Pierre Seghers). — Chair claire de la femme qui « est restée nue dans l'homme », et mémoire du poète qui veille à « sauver ce qui n'existe pas ».

Tristan Corbière, par *Jean Rousselot* (« Poètes d'Aujourd'hui », Pierre Seghers). — Bonne introduction au Poète Contumace, et peut-être « maudit » parce que trop choyé par les siens. Etonnante iconographie : les dessins de Tristan sont post-goyesques et pré-chatnoiresques à souhait.

Mort de la Ville, par *Jean-Georges Rueff* (Paul Morihien). — Vue par un passager du Bateau Ivre, la ville se consume au loin, éparpille ses cendres sur les traces de l'errant qui court après l'amour et le bonheur du gui.

Avant que le coq ne chante, par *Tristan Sauvage* (Pierre Seghers). — Chants d'avant l'aube, matérialistes et naturels. Quelques tics hérités des poètes de la veille. Quelques traces de véritable enfantillage, trop peu à notre goût.

L'Œuvre poétique de Pierre Reverdy, par *Emma Stojkovic* (Cedam, Padova). — Etude sympathique et intéressante, notamment en ce qui concerne le poème en prose et « l'évolution religieuse » de Reverdy. En manière de préface, une admirable lettre du poète, qui s'étonne d'être le sujet d'une thèse de doctorat.

La Création des Animaux, par *Jules Supervielle* (Presses du Livre Français). — Gentille suite en prose par le poète de *La Fable du Monde*. Les dessins de Jacques Noël (surtout celui aux girafes) sont charmants.

L'Arbre à feu, par *Angèle Vannier* (Editions du Goéland). — « Chansons rondes » comme des pommes, avec un arrière-goût de sauvagine. Prodige des genets embrasés sur le bleu du ciel. Et merveille : ce monde repétri par des mains avides et douces comme un million d'ailes — ce monde révélé par l'œil intérieur, « oiseau multiplié », de la poétesse aveugle. Malgré de trop chantantes jolieses, ce recueil dégage une impression de force et de solidité : l'arbre à poèmes semble bien raciné dans la terre des druides et des chênes tors.

Poèmes esquimaux, par *Paul-Emile Victor* (Pierre Seghers). — Chants de cajolage des mamans, légendes de chasse et de pêche, et remarques de divers particuliers sur leur situation familiale ou sociale respective. C'est le bon sens qui parle, et se place d'emblée au niveau de la poésie. — JUSTIN SAGET.

THEATRE

BRITANNICUS, cinq actes de Jean Racine *(Comédie-Française)*. — Le plus dangereux défaut des créatures idolâtrées réside dans leur monstrueuse frivolité. Un caprice de Néron jadis incendia Rome; un caprice de Jean Marais aujourd'hui émiette et volatilise le rôle de Néron et toute une tragédie de Racine, avec la folâtre complicité d'une Comédie-Française à qui les prestiges publicitaires du cinéma font perdre jugement et conscience. Il faut bien écrire une fois la vérité : personne, je dis personne, parmi les responsables — ou les résignés — de cette aventure n'escomptait de Jean Marais une interprétation magistrale, ni même réellement valable. Le seul argument, uniformément employé, était, et demeure : « On fera de l'argent. » Le « Sans dot » d'Harpagon devenant le slogan de notre premier théâtre, dont la subven-

tion nationale atteint, dit-on, à l'heure actuelle, ou même dépasse, quatre cent vingt-cinq millions, et qui, au demeurant, connaît de très fructueuses recettes au moyen de sa seule et authentique et excellente troupe, dans l'une et l'autre de ses deux salles, quand on y joue Feydeau brillamment ou le *Bourgeois Gentilhomme* dans la perfection.

Que Jean Marais, vedette cinématographique, garde assez d'humilité et d'amour du vrai théâtre pour souhaiter courir le risque d'une épreuve dans une grande pièce classique : c'est tout à son honneur, et il n'y aurait qu'à l'en louer, si la Comédie avait su lui ménager cette sympathique attitude. Mais — toujours pour la recette — on lui a confié décor, costumes et mise en scène. On lui a donné, sur ce spectacle, à la Comédie-Française, une triple autorité dépassant ce qui fut jamais concédé à des maîtres comme Copeau ou Jouvet. On l'a porté brusquement au rang de grand animateur, avec ce mot que nous répétons trop souvent et à trop d'occasions : « Ce sera amusant... » Reste à savoir si sept ou huit grands génies ont mis le meilleur d'eux-mêmes dans une vingtaine de chefs-d'œuvre pour nous léguer une collection de joujoux. Singulière frivolité, encore une fois, qui nous fait respecter religieusement le moindre trait de crayon d'un costumier ou d'un décorateur, et supporter qu'à Racine on inflige toutes les injures! Le croit-on vraiment moins vénérable que Fath ou que Dior?

Qu'avons-nous vu finalement? ou plutôt, et d'abord, qu'avons-nous entendu? Les vers de Racine, ces vers dont, après les avoir polis, il surveillait si jalousement la juste cadence et mesure dans la diction de ses interprètes, ces vers, non seulement musicaux, mais lourds d'histoire condensée, chatoyant de toutes les nuances psychologiques, ces vers que nous savons par cœur, nous ne les avons même plus discernés : hachés en morceaux, étirés à contre-rythme, accentués à contre-mélodie. Jean Marais n'a pas une bonne voix; il a fait effort pour se faire entendre, à coups d'attaques crispées, et de respirations multipliées. Il faut, encore une fois, dire la vérité : si un candidat à l'entrée au Conservatoire avait arboré de tels défauts, il n'eût pas franchi la première épreuve éliminatoire. Aucune conception du personnage, fût-elle discutable, ne peut se dégager à travers une si insuffisante technique. Certes, les illustrés ont publié de superbes photos de Marais dans son superbe costume; mais le corps même de Marais sans cesse en déplacement (jamais plus de trois ou quatre vers au même endroit) marche et gesticule obstinément avec la même lenteur à la fois pompeuse et délicate, là encore à contre-rythme, à contre-vérité.

Que fût-il advenu si on avait su lui faire accepter un guide, des conseils? Il en eût profité je pense, car sa bonne volonté ne fait pas de doute.

Mais que veut-on que pensent les élèves du Conservatoire pour qui la Comédie, légitimement, est le premier pôle d'attraction? Même chez les meilleurs dans cette distribution (j'excepte Renée Faure, pathétique Junie) c'est une hécatombe d'e muets, une confusion constante des longues et des brèves, et même de réelles incorrections de prononciation. Comment persuader les débutants d'apprendre et de respecter des règles délicates et difficiles qu'ils auront entendu transgresser à cœur joie? Si la tragédie y gagnait en intensité! Mais elle se rabougrit et s'évapore dans des évolutions parfaitement arbitraires, dont le seul but est de placer chaque acteur successivement dans toutes les poses et dans tous les éclairages. Racine chez Photomaton. Ah! ces lumières! il en jaillit de toutes les coulisses, toutes béantes par conséquent, entre des socles de colonnes à l'échelle du temple de Louqsor, et des draperies du plus beau rouge, qui ouvrent au fond sur l'infini. Que devient là dedans le secret étouffant et perfide du palais, que devient la rage d'Agrippine maintenue dans l'antichambre? Le départ de la pièce est pourtant cette tragédie d'une porte fermée. Mais on n'a songé manifestement qu'à organiser une série de somptueuses visions toutes gratuites. Je l'ai déjà écrit, et je le répète : six personnages en quête de projecteurs. Ah! ils sont bien illuminés! de l'extérieur, mais le regard que Racine nous conviait à porter sur les secrets de leurs âmes est, du même coup, devenu aveugle.

Qu'on pardonne à ma véhémence : j'ai gardé quelque chose de l'humeur de Dorine, qui voulait aimer Orgon malgré lui-même. J'en dirai autant à la Comédie-Française : il m'est impossible de prendre à la légère de telles inconséquences, parce que je me fais une trop haute idée de la mission qui lui est confiée.

Dussane.

La collection dirigée chez Calmann-Lévy par Roger Gaillard s'est augmentée ces temps derniers d'un *Michel Simon* par Paul Guth et d'une *Gaby Morlay* par Pierre Descaves, l'un et l'autre fort vivants et pleins d'enseignements précieux. Rappelons les volumes déjà parus : *Sarah Bernhardt* par Maurice Rostand; *Jean Marais* par Jean Cocteau; *Charles Dullin* par Jean Sarment; *Marguerite Jamois* par H.-R. Lenormand; *Pierre Fresnay* par Albert Dubeux, et une délicieuse *Edwige Feuillère* par Robert Kemp.

Chez Gallimard, sont parus : *les Justes* de Camus, *le Château du Carrefour* d'Odette Joyeux; *Dieu le savait, Poof, l'Archipel Lenoir* d'Armand Salacrou; trois volumes du *Théâtre* de Pirandello, la suite du *Théâtre* de Cocteau, et le premier volume du *Théâtre* de Ghelderode, dont les textes étaient jusqu'ici presque introuvables.

Enfin les grands animateurs du théâtre de l'entre-deux guerres com-

mencent à susciter de valables biographies. C'est, chez Emile-Paul, *Charles Dullin* par Alexandre Arnoux; aux éditions Nagel, un très important et complet *Jacques Copeau* par Maurice Kurtz; et, au Conquistador, *Mon Ami Jouvet*, par Valentin Marquetty, qui nous restitue par petites touches bien des aspects saisissants et vrais du grand acteur et inspirateur que nous regrettons tant.

De Jouvet lui-même, Flammarion nous donne un très émouvant carnet de notes sur son art : *Ecoute, mon ami*, avec couverture de Christian Bérard, et, dans le cadre de la très intéressante Bibliothèque d'Esthétique, des *Témoignages sur le Théâtre*, qui rassemblent ses conférences, ses articles, et plusieurs études inédites pleines de vues neuves et fécondes, comme tout ce qui sortait de lui.

Et, s'il vivait encore, Jouvet lui-même eût aimé avoir dans sa bibliothèque cet amusant recueil, *Paris sur Scène*, où les éditions Audrain ont réuni un choix des meilleures chroniques de J.-J. Gautier... illustré des plus cocasses ou des plus corrosifs dessins de Sennep. Quant à l'ouvrage de G. Attinger, paru à la Baconnière à Neuchâtel (Librairie Théâtrale à Paris) et consacré à *L'Esprit de la Commedia dell'Arte dans le Théâtre Français*, c'est une publication de cette Société de l'Histoire du Théâtre que Jouvet présidait, et sans doute l'ouvrage le plus riche qui ait encore paru sur cette importante question. — D.

CINÉMA

LE FLEUVE. — Jean Renoir, désireux de quitter Hollywood sur une œuvre, se rend aux Indes pour une compagnie américaine, et en rapporte un film sans vedettes, tourné en collaboration avec, pour opérateur, son neveu Claude. C'est l'un des trois ou quatre de l'année 1951 dont on se souviendra longtemps et c'est ce qu'il a fait de mieux depuis *La règle du jeu*. Il s'en faut pourtant que le *Fleuve* ait été salué par un enthousiasme unanime. Le reproche le plus souvent formé à l'égard de ce film — celui d'avoir greffé une histoire insignifiante et vaine sur un documentaire — est celui qui me paraît le moins valable. L'étonnant me paraît être au contraire qu'avec une sorte de roman de Delly — trois jeunes filles, à l'âge-frontière, deux Anglo-saxonnes et une Anglo-indienne, sont amoureuses d'un officier américain qui a perdu l'usage de ses jambes — Renoir atteigne à la transcendance et à l'œuvre par les vertus d'un récit visuel insoucieux de technique et d'une interprétation presque parfaite dans son déploiement multiple et un. Mieux encore. C'est surtout, justement, parce que cette anecdote est imprégnée d'un climat, physique et moral, celui de l'Inde, parce qu'elle naît de lui et l'exprime qu'elle nous touche.

Les deux mérites objectifs les plus hauts du *Fleuve* sont, je crois, l'interprétation et la couleur. J'ai déjà mentionné l'interprétation, mais on ne saurait en être quitte avec une remarque presque incidente. Les trois jeunes filles — celle qui croit déjà au

sérieux de l'amour et de la promesse; celle qui écrit des vers et pense savoir tout de la vie parce qu'elle n'ignore pas comment se font les enfants; celle qui a, comme on dit, un type, et pressent la bonne manière de faire marcher les hommes. Le garçon blanc qui, avec son camarade indien, mourra pour avoir voulu charmer un cobra. Les hommes anglais, la mère de famille, les silhouettes mêmes. On croirait que Jean Renoir est à l'intérieur de tous et de chacun. Il n'y a pas une fausse note. Or, on imagine comme il est difficile de peindre, au ras de la vie, avec la fraîcheur de toutes les minutes, pour la progressive découverte du spectateur, des gens qui échappent aux catégories dramatiques — un couple uni, par exemple, et, plus délicat encore, trois jeunes filles qui ne savent pas si elles sont encore des enfants ou si elles sont déjà des femmes. En tout quoi il n'y a, il me semble, qu'une faiblesse, assez grave il est vrai : l'incarnation du capitaine John, le mutilé américain. Non que ce comédien soit mauvais : simplement manque-t-il de présence, de relief, de force, dans le rôle, convenons-en, le plus difficile de tous. Quant à la couleur, son importance est beaucoup plus éclatante, plus décisive que dans *Barbe-Bleue* (film qu'on se repent d'avoir quelque peu surestimé, tout comme l'*Auberge rouge*) car elle a le double mérite, contradictoire et pourtant complémentaire, de passer inaperçue assez vite, et d'ajouter, au paysage et à l'histoire. Au paysage, cela s'entend sans commentaires. Mais à l'histoire aussi : la façon dont s'habillent les personnages (voyez les simples robes bleues de la jeune poétesse) contribue beaucoup, pour la première fois, peut-être, à leur intelligence immédiate. Il faut encore féliciter Claude Renoir pour avoir su éclairer le lointain des paysages.

Ce merveilleux film apporte avec lui le renouvellement de Jean Renoir — renouvellement, dépouillement, dépassement —, par le passage du naturalisme à la spiritualité. Le *Fleuve* est l'une des plus belles invitations au voyage que l'on sache, et pour des raisons qui doivent peu au tourisme, car c'est l'Inde et sa vision que les auteurs nous proposent, avec de simples et émouvants moyens; l'Inde et sa vision religieuse, l'Inde indifférente à la misère immémoriale, l'Inde qui apparaît comme le contraire de l'U. R. S. S. (relire Romain Rolland et se poser quelques questions). Je dis les auteurs, car il faut bien associer Mme Rumer Godden, qui écrivit le livre, aux mérites du cinéaste. Malheureusement, je ne suis pas sûr que le message qui nous est proposé soit bien compris, tant son expression dernière est d'une bénigne simplicité. La leçon d'abnégation que l'Inde offre à l'ancien com-

battant infirme est acceptée par lui, à la fin du film; il prie l'une de ses admiratrices de l'aider à se relever; lui-même invoque la jambe qui lui manque. Oui. Mais je ne sais si beaucoup de spectateurs auront compris la signification ultime de cette parabole enveloppée dans une discrétion elliptique. Elle conclut indirectement, certes, une autre scène, entre l'infirme et la jeune Anglo-indienne, où celle-ci a posé la nécessité de l'abnégation. Seulement, là comme en tout son film, je me demande si la construction de Jean Renoir n'est pas un peu lâche; si le chevauchement des épisodes n'est pas trop généreux; si l'on ne perd pas un peu trop longuement de vue tel pan du récit, l'enfant et le cobra par exemple, pour être ému comme l'eût souhaité l'auteur, quand on y retourne ensuite et qu'il se dénoue. J'aimerais encore à chercher quelques autres menues querelles à Jean Renoir, comme une mise en place dramatique assez déroutante de la danse hindoue, ou des effets de comédie qui détonnent : à propos des jumelles; ou encore les trois jeunes filles qui, d'un même mouvement, laissent tomber les lettres que le capitaine leur a adressées d'Amérique. Là encore, l'histoire vire un peu trop subtilement vers sa conclusion, et par un moyen qui fait hiatus. Mais on a compris que ce sont broutilles, au regard d'un film neuf pour Jean Renoir, neuf dans le cinéma, et merveilleux pour me répéter.

CINEMA DELL'ARTE. — Nino Frank a écrit sous ce titre un fort bon livre; dru, vigoureux, amusant. On a compris qu'il s'agit du cinéma italien. L'auteur a brossé un panorama érudit et vif, et fait passer tout son sujet, des origines à nos jours, en moins de deux cents pages. C'est une performance.

Le propos est apparemment de tirer un peu la barbe de ses confrères qui célèbrent le néo-réalisme et font comme si le cinéma d'Italie était né en 1945. Mais Nino Frank conclut qu'en somme, c'est bien le néo-réalisme et les dernières années qui, incomparablement, pèsent du plus grand poids. C'était peut-être un propos d'humeur et *dell'arte?* N'importe. Le livre prend son importance dans sa perspective. Il faut l'entendre au sens le plus vaste. Car Nino Frank, en même temps qu'il embrasse cinquante années de cinéma italien, avec une sûreté d'information de théoricien, de praticien et de moraliste, situe encore son sujet dans son plus grand contexte, celui de l'Italie même. C'est là ce qui fait le plus haut et le plus durable prix de *Cinema dell'arte,* un livre que le cinéphile et l'honnête homme liront et garderont précieu-

sement. Mais ce qui le signale dès l'abord, entre presque tous les ouvrages de cinéma (l'impossible roman de Brasillach et Bardèche est l'une des exceptions), c'est qu'il n'est pas triste. Il est même orné de parenthèses éclairantes, soit du sujet, soit du point de vue de l'auteur, parenthèse sur le grand frisson par exemple, ou sur les civilisations « respectables et rétrogrades » (Louis XIV, U. R. S. S., Truman). J'aime aussi que Nino Frank enseigne au passage la déflation critique : « Qu'est-ce donc que ces nécropoles de titres sans provision, ces froides et savantes appréciations de l'évanescent, du caduc, de l'éphémère, cette archéologie qui s'exerce sur des ailes de papillons morts ou l'ombre de nuages depuis longtemps transformés en pluie?... Souvenirs de souvenirs, lumière d'astres disparus, comment appliquer à cette irréalité les critères scientifiques qui se trouvent à la base de toute histoire? Une chronique du cinéma ne saurait être qu'une confession sentimentale, un bouquet de songes, goûts et dégoûts mêlés, mettons un témoignage assermenté du passé, donc une espèce de roman des mœurs d'un pays, les films, insistons là-dessus, ayant besoin des spectateurs pour vivre, étant donc principalement l'expression de la vie du spectateur. » Je n'irais pas aussi loin, mais ce point de vue est préférable à son contraire.

Parce qu'il est bilingue, parce qu'il a vécu d'assez nombreuses années en Italie, parce qu'il y a vu le cinéma de l'intérieur, Nino Frank seul en France pouvait entreprendre ce livre. Il n'est pas loin non plus d'être seul, parmi notre tribu, à savoir couvrir un sujet aussi complexe avec cette pertinente allégresse, cet irrépressible don de vie. Stendhal, je crois, eût aimé son livre. Tout au plus lui ferais-je le reproche de s'embarrasser parfois dans ses subtilités, de précipiter un peu le *tempo*, de surcharger la période, d'être un peu trop proche de son sujet, peut-être, et parallèlement de l'expédier un peu vite, vers la fin. Ce n'est que la faible rançon de hautes et rares qualités. Puis, il y a la gentillesse de Nino Frank. A cent pages de distance, il corrige ce qu'il a dit, un peu hâtivement, de celui-ci ou de celui-là, pour ne pas offenser. Puis, l'auteur prend congé. C'est en rappelant l'annonce qui apparaissait sur l'écran, il y a quarante ans, pendant que le pianiste jouait la marche royale, *Arrivederci e grazie*, au revoir et merci. On a grand plaisir à retourner cette politesse à l'auteur. *Arrivederci e grazie*, Nino Frank (*Cinema dell'arte*, André Bonne éditeur, collection *Encyclopédie du cinéma* dirigée par André Fraigneau, 192 pages illustrées).

Jean Queval.

***P.-S.* — La paradoxale urgence de signaler, avec un retard déjà substantiel, un film et un livre importants, contraint à ajourner la chronique promise sur Wolfgang Staudte.**

Crise. — Le *Mercure* ne résoudra pas la crise du cinéma français, n'est-ce pas? Mais il serait malhonnête, même au *Mercure*, de s'enivrer de critique astrale, et de laisser ignorer qu'il y a une crise du cinéma français. Elle tient à trois raisons. Concurrence américaine (les films d'Hollywood rapportent autant que les films français). Fiscalité excessive (45 % des recettes pour l'Etat, une fois l'addition terminée). Anarchie intérieure (il y aurait à dire).

Commando de la mort. — Méchant titre français du film de Lewis Milestone, d'après le roman de son compatriote américain Harry Brown, *A walk in the sun*, dont le titre est aussi celui du film, aux U. S. A. Celui-ci appellerait un long commentaire sur les variations de Milestone sur la guerre — *A l'ouest rien de nouveau, The purple heart, A walk in the sun*. Le pacifisme, la dénonciation du fascisme et de la torture, l'humanisme. Jacques Nobécourt a joliment défini *A walk in the sun* : Patrice à Salerne. Plus concrètement, le film est l'histoire d'une patrouille pendant les quelques heures qui suivront le débarquement. Authenticité du climat, traits signifiants, respect du sujet, sobriété du récit, caractérisation juste de types qui échappent aux poncifs, le destin suspendu sur une quarantaine de têtes, le jeu de la mort et du hasard, la paix dans la guerre, le sentiment de l'immanent et celui de la durée. On peut se demander seulement ce qu'il faut penser du renoncement au rythme extérieur, à la construction formelle, aux dimensions du spectacle. Je crois qu'il le faut accepter ici. L'un des deux ou trois excellents films américains de ces dernières années.

Prince Bayaya. — L'opinion commune paraît être que *Prince Bayaya* est une œuvre plus accomplie, et de plus haute résonance, que *Le rossignol de l'empereur de Chine*. Entre ces deux films de marionnettes animées dont l'auteur est le Tchèque Trnka, je ne trancherais pas. Ce sont goûts et couleurs. Il se trouve que je suis plus sensible au rossignol et à l'empereur de Chine, au dépaysement exotique et poli, qu'à la légende paysanne et tchèque de *Bayaya;* plus sensible aussi à la palette du premier film qu'à celle du second. Cela dit, comme l'écrit Janick Arbois dans *Radio-Cinéma* : « *Prince Bayaya* est un conte dont la poésie nous touche profondément. Les chœurs d'enfants dont les chansons ouvrent chaque étape de l'histoire sont le plus pur élément de cette poésie; le merveilleux et fin visage de la jeune princesse, ses yeux immenses ouverts sur un rêve ineffable, ajoutent à cette poésie la palpitation discrète d'un cœur. Il est admirable que ce petit visage de bois peint exprime aussi bien que n'importe quelle actrice éprouvée, les sentiments les plus difficiles à cerner, les pudeurs, les émotions, les souffrances, et les joies de l'amour. »

Le major galopant. — Henry Cornelius est le réalisateur de *Passeport pour Pimlico* dont T.-E.-B. Clarke, scénariste important, a écrit le sujet. D'où que l'on réputa le film comme, au premier chef, film de scénariste. Mais on avait, à ce qu'il paraît, sous-estimé l'apport et l'esprit du réalisateur, Cornelius le Sud-Africain, émerveillé et sensibilisé par l'extravagance et l'humour anglais. Car son second film, ce *Major galopant* qui est un cheval, ce cheval qui est une vieille carne, cette vieille carne qui gagne le Grand national — ce second film est, avec une moins grandiose idée centrale, un autre *Passeport pour Pimlico*. Mêmes données collectives dans un quartier de Londres; mêmes types comiques un peu conventionnels, rondement campés de même façon par les mêmes comédiens; même mépris de la technique, de la scène à faire, des gros plans, des éclairages dramatiques, de la profondeur du champ; même récit rapide en touches menues; mêmes traits d'observation qui sont du tout venant mêlés d'autres qui sont admirables. Même aptitude à trouver le gag, au moment voulu, qui n'est pas celui qu'on attendait. Et, cette fois, un démarrage laborieux et lent, suivi d'un récit qui prend corps et attache, suivi, pour finir, d'un quart d'heure qui fait crouler de rire la salle entière, de sorte que tout ce qu'il entre de conventionnel et d'énergiquement laborieux dans cette histoire, est pardonné et au delà, dans les larmes du fou rire. S'il n'y avait

pas ces Anglais, dit Dieu, nous ne ririons pas souvent au cinématographe.

L'inconnu du Nord-express. — Une idée comme on en rencontre une tous les dix ans, sur les écrans du monde. Si je tue mon père, je serai arrêté. Si vous tuez votre femme, vous serez arrêté. Tuez donc mon père, je tuerai votre femme. René Clair aurait traité le sujet, et les deux complices se seraient éloignés, leur double crime impuni, bras dessus bras dessous et fraternels, à la dernière image, sur la route poudreuse, comme dans quelques bons films, naguère. Au lieu que l'imbécile moralisme d'Hollywood a voulu qu'il n'y eût qu'un crime, que le coupable en fût puni, et le complice malgré lui finalement innocenté. Ainsi, le premier quart d'heure écoulé, on s'ennuie ferme, dans l'attente d'un dénouement prévu. Demeure que le film est supérieurement animé par Hitchock, superbe bête de cinéma, qu'on a plaisir à retrouver au naturel, après quelques erreurs et gageures. Pendant une bonne moitié du film, dont le début, bien entendu, sa mise en scène est éblouissante.

La tour de Babel. — Un film de montage réalisé par Georges Rony sur cinquante ans d'histoire dont deux guerres assez célèbres. Il y a deux diptyques : Occident, Orient. Un récit continu eût été plus signifiant. La pêche aux images se révèle fascinante par endroits et le montage lui-même n'est pas maladroit. Mais tout art est absent. Commentaire averti de Paul Boncour, dit par l'auteur avec des accents de cabot.

Honorable. — Il serait curieux de savoir par quels chemins le mot honorable est devenu le synonyme poli du mot médiocre. Mais usons des mots selon l'usage. Honorable, le film de Sacha Guitry, *La poison*, surtout pour les raisons du scénario, auxquelles l'indifférence aux moyens d'écriture du cinéma ajouterait plutôt, tant l'auteur est roué (c'est un assez astucieux koulak). Son sujet est cyniquement misogyne, comme on l'a compris par le titre. Honorable aussi, le *Grand patron*, film de fiction semi-documentaire d'Yves Ciampi sur les hôpitaux, avec Pierre Fresnay.

Sequence. — Nous parvient le numéro 14 de *Sequence*, le trimestriel anglais. C'est le dernier, et peut-être le meilleur d'une revue qui fut peut-être la meilleure des revues spécialisées. Née à Oxford, elle a vécu, un peu plus longtemps que les roses, dans une indépendance complète — vis-à-vis du commerce, des religions, des partis, des auteurs mêmes. Elle n'était jamais encombrée de pataphysique, comme il arrive en France. On n'y traitait pas de tout à propos de n'importe quoi, on n'y vivait pas dans la révérencieuse obsession de Kafka et du divin marquis, on ne sacrifiait pas aux modes hors de propos, et le seul préjugé de ces Anglais était l'anglophobie. On y traitait Hollywood sans méchante humeur de principe, avec un sain détachement, et l'on ne laissait pas passer un bon film inaperçu, comédie musicale ou œuvre de guerre, pour la simple raison que l'Amérique fait beaucoup d'autres films et qui sont mauvais. On n'y faisait pas de théories sur Orson Welles. Ces écrivains — car ce sont aussi des écrivains — ne s'égaraient pas, et apportaient à l'appréciation du cinéma une alacre compétence, leurs justes enthousiasmes étaient tempérés d'humour, et balancés par une sévérité sourcilleuse pour les faux dieux. *Sequence*, enfin, était une revue bien composée, bien écrite, bien illustrée, imperturbablement honnête, toujours alléchante et qu'on lisait d'une couverture à l'autre. Apparemment, elle n'a trouvé que quatre mille lecteurs.

Cahiers du cinéma (8). — Numéro semi-spécial sur Renoir, avec André Bazin, Jacques Donial-Valcroze, Maurice Schérer, Michel Mayoux. Le plus intéressant est le texte de Jean Renoir lui-même, en réponse à la question : « On me demande quelle a été mon évolution depuis la *Règle du jeu?* » Déclarations de modestie préliminaires et qui ne sonnent pas faux. Puis le propos gagne en ampleur, avec une directe simplicité. Il est assez émouvant, peut-être, de lire sous la plume d'un metteur en scène : « J'ai senti monter en moi ce désir de toucher du doigt mon prochain que je crois être vaguement celui du monde entier aujourd'hui. Des forces mauvaises détournent peut-être le cours des événements. Mais je sens dans le cœur des hommes un désir, je ne dirai pas de fraternité, mais plus simplement d'investigation. Cette curiosité reste encore à la surface, comme dans mon film (*Le fleuve*). Mais c'est mieux que rien. Les hommes sont bien fatigués par les guerres, les privations, la peur et le doute. »

MUSIQUE

ORCHESTRE NATIONAL : *L'AMOUR ET LA MORT DU CORNETTE CHRISTOPHE RILKE*, par Henri Sauguet. — THEATRE DU CHATELET : *LE CHANTEUR DE MEXICO*, musique de Francis Lopez. — Je ne puis croire que ce soit une simple coïncidence qui ait fait donner, l'année où l'on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Rilke, la première audition par l'Orchestre National de l'ouvrage dû à Henri Sauguet : la rhapsodie pour voix de basse et orchestre, écrite sur la traduction française de *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christophe Rilke*. M. J.-F. Angelloz, l'homme qui connaît certes le mieux l'œuvre de Rilke, remarquait ici même le 1er janvier en rendant compte de l'édition nouvelle du célèbre *Cornette Rilke*, illustrée de quatorze aquarelles de Willy Huppert, que les thèmes chers au poète se déroulant dans cette « mélodie », au milieu d'une atmosphère de vent et de nuages, étaient les seuls qui se prêtassent à l'illustration autant qu'à la musique. Et comme le peintre sut se garder de tomber dans l'imagerie d'Epinal, Henri Sauguet a su, heureusement, éviter l'écueil de la grandiloquence et de la boursouflure. Pour lui aussi, l'étendard s'est profilé sur un ciel où passent les nuages qui ont suggéré à Rilke son chef-d'œuvre; mais ce ciel lourd et menaçant n'empêche point le cornette de Sauguet de conserver des proportions humaines, et de demeurer tout près de nous comme celui de Rilke. A quelque époque que la guerre ait montré aux hommes son vrai visage, elle a exigé d'eux les mêmes sacrifices et leur a inspiré la même horreur.

On n'imaginerait point qu'un musicien pût choisir un poème et s'en inspirer s'il n'existait entre le poète et lui-même quelque affinité élective. Ce qu'exprime la musique de Sauguet dans toutes ses œuvres, et depuis toujours, depuis ses débuts jusqu'à ses dernières productions, c'est sans doute un sentiment d'insécurité, d'inquiétude — et c'est de l'avoir si bien traduit dans *Les Forains* qu'est venu le succès de cet ouvrage, non seulement au théâtre, mais dans ses enregistrements sur disques (qui lui ont valu le grand prix l'an dernier). Même les gaucheries et les maladresses de ses premières partitions révélaient cette inquiétude. Elle a trouvé dans Rilke un écho; elle s'est réfléchie dans la traduction du *Cornette Rilke* avec une simplicité qui lui a valu, l'autre soir, un franc succès; car il y a des accents dont la sincérité toute simple est plus convaincante que les artifices les plus

savants. Roger Désormière avait d'ailleurs mis tout son talent au service de son ami Henri Sauguet, et Doda Conrad ne l'avait pas moins chaleureusement servi.

●

Lorsqu'on vient d'assister durant trois heures et demie à un spectacle comme Le *Chanteur de Mexico* et que l'on se retrouve en pleine nuit de décembre sur le terre-plein du Châtelet, on se demande si l'on sort d'un rêve, et l'on a peine à reprendre pied dans la vie réelle. On se demande aussi si l'opérette à grand spectacle n'a pas atteint son zénith et s'il sera possible, l'an prochain, d'inventer quelque chose d'aussi extraordinaire. Il en est ainsi tous les ans, et l'année suivante cependant, on est bien obligé de reconnaître que l'on a fait mieux encore. Le miracle c'est que, dans l'aventure, il y ait toujours place pour la musique, et qu'après avoir risqué de périr, il semble bien que la musique soit en meilleure posture aujourd'hui que ces dernières années. Ce qui compte avant tout, bien entendu, dans ces sortes de spectacles, ce sont les décors, les costumes et la mise en scène; c'est l'ingéniosité des librettistes habiles à promener les protagonistes d'un hémisphère à l'autre pendant les quelque vingt tableaux de la pièce, et de manière à fournir au décorateur les meilleurs prétextes à exhiber de grandes machines. Il en est de merveilleuses, et qui arrachent aux plus blasés des spectateurs des « ah! » et des « oh! » admiratifs lorsque le rideau les découvre en se levant. Ainsi, cette année, certaine vue de Paris, du moulin de la Galette, ou le marché aux fleurs de Mexico, ou encore la fête à Saint-Jean-de-Luz, ou le temple aztèque. Mais tout cela sert aussi au musicien.

Le titre de ces épisodes montre assez la diversité des problèmes que doivent résoudre les hommes de théâtre admis à faire équipe ensemble pour préparer un grand spectacle comme celui-ci, et qui est un monde en vérité. Le « genre Châtelet » n'a guère d'imitateurs. Il faut pour y réussir disposer d'un plateau presque aussi vaste que celui de l'Opéra, d'une troupe innombrable, d'un corps de ballet discipliné; il faut beaucoup d'audace et beaucoup de patience. Et il faut un sens du théâtre qui ne s'acquiert pas en un jour. Ce qui est remarquable dans un spectacle comme celui qu'on vient de nous montrer avec *Le Chanteur de Mexico*, c'est que la mise en œuvre de moyens aussi énormes, sans commune mesure avec ce qui se fait ailleurs, n'ait

abouti à aucune faute de goût. La frontière qui sépare le colossal du monstrueux n'est jamais franchie. C'est un mérite qui doit être signalé, car il est bien difficile de garder la mesure et d'observer les proportions lorsque l'on dresse des plans à une pareille échelle!

Le temps est loin de ce qui, sur la même scène, faisait l'émerveillement de notre enfance, les *Tour du monde en quatre-vingts jours* ou les *Michel Strogoff*. Il n'est plus un seul garçon de six ans qui ne hausserait les épaules devant la vitesse d'escargot des trains lancés dans la Prairie où les guettaient les Sioux; et le « Regarde, de tous tes yeux, regarde! » ni les trompettes guerrières de *Michel Strogoff* n'émouvraient guère les bambins d'aujourd'hui. Le Châtelet n'est plus d'ailleurs ce qu'il était autrefois : l'agrandissement à un format immense de spectacles aussi naïfs que ceux du Guignol des Champs-Elysées. Il fallait, pour s'y intéresser, la candeur de l'enfance. Tout cela a changé : le Châtelet est un théâtre où l'on mène toujours les enfants, mais où les parents les accompagnent avec un plaisir dont ils n'ont pas honte. Et la pièce doit satisfaire à la fois le public parisien et les visiteurs étrangers pour qui une soirée au Châtelet est un rite sacré. Quand M. Maurice Lehmann prit la direction du Châtelet en 1928, il y trouva Alexandre Fontanes dont il devait être l'associé. Il entra dans la salle un soir où l'on jouait *Michel Strogoff*; un soir comme beaucoup d'autres, où il y avait plus de monde sur la scène que dans la salle. « La recette — a-t-il conté — : 11.469 francs. On peut faire 40.000. Je m'informe, un peu inquiet, auprès de mon associé : « Ne vous étonnez pas, me répond-il. Ici, c'est comme ça. Le problème n'est pas de remplir la salle, mais de faire des économies. Il est impossible d'attirer un autre public que celui de tout ce monde des Halles qui attend l'arrivée du train d'Arpajon : choux et carottes. Le jeudi et le dimanche, on a les enfants; avec cela il faut se débrouiller. » Quelques jours après cette conversation, j'apportai à mon associé un programme tout à fait différent de ce qui avait été fait jusqu'ici au Châtelet. Il s'agissait de rompre avec le passé et d'attirer les grands sans éloigner les petits, afin de vivre normalement. Seulement, il fallait engager des frais. Je proposai l'opérette; ce cher Fontanes leva les yeux vers moi, réfléchit : « L'opérette au Châtelet? Vous êtes complètement fou, me dit-il, et je commence à croire qu'il y a un directeur de trop. » Il ajouta : « Et c'est moi! »

Devenu seul maître au Châtelet, Maurice Lehmann a tenté l'aventure. Il réussit à donner à cette grande salle une existence

moins précaire d'abord, bientôt ensuite somptueuse. Le temps est loin où le Châtelet, théâtre des enfants le jeudi et le dimanche, n'attirait les autres jours que les revendeurs des Halles. La musique y a gagné quelque chose, et qui n'est pas négligeable : une opérette « fait » au Châtelet une année entière; il en est qui ont duré davantage; il en est peu qui aient duré moins. Celle que l'on vient de créer a tout ce qu'il faut pour garder l'affiche deux ans si l'on veut.

En quittant le Châtelet pour devenir administrateur de la réunion des Théâtres lyriques nationaux, M. Maurice Lehmann laisse à la scène qu'il abandonne l'équivalent d'un trésor; et son successeur n'a besoin de creuser, de fouiller ni de bêcher pour le découvrir.

René Dumesnil.

Anecdotes et souvenirs, par *Richard Strauss* (Editions du Cervin, Lausanne, 126 p.). Textes réunis par Willi Schuch, traduits en français par Pierre Meylan et Jean Schneider. — Le volume s'ouvre par des souvenirs de jeunesse, par des pages savoureuses sur Hans de Bülow; on sait que le père de Strauss était un virtuose du cor, parfaitement réfractaire à la musique de Wagner. Aux répétitions, les disputes étaient fréquentes entre le compositeur et le corniste, à qui Wagner, rouge de colère, finissait par pardonner ses accès de méchante humeur, en disant : « Il est insupportable, mais il joue comme un dieu! » Puis ce sont des anecdotes sur les propres ouvrages de Strauss. Sait-on que Strauss recommande de ne jamais confier le rôle de la Maréchale (du *Chevalier à la rose*) qu'à une cantatrice encore jeune, n'ayant point dépassé la trentaine; qu'une même erreur est trop souvent commise en faisant du baron Ochs un monstre vulgaire : « intérieurement, écrit Strauss, c'est un porc, mais l'extérieur est si présentable, que Faninal ne l'éconduit pas... » Cent remarques, tout aussi pertinentes, non seulement sur ses ouvrages, mais sur *Cosi fan tutte*, sur *Tannhäuser*, et, d'un bout à l'autre une lecture fort utile autant que divertissante.

Les plus belles lettres de Beethoven : l'ami, l'amant, l'artiste. (Choix et traduction de Jean Schneider, Editions du Cervin, Lausanne, 92 p.). — Un choix très judicieux, parmi les innombrables lettres de Beethoven; il est certain qu'une correspondance — les exemples abondent — contient un petit nombre de lettres que l'on pourrait dire « types », que les autres répètent plus ou moins; si les biographes et les historiens ont pour devoir de lire ces recueils *in extenso*, il n'en est pas de même du curieux lettré — et comme dit Jean Schneider, un « bouquet de fleurs est un résumé et une image du jardin où on l'a cueilli ». Celui qu'il a rassemblé offre une image fidèle et complète de Beethoven, et l'on ne peut que louer la délicatesse de la main qui composa cette gerbe.

Les écrivains et la musique, par *Pierre Meylan* (Editions du Cervin, Lausanne, 128 p.). — Dans un premier tome qui parut à la fin de la guerre aux éditions « La Concorde », à Lausanne et qui est maintenant épuisé, l'auteur étudiait Baudelaire, Thomas Mann, Proust du point de vue du musicien soucieux de découvrir l'influence de l'art musical sur les idées et sur l'œuvre de l'écrivain. La seconde série que font paraître les Editions du Cervin n'est pas moins intéressante. On y retrouve Baudelaire et Wagner; Mallarmé, Valéry, Duhamel, Cocteau, Gide, Jacques Rivière, Ramuz; l'un des chapitres les plus intéressants est celui où Pierre Meylan précise (en l'éclairant d'un jour nouveau) la raison qui a détaché Claudel de Wagner, après avoir montré comment et pourquoi le poète s'était d'abord montré enthousiaste. Pages non moins curieuses sur Valéry (et notamment

dans une note, un piquant parallèle du poète et de Ravel).

Lully, petit violon du roi, par *G. Guillemot-Magitot* (Editions de l'Amitié, G.-T. Rageot. Illustrations de Pierre Probst). — Voici une histoire de Lully, écrite pour la jeunesse, et fort joliment présentée; une « vie romancée », mais sans trop malmener l'histoire; un livre charmant.

ALLEMAGNE

STIFTER ET LE PROBLEME DE LA FORME PURE. — Nous nous réjouissons que la maison Benno Schwabe, de Bâle, nous fournisse l'occasion de parler de Stifter, trop peu connu en France, où pourtant il aurait toutes raisons d'être apprécié, car il est un des rares écrivains allemands qui aient la passion du style et qui aient recherché la pureté formelle. D'ailleurs en Allemagne même il fut pour ainsi dire découvert plus de cinquante ans après sa mort (1868), lorsque, aussitôt après la première guerre mondiale, l'Insel-Verlag entreprit de publier ses œuvres dans une édition dite populaire : grâce à la grande maison dirigée par Kippenberg le *Nachsommer* est devenu un des romans classiques d'Allemagne.

Le volume qui nous parvient, un beau livre de 376 pages, que deux autres doivent suivre, nous livre les versions originales de cinq œuvres de moyenne importance : *der Condor*, *Feldblumen*, *das Haidedorf*, *die Mappe meines Urgrossvaters*, *der Hochwald*, et l'éditeur, Max Stefl, les fait suivre d'une courte mais importante « post-face », où il pose le problème qui nous intéresse. Il est un récidiviste, puisque vers 1920 il publiait déjà les versions originales de *Studien* et de *Bunte Steine*. Cela lui valut une lettre assez violente d'un critique alors influent, Hermann Bahr, bien connu en particulier par son livre sur l'expressionnisme. Nous en extrayons les phrases les plus instructives : « Depuis la Réforme l'Allemand n'a plus de forme. D'Opitz à George en passant par Gœthe il s'agit toujours du même problème : redonner aux Allemands la forme...; la force concentrée de la littérature française repose sur le fait que chaque nouvelle génération reprend l'œuvre du passé exactement là où son prédécesseur immédiat l'a conduite, elle va de main en main. L'Allemand veut écrire sur un tableau vide; chaque nouvelle génération représente avant tout un état originel. En définitive, l'œuvre d'un Allemand est toujours inutile, ce que Gœthe déjà ne cessait de déplorer. » Stifter, écrit-il encore, nous offre au contraire le cas d'un homme qui, à l'exemple de Gœthe, s'est

élevé « au sentiment pur de la mesure, de l'ordre et de la discipline »; parvenu à la maturité, il n'a pas craint de remettre sur le métier ses œuvres de jeunesse pour en éliminer les taches naturalistes et en faire des œuvres de maître; au prix d'efforts considérables il a réussi « à s'évader des vapeurs de la brume romantique pour se réfugier dans la clarté paisible de la forme pure, à passer de l'informe au limité (aus dem Ungestalten ins Begrenzte) »; il en a été puni par l'indifférence de ses compatriotes et il a fallu la caution de Nietzsche pour qu'on finisse par découvrir sa grandeur. Et Bahr de foudroyer l'impudent qui, au moment où le *Nachsommer* et le *Witiko* s'imposent enfin au public et vont peut-être réveiller en Allemagne le sens de la forme, ose présenter ces premières versions que Stifter a lui-même amendées; ainsi, conclut-il, « sévit la haine de la forme qui chez l'Allemand est innée ».

On ne peut que féliciter Max Stefl d'avoir publié cette lettre capitale, beaucoup plus dure au fond pour les Allemands que pour lui-même. Bahr, qui ne mâchait pas les mots, y dévoile dans sa crudité une tendance fondamentale de l'écrivain allemand : nous n'irons pas jusqu'à prétendre que celui-ci hait la forme, mais bien qu'il n'a pas le sens de la forme, pas plus qu'il n'a celui de la mesure; aussi le voit-on osciller entre un nébuleux romantisme à tendances symboliques et un réalisme inspiré de la France, de la Scandinavie et de la Russie, dont il fait, selon la définition d'Arno Holz, un « naturalisme conséquent ». Quel dommage — pour eux et pour nous — que Malherbe ne soit pas né Allemand! nous en serions plus riches et ils ne s'en trouveraient pas appauvris, car il aurait canalisé leurs débordements, sans en tarir la puissance fécondante! En France André Gide proclame la grandeur du classicisme qui exprime plus qu'il ne dit et lui-même, exactement comme Stifter, reprend ses premières œuvres pour les dépouiller de toute originalité de style. En Allemagne Gœthe l'Apollinien célèbre avant Bahr la limitation qui seule révèle le Maître et il compose *Iphigénie* et *Tasso*. Il était prêt, déclarait-il, a écrire une douzaine de pièces semblables, s'il avait trouvé des acteurs pour les jouer et un public pour les comprendre. Gœthe classique est venu trop tôt dans une Allemagne trop jeune pour comprendre la grandeur et la beauté de la liberté soumise à la loi, de la vraie liberté, possible grâce à la loi (1).

(1) Nous faisons allusion ici aux deux vers célèbres de Gœthe :
« In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister
Und das Gesetz nur kann uns Freiheit geben. » (*Das Sonnet*, 2.)

Bien loin de blâmer Max Stefl d'avoir entrepris la publication de toutes les versions originales des œuvres de Stifter nous l'en remercions, car la comparaison avec les textes définitifs permettra de voir comment un apprenti devient un maître et, au sens large du terme, un classique.

On complétera fort heureusement ce volume en consultant le petit livre que W. Rehm vient de publier sous le titre *Nachsommer* (Francke, Berne, 141 p., 6,80 francs suisses). L'auteur, professeur de littérature allemande à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, est bien connu des germanistes par ses travaux sur le thème de la mort, par son livre sur *Orphée*, auquel nous avons consacré une chronique du *Mercure*, et surtout par son ouvrage fondamental sur l'*hellénisme à l'époque de Gœthe*; sa dernière publication est comme une bluette éclose à l'ombre de ce grand livre. On s'attend à une étude sur le long roman dont Stifter a fait, en s'inspirant du *Wilhelm Meister*, une œuvre de plénitude, à laquelle s'applique parfaitement la célèbre maxime de Winckelmann, devenue la devise des classiques allemands : « Noble simplicité et calme grandeur ». Mais le propos de Rehm était autre; il était, pourrait-on dire, d'ordre philologique et cela traduit une tendance fort heureuse, qui se répand de plus en plus, à partir des textes au lieu de considérations abstraites. C'est moins l'œuvre de Stifter qui l'attira que son titre « L'été de la Saint Martin ». Le mot « Nachsommer » apparaît pour la première fois en 1691, dans le dictionnaire ou vocabulaire de Kaspar Stieler : il se retrouve en 1797 dans le *Voyage en Suisse* de Gœthe et surtout, à plusieurs reprises, chez celui que Stifter nommait avec une reconnaissance filiale « le Père Jean Paul » : c'est avec lui que le terme climatologique a pris son sens affectif et a pu devenir le titre et comme le support d'une œuvre où la vieillesse ou plutôt une maturité prolongée rejoint la jeunesse par l'amour et l'enrichit de son expérience et de sa sérénité. Rehm ne cesse d'analyser ce terme et de nous livrer à cette occasion des idées justes et délicates sur la genèse de l'œuvre, sur son contenu, sur les personnages, dans lesquels l'auteur a peut-être mis le meilleur de lui-même, son Moi de rêve, sur le caractère antique — nous pourrions dire olympien — du roman, sur ses affinités avec la peinture de Poussin, sur ce qu'elle a d'autrichien et d'alémanique. Ainsi se trouve, une fois de plus, posé le problème du classicisme de l'Allemagne rhénane et méridionale, par opposition au romantisme venu, selon Nadler, des pays d'au delà de l'Elbe. D'un côté la « ratio » latine, de l'autre ce que Wiechert appelait, nous l'avons déjà dit ici même : le magique;

entre les deux c'est l'ancien « limes » romain; l'histoire littéraire rejoint l'histoire tout court, ce qui est normal.

J.-F. Angelloz.

L'œuvre de Hölderlin. — Nous voudrions faire un sort particulier à un grand ouvrage qui suscitera l'intérêt des admirateurs français de Hölderlin et qui doit être soutenu par l'effort de toutes les grandes bibliothèques françaises : l'édition définitive des œuvres complètes de Hölderlin. On sait que le tome I fut, en grande partie, détruit par un bombardement et dut être réimprimé. Le tome II vient de paraître et se compose pareillement de deux grands volumes (2,1 et 2,2) magnifiquement édités et formant un total de 1.004 pages in-8° (Kohlhammer et Cotta, Stuttintitulée « Erntezeit » figure comprend les poésies postérieures à 1800, le deuxième les variantes, des notes, des éclaircissements, des renseignements bibliographiques, etc. Nous avons donc enfin, dans leur forme définitive, les grands poèmes qui nous sont chers et qui parfois apparaissent différents : c'est ainsi que la célèbre poésie intituelée « Erntezeit » figure comme le premier tiers de la troisième version de « Mnemosyne ». Quant à la deuxième partie, elle éblouit par la richesse d'une documentation qui va enfin permettre une étude méthodique, disons philologique, de Hölderlin. Il y a lieu de féliciter et de remercier le professeur Beissner, dont le labeur de bénédictin a édifié ce monument poétique, les éditeurs qui en ont réalisé la publication et ceux qui l'ont rendu possible; il y a lieu surtout de les aider à continuer leur œuvre et même à publier certains travaux considérables entrepris au « Hölderlin-Archiv », notamment sur le vocabulaire du poète, en souscrivant à cette « Grosse Stuttgarter-Ausgabe » qui doit figurer dans toute bibliothèque de germanistique.

Les lecteurs intéressés seront sans doute heureux d'apprendre que les membres de la Friedrich Hölderlin-Gesellschaft (Président Prof. Dr. Kluckhohn, Université de Tubingen) ont droit à une réduction de 20 % et qu'ils reçoivent gratuitement le « Jahrbuch » de la Société; la cotisation annuelle est de 10 DM et peut être adressée au Secrétariat (14 b) Im Schönblick 4, à Tübingen.

Goethes Wahlverwandtschaften, par *A. François-Poncet* (Florian Kupferberg, Mayence, 1951, 252 p.). — On sait que l'actuel Haut-Commissaire de la République française en Allemagne fut germaniste avant de passer à la diplomatie. On sait moins — car l'édition française est malheureusement épuisée et ne figure que dans les grandes bibliothèques — que son diplôme d'études supérieures eut, il y a quarante ans, les honneurs de l'impression et d'une préface du Maître Henri Lichtenberger. C'était une étude magistrale sur les *Affinités électives* et ce travail d'un jeune Français de vingt-deux ans sur une des œuvres les plus belles et les plus subtiles de Gœthe est resté, peut-on dire, classique. Si on ne trouve plus l'édition française, on dispose maintenant de la traduction allemande, à laquelle l'auteur a sans doute au moins collaboré, puisqu'elle ne porte aucun nom de traducteur, et qu'il a enrichie d'une « postface » nouvelle. Ainsi le diplomate est redevenu pour un temps germaniste et la germanistique française, qui l'avait perdu, s'en réjouit.

Die Romantik, par *Ricarda Huch* (Rainer Wunderlich Verlag, Tubingen, 1951, 675). — Il y a en Allemagne un véritable mouvement Ricarda Huch, qui provoque la réédition de ses œuvres. Nulle ne sera mieux accueillie que celle de son grand ouvrage sur le romantisme, depuis longtemps épuisé. Tous les germanistes connaissent cette œuvre brillante et solide à la fois d'une femme intelligente et cultivée sur l'expansion, l'épanouissement et le déclin d'un mouvement qui est authentiquement et parfois dangereusement germanique, ainsi que Bahr nous l'a montré. Ils seront heureux de la posséder dans une édition bien présentée, de l'étudier comme une œuvre de science, de la relire comme une œuvre littéraire, car Ricarda Huch avait un incontestable talent. Avec cette publication comme avec beaucoup d'autres, la grande et ancienne maison d'édition de Tubingen continue brillamment la réalisation d'un programme qui lui fait honneur.

Lebensrückblick, par *Lou-Andreas Salomé* (Niehaus, Zurich et Insel-Verlag, Wiesbaden, 1951, 386 p.

— On attendait avec impatience l'autobiographie de Lou Andreas-Salomé, femme remarquable qui a joué vers la fin du XIXe siècle un rôle comparable à celui de la célèbre Caroline dans le mouvement romantique : elle fut demandée en mariage par Nietzsche et fut ensuite l'amie de Rilke qu'elle orienta vers son pays d'origine, la Russie. Ce livre que publie le confident de ses dernières années, Ernst Pfeiffer, est à la fois passionnant et décevant. Passionnant, car il nous livre les confessions d'une femme supérieure, limitées aux moments essentiels de sa vie : son expérience religieuse, la rencontre de Hendrik Gillot, de Paul Ree et Nietzsche, celle de Rilke, son étude de la psychanalyse, son mari lui-même, le professeur Andreas, et tous ceux qu'intéresse une période encore proche de nous y puiseront à pleines mains. Néanmoins la lecture laisse un certain sentiment de déception, d'abord à cause de la difficulté et de l'obscurité du style, ensuite parce que Lou Andreas-Salomé n'a pas tout dit et a peut-être voulu parfois se dissimuler autant que se livrer. Er. Pfeiffer a fort heureusement complété le livre par des notes très abondantes et riches aussi de documents, mais toutes n'étaient pas nécessaires et par contre nous aurions aimé qu'il précisât les confidences de l'auteur et nous tendit parfois un fil d'Ariane. C'est malgré tout un livre indispensable, en particulier pour les Rilkéens.

Journal, par *Ernst Jünger*, I, 1941-1943 (Julliard, 1951, 357 p.). — L'édition allemande de cette œuvre importante a fait l'objet d'une chronique entière dans le *Mercure de France;* malgré son intérêt incontestable, nous faisons des réserves; nous pensons que cette traduction était à plusieurs points de vue une entreprise délicate. Nous n'en sommes que plus à notre aise pour regretter qu'elle ait été faite trop rapidement, que l'œuvre ne paraisse pas en un seul volume et qu'elle soit mal présentée. Le talent d'Ernst Jünger mérite mieux qu'une transposition anonyme.

Rencontres avec Ernst Jünger, par *Banine* (Julliard, 1951). — Où avons-nous lu que Jünger s'était plaint d'avoir été vite oublié par ses « amis » parisiens les plus empressés à le fréquenter pendant les années d'occupation? Il ne pourra pas se plaindre de Mme Banine, née à Bakou et musulmane, parisienne et romancière, qui après avoir traduit *La paix* en français, conte ses rencontres avec Jünger, soit à Paris, soit à Tubingen, en 1948. Témoignage loyal d'une femme intelligente, dont la conclusion est sans doute valable pour elle autant que pour l'écrivain allemand : la recherche de la vérité est peut-être notre forme du bonheur.

Ernst Jüngers Optik, par *Jürgen Rausch* (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1951, 39 p.). — Fallait-il publier en volume cette étude parue dans la revue *Merkur?* On en peut douter, car elle constitue comme une marche d'approche, qui ne rapproche pas sensiblement du but, parce que celui-ci est toujours en mouvement. « Pour aller où? écrit Mme Banine. Vers quoi? Le sait-il déjà? Le saura-t-il jamais? » Il faut attendre l'évolution future de Jünger pour l'étudier et de nouveaux travaux de Rausch pour le juger.

Grüne Zweige, par *Fr. G. Jünger* (Hanser, Munich, 271 p., 10.80 DM). — A diverses reprises déjà nous avons attiré l'attention sur Friedrich Georg Jünger, frère d'Ernst Jünger, poète et essayiste; nous pouvons maintenant le connaître mieux grâce à son autobiographie, où nous admirons la discrétion, la distinction et la sobriété qui font de lui un classique. C'est un genre difficile que celui des « Confessions » et Fr. G. Jünger, qui connaît Rousseau, a bien soin de « se distancer » en soulignant que le coup de trompette qui d'habitude est réservé pour la fin, s'y fait entendre dès le début. Rien de pareil chez lui, qui a beaucoup vécu dans la nature et sait que la semence se transforme en plante pour redevenir semence sans que le moindre bruit accompagne ces miraculeuses métamorphoses. Aussi a-t-il choisi le titre de « rameaux verts » pour nous expliquer la lente formation de la plante humaine qu'il devait devenir, car il ne s'agit pas de conter pour conter, mais de relater des faits réels destinés à s'insérer dans le flux mouvant d'une évolution. Ces souvenirs, qui valent en partie pour son frère Ernst, présentent un très grand intérêt; nous avons moins goûté les expériences de guerre, qui ne nous produisent pas l'impression d'un « Erlebnis » et nous ne pensons pas qu'elles aient joué chez lui un rôle aussi important que pour l'auteur d'*Orages d'acier*, mais elles constituent malgré tout un document valable. Le style aussi

est d'un auteur qui n'aime pas le « Pathos ».

Dalmatinische Nacht, par *Fr. G. Jünger* (Heliopolis-Verlag, Tübingen, 1950, 268 p., 7,80 DM). — On a vu dans ce livre la révélation d'un Jünger conteur et c'est partiellement exact; pourtant nous le considérons plutôt comme la continuation du précédent, bien qu'il date déjà de 1950. Certes, on y trouve des contes, mais nous doutons qu'aucun d'eux puisse être détaché de l'auteur, qui nous paraît avoir présenté sous cette forme romancée des épisodes de sa vie intérieure et s'être confessé en se distançant plus encore qu'il ne l'avait fait dans *Rameaux verts*. N'a-t-il pas vécu avec Laura un amour juvénile, qui lui a laissé au cœur une écharde? N'a-t-il pas vécu — ou rêvé — le raid d'une exploration au cœur du maquis russe intitulé « Major Dobsa »? A côté de ces contes on trouve des épisodes comme celui qui donne son titre au recueil « Nuit en Dalmatie ». Il y a là essentiellement une conversation autour d'un vin capiteux qui a certainement marqué de son empreinte un moraliste en quête d'un art de vivre. Tout n'est pas aussi remarquable dans cet ensemble, mais il y a là une œuvre attachante destinée à prendre une place révélatrice dans l'évolution littéraire d'un poète dont nous aimerions beaucoup lire un roman. La langue de Fr. G. Jünger est simple, dépouillée, classiquement moderne; la postérité le rangera vraisemblablement parmi les meilleurs stylistes allemands.

Die konservative Revolution in Deutschland 1918-1932, par *Armin Mohler* (Fr. Vorwerk Verlag, Stuttgart, 1950, 288 p.). — Nous n'agissons pas arbitrairement en rattachant pour ainsi dire cet ouvrage d'A. Mohler aux œuvres des deux frères Jünger, car l'auteur est maintenant le secrétaire d'Ernst. Nous ne le commenterons pas longuement ici, mais nous aurons l'occasion de revenir sur les thèses qui s'y trouvent soutenues. En effet, il s'agit d'une thèse de doctorat présentée à l'Université de Bâle en 1949 (Mohler est Suisse), où l'auteur s'efforce de débroussailler le fourré de la littérature politique depuis la première guerre mondiale jusqu'à la veille de l'avènement du national-socialisme. Il présente ce premier travail comme un essai pour mettre de l'ordre dans un domaine encombré de productions plus ou moins littéraires, il sollicite les conseils et même les objections « car il se propose d'explorer les divers secteurs de cette révolution conservatrice ». Ne lui faisons pas les critiques faciles qu'on lui a parfois adressées, aidons-le plutôt dans sa tâche, qui est immense.

Götterstille und Göttertrauer, par *W. Rehm* (Francke, Berne, 1951, 365 p., 19.50 fr. s.). — Nous faisons allusion dans notre chronique au grand ouvrage de Rehm *Griechentum und Goethezeit;* voici que nous parviennent, réunis en volume, les travaux importants qu'il a écrits soit avant, soit après son grand livre et publiés à diverses occasions : *Römisch-französischer Barockheroismus und seine Umgestaltung in Deutschland; Schiller und das Barockdrama : Götterstille und Göttertrauer; Winckelmann und Lessing; Johann Hermann von Riedesel, Freund Winckelmanns, Mentor Goethes, Diplomat Friedrichs des Grossen; Bachofens griechische Reise; Viktor Hehn und Italien; Viktor Hehns Weg zu Goethe.* C'est un ensemble magistral qui complète fort bien *Griechentum und Goethezeit.* Grâce à Rehm, nous disposons d'une documentation remarquable sur la rencontre du monde germanique et du monde antique. Il lui reste à poursuivre ses recherches pour l'époque contemporaine; nous espérons bien qu'il n'y manquera pas.

Deutsches Literaturlexikon, par *W. Kosch* (Francke, Berne, livraison 14. 12. 1951, 96 p., 7.50 fr. s. — La quatorzième livraison va de Kaufmann à Kocher. Parmi les écrivains, G. Keller n'occupe pas moins de 6 colonnes, Kleist 7, Klinger 2, Klopstock 4. De nombreux germanistes y figurent, comme aussi la littérature qui touche à l'enfant et à l'enfance (Kind), à l'Eglise et en particulier au cantique religieux (2 col.) ou au classicisme (4). Sur les nombreux auteurs dont le nom commence par K on trouve des indications abondantes et précieuses dans ce fascicule, qui sera particulièrement utile.

Götter, Gräber und Gelehrte, par *C. W. Ceram* (Rowohlt, Hambourg, 1949, 487 p., 31 ill.). — On demande parfois quelles sont les œuvres littéraires qui, en Allemagne, ont le plus grand nombre de lecteurs; la question est incomplète, car certains ouvrages sérieux connaissent une vogue plus grande encore; c'est le cas pour ce livre dont le titre fait balle par l'allitération, hélas perdue dans la traduction française : *Dieux, tom-*

beaux et savants; heureusement il y a un sous-titre éloquent : « le roman de l'archéologie ». Il s'agit bien en effet d'un roman passionnant, mais d'un roman à la gloire des savants qui des tombeaux anciens ont exhumé les Dieux. Quatre grandes parties aux titres somptueux et évocateurs : le livre des statues, le livre des pyramides, le livre des tours et le livre des escaliers; quatre civilisations : celle des Grecs, celle des Égyptiens, celle des Assyro-Babyloniens et celle des Aztèques; quatre mille ans d'histoire quasi légendaire qui revivent dans le récit des fouilles entreprises par les archéologues et dans les illustrations jointes au texte. Et il y en a d'autres, en quête d'un narrateur-poète : qu'attend-on pour fournir au lecteur français l'équivalent de ce livre?

Les morts restent jeunes, par *Anna Seghers*, trad. de Raymond Henri (Albin Michel, 1951, 2 vol. de 363 et 411 p., 630 et 690 frs). — Les traductions de romans allemands se multiplient au point d'inquiéter les chroniqueurs, qui voudraient ne découvrir que des chefs-d'œuvre. Ajoutons aussitôt que le grand roman d'Anna Seghers méritait de tenter un éditeur audacieux. Erwin, le héros central, plus exactement le héros placé non sans quelque arbitraire au centre de l'œuvre, meurt dès le début, exécuté en 1919 par un groupe d'officiers qui veulent purger l'Allemagne de ses révolutionnaires communistes. Mais il revit sous la forme d'un fils posthume, né de ses amours passagères avec Marie, une servante au grand cœur, et ce fils sera lui aussi exécuté pendant la bataille de Stalingrad, sur l'ordre de l'assassin de son père. D'ailleurs il revivra à son tour, car sa maîtresse d'un jour, Mimi, attend de lui un enfant destiné à perpétuer la jeunesse révolutionnaire d'Allemagne. Telle est la thèse d'Anna Seghers, qui vit à Berlin et dont on connaît les opinions politiques. Mais si cette thèse introduit dans l'œuvre un arbitraire assez schématique, elle n'en est pas l'essentiel, car dans cette vaste fresque nous avons l'histoire de ceux qui, officiers ou soldats, ont fait la guerre de 1914-1918 et vécu l'entre deux guerres, c'est-à-dire l'histoire d'une époque essentielle dans l'histoire allemande, en particulier la montée et l'expansion du national-socialisme. Le roman à thèse s'efface devant la chronique des années brunes et nous avons en définitive un grand livre, le plus important et le meilleur sans doute d'Anna Seghers, dont le talent s'affirme de plus en plus, et c'est un livre bien traduit.

La société du grenier, par *Ernst Kreuder*, trad. de Jacques Martin (Plon, 1951, 235 p., 390 fr.). — Il est à peu près impossible d'imaginer une œuvre qui soit plus éloignée des *Morts restent jeunes* que la *Société du grenier*. Alors qu'Anna Seghers plonge le lecteur dans le vécu, Kreuder rêve de rêver et part en quête du merveilleux; aussi ses héros entreprennent-ils une véritable course au trésor; ceux qui aiment Hoffmann les suivront avec joie. La traduction est très bonne.

Un hommage allemand à André Gide. — Certains éditeurs allemands ont repris l'heureuse habitude d'adresser avec leurs vœux à ceux qui suivent leurs travaux un témoignage d'amitié. Nous manquerions à notre devoir en ne signalant pas celui de la Deutsche Verlags-Anstalt (Stuttgart), qui constitue un émouvant hommage à Gide. Celui-ci écrivit, à Neuchâtel, en 1947, un essai intitulé *Courage*, qui fut publié par le *Mercure de France* dans le recueil intitulé *Feuilles d'automne;* il a été édité en allemand par la D. V. A. et Cotta. La belle plaquette numérotée qui nous parvient renferme le fac-similé de cet essai, écrit par Gide sur papier écolier, sa transcription en français, sa traduction en allemand par Martin Lang et un admirable « portrait » d'André Gide intitulé « Masque et mains » qui est une photo prise par Richard Heydt, à Neuchâtel, sans doute en 1947. Nous félicitons la D. V. A. pour sa délicate initiative et nous l'en remercions; les admirateurs de Gide lui en sauront gré.

Studium generale (*Springer*, Heidelberg et Berlin). — Le numéro de novembre 1951 (64 p., 6.60 DM) présente un intérêt particulier, car il est consacré à la démocratie avec des articles de H. Schaefer : *Das Problem der Demokratie im klassischen Griechentum;* de K. Buchheim : *Die Demokratie in Deutschland;* de O. Vossler : *Demokratie in Amerika;* de G. Leibholz : *Der Strukturwandel der Demokratie im 20. Jahrhundert;* de F. Darmstädter : *Die Struktur des Strafrechtssatzes und die Entstehung des Rechts;* de Müller-Erzbach : *Wie bewertet das Recht das Leben? Elemente des Zusammenlebens als Faktoren des Bewertens;* de E. Baumgarten : *Versuch über mögliche Fortschritte im*

theoretischen und praktischen Umgang mit Macht.

Die deutsche Demokratie seit 1945 (Verlag « Wort und Werk » Cologne, 1951, 40 p., 1.50 DM). — Dans le même ordre d'idées signalons ce fascicule très intéressant — bien que tous les auteurs ne soient peut-être pas des démocrates au sens où nous l'entendons — consacré à « la démocratie allemande depuis 1945 » avec un double but : montrer le chemin parcouru et étudier les problèmes qui se posent. Il contient les articles suivants : *Die geistigen Grundlagen unserer Demokratie*, du professeur Süsterhenn, ancien ministre; *Die Verfassung*, de H. Hermans, Ministerialrat; *Von Potsdam bis Bonn*, de H. Reuter; *Die Besatzungsmächte und ihr Mitwirken für die neue deutsche Demokratie*, du professeur von der Heydte; *Politische Kräfte und Gewichte*, de Justin Hamm; *Der Wiederaufbau der Rechtsordnung seit 1945*, du professeur Hermann Conrad; *Die Kulturpolitik in der Bundesrepublik*, de W. Mäurer; *Die Schule in der deutschen Demokratie seit 1945*, du professeur J. Solzbacher; *Die deutsche Aussenpolitik seit 1945*, de H. Pünder; *Unser Verhältnis zum deutschen Osten*, du ministre J. Kaiser; *Staatsform und Wirtschaft*, de W. Schreiber.

Documents 1951, 10 et 11. — Le numéro d'octobre (168 p., 200 frs) intéresse au premier chef, car il est consacré au réarmement allemand; il est particulièrement riche. On y trouve les noms de maints généraux allemands, parmi eux Guderian, mais aussi celui de Walter Dirks, qui parle précisément du rôle des généraux et ne leur est guère favorable. Le numéro de novembre (112 p., 150 frs) n'est pas moins intéressant, mais moins sensationnel; il étudie l'importante question des syndicats : cette fois, c'est W. Dirks la vedette.

Soulignons, car les lecteurs l'oublient souvent, que cette revue publie des « documents » et qu'il ne faut pas tirer d'un seul document des conclusions générales, nécessairement discutables et parfois fausses.

Revue de psychologie des peuples (Le Havre, BP 258). — Signalons dans le numéro 4 (1951) de l'intéressante revue publiée par Miroglio, un article qui touche au domaine germanique; c'est celui de Max Rouché, germaniste et spécialiste de Herder, sur les « vicissitudes du sens de l'universel en Allemagne ».

Du (Conzett et Huber, Zurich). — Le numéro de janvier 1952 (50 p., 300 frs) est une fois de plus enchanteur : des parfums photographiés au microscope, des photographies des mondes stellaires, des reproductions d'œuvres artistiques, des vues du Japon, etc., et, en hommage à Rilke, quelques lettres inédites qu'il écrivit à Lou-Andreas-Salomé; elles sont d'un intérêt extraordinaire. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE. — **L'an dernier mourait, jeune encore, Michael Roberts, essayiste et poète très distingué, compilateur d'une anthologie de la poésie anglaise contemporaine : le *Faber Book of Modern Verse*. Il savait ce qu'il voulait et l'a dit dans une longue introduction qui vaut à elle seule d'être lue et multiplie l'intérêt des extraits.**

C'était en 1936. Roberts se croyait encore obligé de protéger préventivement son livre de l'incompréhension du public, qu'il mettait en garde contre le refus simplement dû aux habitudes choquées. Il prétendait non dresser un palmarès des meilleurs poèmes de son époque, mais donner un choix de poètes « contraints d'apporter un développement notable à la technique poétique ».

La plupart des extraits dataient d'après 1910 : date arbitrairement décidée, de même que les inclusions et les omissions. Du moins tâchait-il, en faisant abstraction de ses raisons « personnelles ou idiosyncrasiques », de ne citer que des poèmes susceptibles « d'ajouter aux ressources de la poésie », « d'influer sur le développement futur de la poésie et du langage ».

En d'autres termes, il ne demandait guère à ces échantillons d'évoquer en symboles convenus un état d'esprit que d'aucuns ont appelé « mystique », ou traditionnellement poétique. Pour lui, la poésie était surtout dans la forme. Elle signifiait « une concentration spéciale d'impression sensorielle, d'idée et d'évocation, en un ou plusieurs mots ». On peut reconnaître ici l'influence probable d'Eliot, lui-même instruit en grande partie par le symbolisme. Roberts croyait que la poésie doit au premier chef « explorer les possibilités du langage » et ne pas s'occuper trop consciemment des « problèmes contemporains », donc ne pas s'adresser à un trop grand nombre de lecteurs, pourvu qu'elle fût clairement entendue de quelques-uns, comme un système de notation mathématique. Rien d'agressif dans cette attitude : il avait préalablement écarté l'allusion à une expérience trop personnelle, exprimée dans un langage trop exclusivement intelligible du seul auteur.

Roberts n'était le passager passif d'aucun dernier bateau. C'est tant mieux. Rien ne tourne plus vite au poncif que l'anti-tradition réduite à ses seules forces : par exemple la phobie du « sujet », consciencieusement apprise de tous les bons élèves depuis un art pour l'art chenu mais tenace. Pour Roberts, le sujet compte à condition qu'il importe personnellement à l'auteur, c'est-à-dire que ce dernier y trouve prétexte à incarner et s'il se peut à résoudre une crise et une tension personnelles, sous toute forme appropriée, fût-elle (et là aussi il prouve son indépendance des préjugés d'époque) narrative ou descriptive. C'est dire que le mot *forme* ne se réduisait pas pour lui à une métrique ou à une construction de strophes : il comprenait « tout l'ensemble des rapports qui mettent en jeu les images et la rhétorique auditive », et cela en liaison avec le contenu susceptible de paraphrase.

Parmi les poètes qui le satisfaisaient de la sorte, certains — Américains aussi bien qu'Anglais, notamment Pound et Eliot — offraient la nouveauté d'une expression concentrée sans pour cela s'interdire de prendre leur époque pour sujet. Ils demandaient à tous les temps et à tous les pays les éléments d'une civilisation, ce mot entendu au sens le plus large et le plus dégagé de l'espace, menacée par le désordre et par la violence de notre âge. Mais ils procédaient, si l'on peut dire, de façon plus exemplaire que didac-

tique : plutôt qu'ils n'exprimaient le fait ou l'idée purs et simples, ils suggéraient la sensation de savoir ou de penser; ils ne défendaient pas tant la notion d'une tradition à conserver dans des conditions tragiques, qu'ils ne la communiquaient par leur attitude.

Comme presque toute la poésie qui compte aujourd'hui, la leur peu souvent paraître obscure pour plusieurs raisons : allusions à des faits peu connus ou à des idées compliquées; usage insolite de la métaphore; soumission du vocabulaire à une fantaisie personnelle. La première difficulté « ne demande que » des notes explicatives. Que voilà un « que » dont n'auront que faire ceux qui n'aiment pas voir mobiliser l'anthropologie, le folklore et l'histoire des religions à la rescousse, par exemple, du *Waste Land* d'Eliot; et pourtant, le moyen de se passer aujourd'hui de ce *Waste Land*, et, par suite, des notes, pour qui veut comprendre? La seconde difficulté, qui tient à la condensation des termes, ne résiste guère à l'habitude et contribue à affermir le goût. La troisième requiert surtout du lecteur qu'il entre dans le jeu : la légitimité, Roberts ne le dit pas tant c'est évident ou oiseux, en est affaire de mesure chez le poète et de tolérance chez le lecteur.

Bien qu'il n'exclût pas la poésie descriptive, Roberts constatait qu'elle était de plus en plus abandonnée. Il croyait aussi — justement, comme on l'a vu depuis — que la poésie de son temps s'adressait de plus en plus au subconscient. Voulant exprimer par son choix le goût d'une époque, il avait réuni des poèmes pour la plupart chargés d'un élan central qui organisât autour de lui une expression condensée, à l'exclusion des simples recherches techniques. Une expérience originale, complètement et fortement exprimée dans un langage dépouillé : voilà ce qu'il distinguait, à l'exclusion de la simplicité trompeuse qui ne rend pas vraiment compte d'une découverte importante mais avortée.

Après quinze ans, son anthologie réclamait une mise au point si elle devait rester fidèle à son propos. Miss Anne Ridler, dont l'œuvre poétique compte, s'en est chargée (1) dans des conditions difficiles. Elle a retranché et ajouté en s'inspirant des intentions connues de son prédécesseur. On lui a consenti un peu plus d'espace; pas beaucoup, d'où les sacrifices qu'elle s'est imposés les yeux ouverts. On lira avec fruit son supplément d'introduction (celle de Roberts est intégralement reproduite). Elle esquisse quelques traits de l'évolution subie par la poésie anglaise depuis 1936 : résurrection du lyrisme, recours renouvelé aux techniques traditionnelles en même temps qu'elle restait fidèle aux suites

(1) *The Faber Book of Modern Verse*, by M. Roberts and A. Ridler (London, Faber, 1951, 452 p. 12/6).

d'images sans lien logique, procédé qui, à la suite principalement d'Eliot, paraît maintenant aller de soi ; renaissance de la description sous forme d'évocation. Pour illustrer tout cela, des exemples choisis dans l'esprit de Roberts, c'est-à-dire représentatifs d'une époque et susceptibles d'infléchir la poésie et la langue en ajoutant à leurs ressources. La mise à jour ainsi obtenue est une des plus plaisantes et des plus instructives qu'on puisse trouver, sans préjudice de ce dont pourront l'accroître, chez chacun de nous, la lecture, le goût, l'expérience.

Jacques Vallette.

LIVRES

T.-S. Eliot et la France, par *E.-J.-H. Greene* (Paris, Boivin, 1951, 248 p., 900 fr.). — Ce livre manquait. Arrivé plus tôt au *Mercure*, il aurait figuré à la chronique de janvier. Deux parties : le poète et le critique. Intéressant, bien que moins approfondi que Bateson à propos de Gourmont.

Le Paradis perdu, livres I-VI, par J. Milton, trad., intr. et notes de P. Messiaen (Paris, Aubier, 1951, 295 p.). — Nouvelle trad. du chef-d'œuvre de Milton. L'intr. traite de la vie de l'auteur, du fond et de la forme du poème.

Hélène, par *E. Waugh*, trad. Canavaggia (Paris, Stock, 1951, 247 p., 420 fr.). — Bien que Waugh ne soit pas « généralement » tenu pour « le meilleur écrivain de sa génération », cette histoire romancée de la jeune Bretonne, femme de Constance Chlore, mère de Constantin et future sainte, est agréable à lire et écrite avec talent.

La civilisation à l'épreuve, par *A.-J. Toynbee*, trad. Villoteau (Paris, NRF, 1951, 283 p. 600 fr.). — Ces essais intéressent l'homme moderne et doivent se lire en relation avec *A Study of History*, le travail si important du même auteur qui a fait naguère le sujet d'une de nos chroniques.

Memoirs of the Life of J. Constable, by *C.-R. Leslie* (London, Phaidon, 1951, 449 p., 12/6). — La vie du peintre Constable est des plus intéressantes, et sa biographie par Leslie est classique. Cette édition, très soignée, offre un index, des listes des œuvres exposées par Constable, une nouvelle introduction, et 72 excellentes reproductions pl. p., dont 14 en coul., accompagnées d'un catalogue raisonné.

The British Miniature, by *R. Lister* (*Ib.*, Pitman, 1951, 196 p., 35/). — Nombreux et luxueux, les hors-texte montrent les meilleures miniatures produites en Angleterre du VIII[e] s. à nos jours : on y prélèvera peut-être les évangiles, psautiers et livres d'heures du moyen âge, les célèbres portraits de la Renaissance et du XVIII[e] s., et quelques paysages contemporains. Le texte (plus de 100 grandes p.) traite savamment de tous les aspects du sujet. Bibliographie détaillée.

British Titles, by *V. Heywood* (*Ib.*, Black, 1951, 200 p., 15/). — L'histoire des titres employés en G.-B., leur usage correct (légal ou de courtoisie) ou erroné ; sujet au premier abord bien spécial, mais qui intéresse en soi et dans ses rapports avec la vie de tous les jours. Pairs, chevaliers, conseillers privés, juges, ecclésiastiques, et cent autres, il faut savoir s'adresser à eux : ce manuel très complet de casuistique social est un guide excellent, raisonné, vivifié par mainte anecdote et rendu maniable par un bon index. Il faut le connaître.

An Introduction to the English Novel, by *A. Kettle* (*Ib.*, Hutchinson, 1951, 200 p., 8/6). — Le premier de 2 vol. généraux sur le roman anglais, celui-ci va jusqu'à G. Eliot. Non histoire, mais introduction critique à l'évolution de ce produit littéraire. Une première partie de considérations d'ensemble. Puis l'examen de quelques grands romanciers du XVIII[e] s. Puis l'analyse et la discussion de six œuvres marquantes du XIX[e] s. Ce parti d'échantillonnage et de concentration permet à l'auteur de dire bien

des choses neuves et utiles sur un sujet souvent traité.

Sweete Themmes, by *J. Irwin* and *J. Herbert* (*Ib.*, Parrish, 1951, 272 p., 17/6). — Anthologie de prose et de vers écrits autour de la Tamise, de César à nos jours. Paysages, villages et villes, faune, flore, histoire, sports : riche matière qu'un fleuve aussi varié d'aspects. Figures nombreuses et de premier choix. Le tout fait un fort joli livre. On en souhaite de semblables sur nos fleuves.

The Life and Works of D.-H. Lawrence, by *H.-T. Moore* (*Ib.*, Allen-Unwin, 1951, 400 p., 25/). — On ne cesse de publier sur Lawrence, et il y a moyen de dire encore du nouveau : témoin cet essai biographique et critique, au ton équilibré. Il apporte des détails bienvenus surtout sur le milieu de L. jeune, doublés de photos de lieux et de gens. Ses jugements sont décidés et seront discutés : l'un des romanciers créateurs de son temps, et pourtant de deuxième ordre, en bonne compagnie d'ailleurs? hm...; essentiellement poète? oui. A quoi bon classer un génie aussi unique? « Il n'y a pas d'ordre parmi les bons écrivians », dit Hemingway cité par l'auteur.

Londoners, by *M. Gorham* and *E. Ardizzone* (*Ib.*, Marshall, 1951, 158 p., 12/6). **London Immortals**, by *T. Benson* (*Ib.*, Wingate, 1951, 144 p., 15/). **Westminster Hall**, by *H.-St.-G. Saunders* (*Ib.*, Joseph, 1951, 335 p., 21/). — Année du festival, floraison de livres sur Londres. En voici 3, divers. Gorham trousse vivement des croquis de la vie et de la faune quotidiennes, aidé de fig. à la plume d'un illustrateur qui a retrouvé et rajeuni la veine de Phiz, celui de Dickens. Les illustrations en noir et blanc de Bentley font valoir aussi (irrévérencieuses et aiguës) la prose aimable de Miss Benson où revit ce qui serait chez nous un boulevard séculaire : auteurs, artistes, acteurs, criminels, bourreaux, victimes (où a-t-elle pris que Raleigh soit mort sous Jacques II? faute d'impression...), étrangers distingués. A travers un monument, c'est l'histoire d'Angleterre depuis Guillaume le Roux que retrace Mr. Saunders, et entre autres maint procès fameux. Livre très bien écrit et documenté, très intéressant, illustré de 16 fig. pl. p. qui font ressortir la beauté de cet édifice heureusement épargné par la guerre.

To Be A Pilgrim, by *J. Cary* (*Ib.*, Joseph, 1951, 342 p., 10/6). — Un des meilleurs Cary, ce second de la trilogie qui commence avec *Herself Surprised* (personnage principal : Sara) et finit avec *The Horse's Mouth* (protagoniste : Jimson). Ici, Wilcher, troisième du trio, est au centre. Vieux, il réfléchit; le livre est écrit sur deux registres : l'histoire de ses dernières années, et ses souvenirs d'une Angleterre disparue. Le titre symbolique pourrait se traduire par : « Toujours poussé vers de nouveaux rivages », ou par : « Humble passager »; la poésie de l'œuvre est l'amour de ce que jamais on ne verra deux fois. Il y a du document intéressant, mais tenu à son plan par un fort sens de la vie et de l'aventure individuelles.

British Pamphleteers, vol. II, by *A.-J.-P. Taylor* and *R. Reynolds* (*Ib.*, Wingate, 1951, 302 p., 21/). — On a parlé ici du premier vol., qui allait jusqu'à la Révolution. Celui-ci prend la suite, jusqu'à nos jours. Dix reproductions de dessins satiriques rehaussent l'attrait du texte. Ce dernier ne prétend pas illustrer complètement l'histoire qui lui donna lieu (pas question du chartisme, p. ex.). Il ramène au jour des échantillons épisodiques qui, sous la plume de Burke, Hazlitt, S. Smith, Kingsley, Carlyle, Wakefield, Stevenson, etc., s'élèvent à une brillante et durable littérature. On fait remarquer, à l'honneur de l'espèce, que ce sont des rebelles à qui l'homme gavé survit. Pas tous; pas encore, sauf erreur, le nationaliste gallois Lewis, incendiaire en 1936 d'une école de bombardement, et dont la défense devant la Cour est le dernier morceau reproduit.

Collected Essays in Literary Criticism, by *H. Read* (*Ib.*, Faber, 1951, 381 p., 18/). — Écrivain multiforme (on a parlé ici de ses vers et de ses souvenirs), Read rassemble aujourd'hui ses essais critiques. La deuxième partie concerne des individus; les essais sur Froissart, Malory, Vauvenargues, Smollett, Sterne, Bagehot, sont peut-être les meilleurs d'une série uniformément intéressante et utile. Read croit à la vertu de la psychanalyse en critique, et l'exerce sans absurdité. La première partie renferme huit chapitres sur la nature de la poésie qui feront réfléchir, sans forcer toujours l'adhésion (v. p. ex., p. 104, une fausse opposition entre l'intellect et l'illogisme). Surtout, elle renferme des pages sur la création poétique tirées de l'expé-

rience de l'auteur, avec examen d'un poème issu d'un rêve et d'un autre écrit automatiquement.

Shropshire, by *J. Piper* and *J. Betjeman* (*Ib., Id.*, 1951, 68 p., 12/6). — Modèle de présentation que cet index par noms de lieux, abondamment illustré, d'un comté pittoresque. Le texte, écrit de main d'écrivain, réserve d'heureuses surprises. Les photos sont bonnes et frappantes. Piper, maître de la plume et du lavis, vigoureux, cursif, y ajoute son charme.

The Drawings of F. Guardi, by *J.-B. Shaw* (*Ib., Id.*, 1951, 168 p., 80 fig. pl. p., 27/6). — Autant de bien à dire de ce recueil que des deux de la même série de dessinateurs dont on a parlé ici. L'introduction, sérieuse (elle occupe la moitié du livre), traite du sujet dans son ensemble : histoire des dessins de Guardi, attributions, appréciation des œuvres reproduites, etc. Le catalogue raisonné de celles-ci tient 24 p. Les reproductions sont fort belles et contiennent heureusement beaucoup de croquis et de *capricci*, où s'exprime le plus librement ce génie agile et allègre.

An Introduction to English Mediaeval Architecture, by *H. Braun* (*Ib., Id.*, 1951, 293 p. 42/). — En plus du texte, 40 fig. au trait et 96 p. de fort belles photos font de cette introduction un volume déjà imposant. Elle concerne l'architecture civile et militaire aussi bien que religieuse, depuis les débuts anglo-saxons. L'auteur est un technicien : tout ce qu'il dit des problèmes de construction est autorisé et d'un grand intérêt. Peut-être n'est-il pas aussi bon historien. Sans chauvinisme exagéré, nous nous demandons s'il a raison de répudier aussi résolument l'influence française, et voudrions qu'il fonde mieux ses idées, qui telles quelles paraissent aventureuses, de l'influence byzantine et germanique. Il y a certainement de forts éléments indigènes dans cette architecture dont nos habitudes peuvent nous dissimuler l'originalité et la beauté, et que doit nous apprendre à goûter, malgré ses partis pris, un livre très bien présenté.

A Dictionary of Slang and Un-Conventional English, by *E. Partridge* (*Ib.*, Routledge, 1951, 1.246 p., 63/). — Dernière édition, fortement augmentée et corrigée, d'un travail considérable publié pour la première fois en 1937. Il est évident que les limites de l'argot et du bon anglais, ainsi que les nuances d'emploi (familier, vulgaire, bas, etc.), sont parfois incertaines et sujettes à décision individuelle. La notion d' « anglais libre » permet de nombreux emprunts au grand dictionnaire d'Oxford. Le reste vient d'autres lexiques, de collaborateurs bénévoles, et non moins de l'immense information tirée de ses lectures et de son expérience par un savant dont nos lecteurs ont vu parler ici, doublé d'un humoriste attrayant. Il n'a cessé d'enrichir son livre, dont le caractère historique (les vicissitudes des mots depuis le XV^e^ s. y figurent plus complètement sans doute que dans tout autre travail analogue) est une des grandes qualités. Un tel ouvrage distrait dans tous les sens du terme : on y reste plongé des heures, comme au spectacle de la mer ou des singes du zoo. Faut-il ajouter que Partridge dit tout ce qu'on peut savoir, en homme de science, des mots les plus bas? Son livre est d'autre part indispensable, avec ses articles sur les américanismes et les surnoms, à tout véritable amateur des lettres.

Greek Literature for the Modern Reader, by *H.-C. Baldry* (Cambridge Univ. Press, 1951, 331 p., 18/). — On sait de moins en moins le grec, et peut-être lit-on de moins en moins les auteurs grecs, même en traduction. Est-ce parce qu'ils nous sont de plus en plus étrangers? Le professeur Baldry, dans ce cas, aura beaucoup fait pour nous y ramener en les situant dans leur milieu d'événements, de mœurs et d'idées. Il destine non aux spécialistes, mais au grand public cette histoire de la littérature grecque telle qu'il la voit. Après deux chapitres d'introduction générale, il présente non tous les écrivains (Xénophane est cité, Parménide ou Empédocle le sont à peine, et Aristote est « expédié », etc.), mais ceux sur lesquels tout le monde s'accorderait de préférence. Guère de développements sur les attributions, sur l'origine et le développement des formes et des techniques. Mais d'abondantes citations.

English Society in the Early Middle Ages, by *D.-M. Stenton* (288 p., 2/6). **Dante's Divine Comedy — I : Hell**, transl. by *D.-L. Sayers* (346 p., 2/6). **The Artist at Work**, by *H. Ruhemann* and *E.-M. Kemp* (72 p., 8/6) : Chac. : Penguin, 1951. — Les admirables éditions Penguin, tour de force de présentation et de bon marché,

publient trois livres importants. Le premier, dans la série dont on a parlé ici, relative à l'histoire d'Angleterre, est un tableau magistral du pays et de ses habitants entre 1066 et 1307 : l'auteur recourt surtout à des sources originales et, bon écrivain, se fait lire mieux que sans effort. Je ne sais si le parti pris fréquent de familiarité fera goûter de tout le monde la nouvelle traduction de l'*Enfer* en *terza rima;* Miss Sayers, hors-concours du roman policier, a en tout cas rédigé des commentaires, des notes, et une introduction de 60 p. où elle justifie son point de vue en nous haussant jusqu'à un Dante ré-humanisé comme seul pouvait le faire un savant connaisseur. Le troisième de ces livres est composé selon une formule très originale sur un sujet passionnant : la genèse d'une œuvre d'art, dans toutes ses étapes, du motif à la transposition achevée. La formation et le milieu de l'artiste, la composition, le style, sont traités pas à pas, en soi et historiquement. Les 175 fig., dont 34 en couleurs, sont indissociables du texte et forment avec lui un ensemble de haute qualité. Un des traits les plus sympathiques du livre est d'avoir critiqué, pour les détruire, certaines idées trop facilement reçues par les amateurs d'art équipés de préjugés à bon compte.

Fifty Years of English Literature, by *R.-A. Scott-James* (London, Longmans, 1951, 265 p. 13/). — Coup d'œil critique sur les lettres anglaises de ce premier demi-siècle, par un connaisseur qui a le talent de la formule concise et significative. Son livre n'est donc pas quelconque; il instruit ou rappelle commodément. Malgré quelque absence de ce qui n'est pas poésie et roman, son désir d'être complet dans ces domaines nuit à la concentration : servitude d'un livre assez court relativement à son objet. Même sur l'espace dévolu aux auteurs sur lesquels il insiste, on peut ne pas s'entendre avec lui — mais la réciproque est vraie; remercions-le plutôt de nous avoir donné mieux qu'un répertoire.

Livres reçus. — Et le soleil se couche..., par M. Steen, trad. Servieen (Paris, Michel, 1951, 767 p., 1.200 f.). — **La fille de Renny**, par M. de la Roche, trad. Claireau (359 p., 495 fr.). — **Le printemps romain de Mrs. Stone**, par T. Williams, trad. Tournier (196 p., 300 fr. Chac. : Paris, Plon, 1951. — **Woof Woof**, by S. Themerson (London, Gaberbocchus Press, 1951, 65 p., 7/6).

REVUES

The New Statesman and Nation, 29.12.51-19.1.25. — Séries : La libre entreprise (29.12-12.1). France; Le voyage de Churchill (5-12.1). Espoirs allemands? Mossadegh (12-19.1). — *29.12 :* Nationalisations et coopération. Damas. Le ministère du ravitaillement. Grèves et syndicats. Gide. *5.1 :* Afrique du Sud. Diplomatie américaine. Sécurité sociale en Angleterre. Palestine. Sur la Clyde. Romans édouardiens. *12.1 :* Eisenhower. Prix de la paix. Indochine. Fabriques de pipes. E. Wilson critique. *19.1 :* Enterrement des propositions russes à l'O.N.U. La légion britannique. Elections indiennes. Carlyle.

The Listener, 27.12-17.1. — Séries : Lettres à la postérité (3-17.1). Politique étrangère britannique; Les papiers de Gladstone (10-17-1). — *27.12 :* Message du roi. Elections indiennes. Afrique nouvelle. Turner. Les privilèges parlementaires. Schopenhauer. *3.1 :* Bandits malais. Inflation. L'hérédité. Science en U.R.S.S. Pour la démocratie. G. Sorel. Les Lapons. Les peintres Bacon et Philpot. Guill. Dufay. *10.1 :* Impôts français et défense européenne. Italie du Sud. Poel et le théâtre. Musique et B.B.C. Religion et B.B.C. Pareto, Bach. *17.1 :* Situation d'Eisenhower. Albanie. L'acier en G.-B. La cathédrale de Coventry. J. Agate, Schönberg. Haydn.

Les Langues modernes, nov. 51. — « Sur la trace d'un Shakespeare inconnu », par G. Lambin. Aussi important et captivant que le premier article signalé ici. Les recoupements historiques s'appliquent maintenant à la *Tempête*, dont les personnages sont rapprochés de Médicis, de Bourbons et de Gonzagues qui jouèrent leur rôle dans les démêlés de la Ligue et du parti de Navarre, en France.

The Poetry Review, Jan.-Feb. 52. — Nombreux poèmes : l'un, de G.-S. Fraser, dénote chez lui un curieux retour aux disciplines traditionnelles. Auden moraliste. C. Zarian. La poésie de K. Douglas.

The Dublin Magazine, Jan.-March. 52. — Poèmes. Le journal d'E. Shakespeare. La poésie de Garcia Lorca. Les romans de F. Reid. Le style de Synge. — J. V.

BIBLIOTHÈQUES

UNE NOUVELLE LITTERATURE SEMI-CLANDESTINE. — Clandestine, c'est-à-dire selon Littré « qui se fait en cachette ». On pourrait ajouter « et qui circule ou se distribue en cachette ». Pendant les années d'occupation de 1940 à 1944, toute une littérature clandestine a surgi — petits journaux, libelles, placards, pamphlets — ou, selon l'appellation moderne, « tracts ». Elle correspond alors aux crises d'oppression, de scandales ou de terreur; elle apparaît innombrable, invisible et vengeresse aussitôt que la liberté d'écrire est proscrite : elle est dactylographiée ou ronéotypée sur du papier pelure, pour être plus commodément transportée et sa fragilité même nuit à sa conservation.

Littérature? C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à ces pages qui souvent ne s'apparentent au français que par la langue. Clandestin ou même semi-clandestin? Est-ce l'épithète qui convient? De quel mot qualifier ces écrits qui n'osent pas se montrer en grand nombre? Ils circulent d'abord par groupes de cinq ou six au maximum, et seulement pendant un court laps de temps. Puis ils s'empressent de se disperser pour ne pas être reconnus. Matériellement, ils sont ronéotypés ou dactylographiés et se présentent en général sous une couverture rigide de carton et leurs feuillets en nombre variable sont maintenus par des agrafes ou des pinces à ressort; ils ne semblent pas redouter d'être saisis ou détruits par la police; ce ne sont pas des pamphlets; ils ne sont nullement révolutionnaires, ni dans leur intention ni dans leurs propos; ils ne révèlent aucun secret d'état et n'attaquent ni le gouvernement d'hier ni ceux d'aujourd'hui ou de demain; ils ne menacent la sûreté d'aucun pays et ne prétendent attenter à aucune des libertés. D'ailleurs l'auteur, qui ne fait aucun mystère de son identité, inscrit son nom en majuscules à la première page, avec ses titres et parfois même ajoute, discrètement au crayon, son adresse. Il n'a pas de motifs pour se cacher personnellement; mais c'est son livre — dirais-je son œuvre? — qui se cache. N'ose-t-il pas se montrer? Quelle pudeur soudaine l'oblige à se dérober aux regards comme un proscrit? Quel mystère ou quel secret l'enveloppe? Hier encore, il était à l'honneur, il s'étalait sur une table de chêne ciré, ou sur le drap vert, qui la recouvre parfois, devant cinq ou six graves professeurs solennellement assemblés en jury.

Ces nouveaux écrits, clandestins ou semi-clandestins, ne sont

rien de moins que les thèses de doctorat, thèse de lettres de sciences, de médecine, de pharmacie ou thèses d'ingénieur, présentées devant les Universités de France.

Pendant une matinée ou une après-midi, publiquement, leurs auteurs ont fait connaître le sujet de leur thèse et répondu, plus ou moins brillamment, aux questions posées par les membres du jury, qui feuilletaient curieusement le flot de feuilles dactylographiées éparses devant eux. Puis, après une courte délibération dans une pièce voisine, le président du jury a prononcé la formule sacramentelle : « Après avoir entendu l'exposé que vous avez fait, les réponses.., le jury vous a déclaré digne du titre de docteur » ; chaque professeur a rassemblé, tant bien que mal, dans sa chemise de carton le paquet de feuilles pour l'enfouir dans sa serviette. La séance est levée. L'auteur, qui déjà possède (sauf exception, dispense ou équivalence) le baccalauréat et la licence, vient de conquérir le troisième grade qui lui donne le droit, s'il porte, dans les cérémonies officielles la robe de professeur, d'ajouter un troisième rang d'hermine — (en général du vulgaire lapin) — sur son épitoge! Il peut de plus se bercer de l'espoir d'enseigner un jour dans une Faculté. Plus modeste, il se contente d'adresser à ses amis, le soir même, sa carte de visite proclamant sa nouvelle gloire. Un carton de bristol est plus facile et moins coûteux à imprimer que la thèse. Il a conquis son titre avec le minimum de frais. C'est l'essentiel. Quant à la thèse, c'est-à-dire le paquet de feuilles dactylographiées, adieu! Les juges ont emporté dans leur cabinet l'exemplaire qui leur avait été communiqué, aucun texte de loi ne les obligeant à le restituer. Des mois, des années couleront sous le pont Saint-Michel, avant que le miracle d'une subvention permette de l'imprimer. Je sais qu'un crédit de 20 millions a été inscrit au budget de l'Enseignement Supérieur pour que toutes les thèses de valeur soient imprimées. Pratiquement les subventions accordées sont d'environ 400.000 à 600.000 francs, somme insuffisante en raison des prix croissant de la composition et du papier. Moralité : patience et résignation. Comme à l'entrée du paradis, il y a les élus et les réprouvés. Plaignons ces infortunés qui ont été un jour jugés dignes du titre de docteur et qui ne bénéficieront pas de la manne officielle.

Je n'aurais jamais connu ces subtilités administratives si je n'avais eu la curiosité (oh! le vilain défaut qui est à l'origine de bien des mécomptes) de consulter une thèse sur... (qu'importe le sujet!) en vue d'un article de revue.

Ayant lu dans un journal l'annonce de fastes universitaires, j'étais venu en Sorbonne assister à cette joute, prétendue oratoire,

de un contre cinq, que l'on nomme une soutenance. La salle, presque au sous-sol, sans air et sans lumière, est dorée comme le salon des fêtes du Palais d'Orsay. Qu'importe! Des questions et des réponses je ne gardais qu'un souvenir désordonné de mots; il fallait lire le livre. Au bout de six mois, je me hasardai à le demander à la Bibliothèque Nationale. Bien entendu, pas de fiche au catalogue. On me conseilla d'aller à la Sorbonne. Je n'avais pas l'espoir d'y rencontrer le vieux surveillant (je me souviens de son nom : Victor Dargent), qui nous communiquait les livres du temps de mon agrégation. Tant pis! Sans difficulté (et très irrégulièrement, puisque je n'avais pas de carte d'étudiant et pour cause, à mon âge) on me conduisit à un bureau où je pus consulter un fichier aux couleurs bariolées. Les fiches elles-mêmes étaient jaunes, grises, oranges, un véritable échantillonnage pour arc-en-ciel : la fiche était en place, oh merveille! mais dans le bas au lieu de la cote, la mention sinistre : « Non déposée ». Comme la bibliothécaire semblait absorbée à inscrire une bienheureuse thèse — une fois n'est pas coutume — je me suis attardé à feuilleter du doigt les fiches de ces tiroirs. Que d'absents dans cette liste qui, dans la seule Faculté des lettres de Paris, ne compte pas moins de 613 thèses soutenues dans les années 1940 à 1951.

Je me retirais, déçu et mécontent, quand surgit d'un couloir un vêtement gris qui s'avançait, à petits pas caoutchoutés. Des lunettes haut perchées; sur le front quelques cheveux blanchissants; l'œil vif et moqueur, comme celui d'un écureuil. Au demeurant, fort aimable. « Vous cherchez quelque renseignement? » me dit-il. Telle est du moins, dans le flot pressé de sa parole, la phrase que j'ai cru deviner. Alors, m'invitant à le suivre dans une pièce qu'encombraient registres et fiches, il me tendit un livre de Mourier et Deltour qui traitait de l'histoire du Doctorat ès lettres, puis il me communiqua quelques numéros des *Annales de l'Université de Paris* : apparemment il voulait expliquer cette lacune dans ses collections ou même la justifier; mais il se garda bien de faire le moindre commentaire ou la plus légère critique.

La lecture que je fis de ces textes ne fut pas sans intérêt et j'y appris quantité de choses que je ne soupçonnais pas.

Depuis le décret organique de mars 1808, qui fonda l'Université de France, les candidats au doctorat remettaient leurs thèses manuscrites au doyen de leur Faculté : celui-ci chargeait un professeur de l'examiner et de faire un rapport, concluant ou non à l'admissibilité. Le plus souvent, des corrections, ou même des remaniements importants, étaient exigés. Après quoi, sur le visa du Doyen, contresigné par le permis du Recteur, la thèse était impri-

mée pour être, quelques mois plus tard, soutenue publiquement dans la Salle des actes de la Faculté. L'article 2 du règlement du 17 juillet 1840 précisait « Si une thèse répandue dans le public n'était pas conforme au manuscrit visé par le doyen, elle serait censée non avenue. »

Sauf quelques modifications de détail, cette règle s'est maintenue jusqu'en 1943. C'est la guerre : restrictions de toutes sortes, pénurie de papier, surcroît des frais d'impression. Pour ne pas ralentir le recrutement des professeurs, on bouleverse tout le système. Lorsqu'en janvier 1943 (c'est l'époque des étrennes, même en temps d'occupation allemande!) une circulaire, signée R. Georgin, décida « à titre tout à fait exceptionnel et jusqu'à nouvel ordre » d'autoriser les candidats docteurs à présenter au lieu de leur thèse imprimée, quatre exemplaires dactylographiés, alors ce fut une ruée sans précédent. On ajoutait bien que cette mesure bienveillante était subordonnée à l'engagement que devrait prendre chaque candidat de faire imprimer son travail dès que les conditions de publication seraient améliorées. Promettre d'imprimer? Mais comment donc? s'astreindre à corriger des épreuves, dépenser de l'argent, quand j'ai soutenu ma thèse, obtenu la mention très honorable ou même honorable (on voit rarement donner les autres qui sont inférieures) et que j'ai, dans mon sous-main, le diplôme, en bonne et due forme, qui m'octroie le titre de docteur avec tous les privilèges qui y sont attachés : l'indemnité spéciale, ma vie durant, une rente modeste, mais qui suffit à rembourser les frais de dactylographie et de papier!

Un petit alinéa suggérait, naïvement, qu'un des exemplaires de la thèse dactylographiée serait déposé à la Bibliothèque de l'Université (s'il en reste et si les membres du jury consentent généreusement à se séparer de celui qui leur a été confié) et cela à seul effet de la reproduire en microfilm négatif, qui servirait à tirer des films positifs, « procédé peu coûteux qui assurera une diffusion suffisante de ces travaux ».

Aucun paragraphe ne précisait qui devait assumer les frais de ce microfilm : une circulaire ministérielle se doit d'être incomplète ou contradictoire ou incompréhensible. Quel serait le candidat assez naïf pour offrir de payer ce supplément qui n'était pas exigé? Il parait qu'il y eut deux docteurs qui ont déposé sans même qu'on le leur ait demandé, un microfilm de leurs thèses. Leurs noms mériteraient d'être cités à l'ordre de l'Université, juste récompense de leur honnêteté.

En feuilletant les numéros des *Annales* que le monsieur en gris m'avait communiqués, je constatai, avec inquiétude, que l'Univer-

sité de Paris jouissait d'un régime privilégié. Les thèses de sciences, en province, sont toutes déposées à la Bibliothèque, à Aix comme à Nancy, à Lyon comme à Strasbourg. A Paris, la sinistre mention « non déposée » revient comme un glas de mort, et pour les thèses de lettres, c'est la même et lamentable situation : est-ce par ironie que celui qui a, d'après les registres des Facultés, dressé cette liste, a cru, de-ci de-là, devoir ajouter, entre parenthèses, la mention des comptes rendus qui ont été faits? A défaut de grives, il faut bien se contenter... de miettes.

Le papier augmente de prix comme les cigarettes, mais ce n'est pas la même sorte de papier, et les frais d'impression montent sans fin. Les subventions du C.N.R.S. (abréviation mystérieuse, non d'un comité politique de grève, mais du Centre National de la Recherche Scientifique) ne seront jamais assez copieuses pour imprimer toutes les thèses françaises et les arracher, ou les sauver, de la clandestinité. Supposé que ce soit possible, si l'auteur, satisfait de son titre glorieux, est retourné dans son pays d'origine, à l'étranger ou même dans une lointaine province, sans laisser d'adresse, où lui enverrait-on ses épreuves à corriger?

Des mois, des années peuvent s'écouler entre la soutenance et l'impression. Autrefois — c'est-à-dire avant 1943 —, la thèse était imprimée avant la soutenance et on pouvait la lire dans les bibliothèques. Aujourd'hui qu'elle connaît la faveur d'être dactylographiée, la thèse ressemble à un brouillon : les lignes en grisaille sont une esquisse, qui invite à corriger pour l'impression. Pourquoi ne pas profiter des remarques apportées par les membres du jury? Certains y sont même favorables : le règlement de 1840 est d'une autre époque et n'a plus, sans doute, raison d'avoir cours. Les fautes, les erreurs, les lacunes de l'ouvrage, qui oserait s'en souvenir? n'étaient-elles pas protégées par leur ombre même? Elles étaient clandestines. Mais pour paraître au grand jour et s'étaler en public, on fait toilette : on efface les rides, on maquille les taches; on fait peau neuve; on s'allège des appendices qui alourdissaient et des notes qui ralentissaient la lecture. On change le titre sévère en un titre alerte et pimpant qui agrée à l'éditeur. Le mot « Thèse » lui-même, hier à l'honneur, en arrive à disparaître de la couverture, quitte à se cacher derrière une phrase de l'introduction. Il est des mots compromettants. Quand on devient publique, et que l'on se respecte, pour trouver preneur, il faut plaire. Ce camouflage, simple souvenir de guerre, — admettons — s'il demeure encore l'exception pourrait avec l'exemple se généraliser.

Est-ce une thèse ce livre sur Sir Philip Sidney, le chevalier

poète élizabethain, qui a paru dans les *Travaux et Mémoires de l'Université de Lille*, nouvelle série, Droit et Lettres, N° 26, en 1948? Aucune mention ne l'indique ni sur la couverture ni sur la feuille de titre ni dans la dédicace. Il faut lire l'avant-propos, pour y apprendre que « cet ouvrage est une version revisée de la thèse principale que les circonstances nous ont empêché de publier à l'époque où nous fut conféré le grade. Tenant compte des critiques qui nous avaient été adressées lors de la soutenance, nous y avons apporté de nombreuses modifications, parfois très importantes. » Pourquoi ne pas dire « revue et corrigée et améliorée »? Le permis d'imprimer rectoral, qui accompagne légalement le dépôt du manuscrit, ne semblait pas prévoir ces corrections.

Et voici, en quatre gros volumes, une immense étude sur le problème de l'émigration bretonne, qui font un total de 1161 pages auxquelles s'ajoutent 244 cartes et graphiques. Comme l'auteur a peu d'espoir que son travail soit imprimé en volume, il le découpe en articles dans les revues : ce sera une occupation excellente pour les bibliographes à venir d'en faire le relevé.

Que de graves problèmes va poser le drame des thèses! Reprenons la lecture de cette collection des *Annales de l'Université de Paris* (1). Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'y découvrir une liste gigantesque, méthodiquement classée par sujets, avec index, des sujets de thèses déposés depuis 1914 et non encore soutenus, à la date du 1er janvier 1938 : elle embrasse, jusqu'au 31 décembre 1939, 2397 sujets! N'est-il pas effarant de songer qu'à la veille de la guerre, 1500 candidats des deux sexes ambitionnent ce titre de docteur ès lettres et se croient en état d'intelligence pour mettre au point un travail qui, dans la suite des temps, les mettra sur le même plan que Fustel de Coulanges, Ernest Renan ou Lavisse. Sujets déposés et, après avis de la Faculté, acceptés et inscrits. Pendant dix années, le candidat est le maître de son sujet. Chasse gardée et réservée. La place appartient au premier occupant; nul ne peut y avoir accès; et point de patte blanche. Comme dans les rues, où l'on voit des travaux de pavage ou de canalisation, la voie est barrée. Ainsi chacun peut, très légalement, embêter un camarade désireux de traiter la même question. « N'essaie pas de marcher sur mes plates-bandes ».

La liste est loin d'être close. En éliminant les sujets antérieurs à 1940, qui n'ont pas été renouvelés, on arrive, le 1er juillet 1951, au chiffre de 3.644 sujets déposés qui se répartissent ainsi :

(1) T. XIII (1938) pp. 68 à 87; 353 à 374; 445 à 474; 555 à 587; t. XIV (1939) pp. 397 à 405; et t. XV (1940) pp. 311 à 326.

doctorat d'Etat 2.313, doctorat d'Université 1.328. Au cours de la seule année 1950, on a enregistré 696 sujets, contre 555 en 1949, tandis que, pendant les six premiers mois de 1951, on atteignait déjà 688. Combien de candidats renonceront à commencer leur travail? Combien de ces thèses demeureront inédites ou plutôt semi-clandestines?

Parmi cet amas de titres qui avaient ainsi défilé devant mes yeux, j'en avais noté une dizaine qui pouvaient m'intéresser, thèses récentes, tout dernièrement déposées. J'avais tant attendu déjà, sans obtenir un seul ouvrage, que l'on eut pitié de moi et que l'on me conduisit, à travers un chantier de plâtras, de traverses de bois et de fils électriques, jusqu'à l'atelier de reliure où, peut-être, je découvrirais un de ces « clandestins » si vainement cherchés. La pièce, aux murs de briques peints en vert clair, est avenante et ensoleillée : une dame, avec bonne grâce, me montra entassés sur le rayon des paquets ficelés, petits ou gros : de leur chemise en carton, des feuilles mal agrafées par la reliure électrique, pendaient lamentablement. Sur la couverture, un nom d'auteur, un titre, un numéro d'ordre : je remuais ce tas, comme un chiffonnier tisonne avec un crochet la poubelle. A chaque geste je craignais de voir s'écarteler à terre ces dossiers. On eût dit qu'une tempête avait éparpillé les pages : la foliotation de l'un d'eux, griffonnée à la dernière minute, était si raturée qu'on ne pouvait la lire : deux et trois fois le même chiffre revenait et la feuille suivante n'avait pas de numéro. C'était trop. Je m'excusai et partis, un peu honteux pour la science et l'érudition. Un élève de Lycée n'oserait pas offrir à son professeur un devoir — ou même un pensum — aussi malpropre. La plus élémentaire politesse n'est-elle plus de mode en 1951? Cette allure débraillée — elle n'est pas générale heureusement —, convient mal à qui veut se parer du titre de docteur et se permettre demain de parler en maître et de donner des leçons de savoir-vivre.

Et c'est « ça » que les bibliothèques universitaires ont mission de conserver précieusement, « ça » qui symbolise et représente la science et la pensée?

Qui donc aurait pu deviner qu'à la fin de l'automne 1951, sous la quatrième République, sept ans après la Libération, il y aurait encore, sous le couvert de l'Université de France, des écrits semi-clandestins?

Patrice Fontaine.

A. B. C. D. Archives, Bibliothèques, Collections, Documentation, revue bimestrielle publiée sous le patronage de l'Association professionnelle des Archivistes français, l'Association des Bibliothécaires français, l'Association générale des Conservateurs de Collections publiques de France, l'Union française des organismes de documentation. — Après des années de tâtonnements, voici enfin paraître les deux premiers numéros de la Revue qui espère continuer l'ancienne *Revue des Bibliothèques* disparue en 1934 : trente-sept ans elle avait rempli son utile mission, puis elle avait été remplacée par l'éphémère revue *Archives et Bibliothèques*, de 1935 à 1939. Elégante et ingénieuse couverture, rouge et noir, 30 p. de texte, format in-4°. Bibliographie, textes législatifs et réglementaires, articles de fond sur les *bibliothèques scolaires et les centrales de prêt*, par Pierre Breillat. *Quatre ans de direction des Archives de France*, par Pierre Caron. *La documentation en France de* 1945 *à* 1950, par Suzanne Briet, *les Archives en U.R.S.S.*, par Robert Henri Bautier. *Documentation et Musée*, par François Boucher. *Dix ans de Bibliographie rétrospective française* (1940-1950), par Noëlle Malclès. C'est une heureuse réalisation. Cette revue peut créer des liens entre érudits, bibliothécaires et archivistes, provoquer des enquêtes utiles, et susciter des améliorations dans les services. Elle n'a peut-être qu'un défaut : ses grandes pages, la longueur de ses lignes, qui tiennent en 16 centimètres de 85 à 87 petits caractères typographiques, voilà qui rend la lecture fatigante pour les yeux.

La reliure française, par *Louis-Marie Michon*, collect. « Arts, Styles et Techniques », Larousse, 1951, 145 p. — C'est, en dix chapitres, une histoire sommaire de la reliure en France depuis les plaques d'ivoire, enchâssées dans un cadre d'orfèvrerie qui protègent évangéliaires ou psautiers à partir du x^e^ siècle, jusqu'aux luxueuses et savantes reliures décorées par Pierre Legrain, Mlle Rose Adler et Paul Bonet. Tous les types de reliure sont passés en revue, reliures aux petits fers, estampées à la roulette, en cuir doré, maroquins à entrelacs géométriques, frappées à la devise du bibliophile Grolier, décors à la fanfare, velins semés de fleurs de lys, dentelles et mosaïques. Le style, un peu sévère, convient à ce tableau d'ensemble exact et précis comme un recensement : les références, assez brèves, aux beaux exemplaires cités permettront sans doute aux curieux de les retrouver dans les collections qui les conservent. Mais on aurait souhaité, je ne dis pas : un grain de poésie, mais seulement, un rayon de lumière pour animer et faire vibrer ces merveilleux vêtements dont les planches nous offrent les images assombries et sans reflets.

Expositions à la Bibliothèque Nationale. — La renommée de la Bibliothèque Nationale veut qu'elle soit un atelier de travail en même temps qu'un musée de souvenirs. Anniversaires d'écrivains ou d'artistes, commémorations d'événements littéraires sont autant de prétextes heureux pour rassembler, dans le cadre luxueux de ses galeries, tableaux, éditions rares, gravures, portraits ou autographes empruntés aux collections les plus diverses. C'est ainsi que, au cours de 1951, on a pu admirer les spécimens de l'Imprimerie Nationale et de l'Art typographique (avril-mai), des lithographies de Toulouse-Lautrec (mai-juillet), Diderot et l'Encyclopédie (juin-juillet), Le Livre anglais (novembre-décembre). Ainsi le passé ressuscite et nous enrichit de ses souvenirs.

Le bibliografie nazionali, par *Olga Pinto*, seconda edizione reveduta, corretta ed aggiornata, Firenze, Leo Olschki, 1951, 94 p. — Liste classée dans l'ordre alphabétique des pays, de Afrique du Sud et Albanie jusqu'à Uruguay, et, dans chaque pays, chronologiquement. Une courte — un peu trop courte — notice accompagne chaque bibliographie nationale. Il suffirait d'en comparer le texte avec celui qu'a rédigé pour les mêmes ouvrages Mlle Malclès dans les *Sources du Travail bibliographique*, tome I; on s'étonne de trouver le répertoire de Georgi, qui est universel, et dont le tome II est réservé aux écrivains français, parmi les bibliographies nationales allemandes; p. 29, il faut Jordell (et non Yordell). Les répertoires d'anonymes et de pseudonymes de Querard et d'Ant. Barbier, de Halkett et Laing, de Holtzman et Bohatta, sont des bibliographies nationales et ont le droit de ne pas être omises. L'impression typographique est claire pour les titres en majuscules, un peu resserrée et mal ordonnée pour les notices. On s'étonne qu'une seconde édition ne soit pas parfaite. Mais pour plusieurs pays : Chili, Colombie, Cuba, Philippines, Guatemala, Uruguay, etc., on trouvera d'utiles

références. Toute bibliographie est bonne à consulter qui apporte du nouveau.

Les débuts de la presse française, nouveaux aperçus, par *Folke Dahl, Fanny Petitbon* et *Marguerite Boulet,* Göteborg, Wettergren et Kerber, Paris, Raymann, 1951, 75 p. — Contribution à l'histoire de la presse française. On croyait, et naïvement chacun répétait, que Theophraste Renaudot fondateur de la *Gazette de France,* « dont le premier numéro parut le 3 mai 1631, était le père du journalisme français ». Légende! Les Allemands ont déboulonné sa statue en 1943 pour l'envoyer à la fonte et l'érudit Folke Dahl a découvert en 1938 qu'une gazette française intitulée *Courant d'Italie et d'Allemagne* avait été imprimée à Amsterdam en septembre 1620 : de ce journal il existe deux numéros à la Bibliothèque Royale de Stockholm et pour l'année 1621 deux autres numéros à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. De son côté, Melle Petibon a découvert à la Bibliothèque de l'Arsenal 23 numéros des *Nouvelles ordinaires* de l'imprimeur parisien Louis Vendosme et Jean Martin. La collection part du n° 27 daté du 17 juillet 1631 : comme les *Nouvelles* paraissaient chaque semaine, leur premier numéro doit donc dater de janvier 1631, donc quatre mois avant la *Gazette* de Renaudot. Enfin Mlle Boulet a trouvé à la Bibliothèque Nationale une requête au roi signée du syndic et des imprimeurs, en date du 25 octobre 1634, pour protester contre la prétention de Renaudot de publier sa *Gazette* qui est une imitation et un plagiat. La *Gazette* vécut, devint le journal officieux du roi et s'imposa. Mais les meilleures preuves sauraient-elles détruire une légende et une renommée? Si Renaudot n'est pas le premier, il demeure celui qui a réussi et donné l'essor à la presse française.

La technique du classement, par *Thérèse Le Roy.* Méthodes et applications pratiques, nouvelle édition, Guy Le Prat, 1951, 194 p. — Le sous-titre, malgré l'étrangeté du mot nouveau, en indique bien l'objet. La science de la classologie : ses applications dans toutes les entreprises, les administrations et chez les particuliers. Chacun est obligé aujourd'hui de classer pour conserver et retrouver rapidement. On y apprend les principaux systèmes de classification (alphabétique, numérique, idéologique, chronologique, géographique), les différents modèles de répertoires et de fiches (horizontales, verticales, avec pochette, signalisation et perforation), les avantages et inconvénients des divers systèmes de fichiers et de tiroirs classeurs, les principes de l'indexage, l'art d'établir une documentation, l'utilisation des microfilms et leur conservation, etc.

Il n'est pas de bibliothécaire ou d'archiviste, pas d'industriel ou d'érudit, qui ne trouve à glaner des conseils et des idées heureuses dans ce guide de lecture agréable et clairement rédigé. Le temps de chacun est mesuré : à lire ce guide on a l'impression qu'on a déjà regagné du temps.

Qu'est-ce que la documentation? par *Suzanne Briet,* édit. documentaires, industrielles et techniques, 1951, 48 p. — Trois chapitres : une technique du travail intellectuel; une profession distincte; une nécessité de notre temps exposent l'importance nouvelle du document. Des centres de documentation se créent dans toutes les bibliothèques, dans les services officiels, dans l'industrie. Une profession est née — celle de " documentaliste » (le mot n'est pas très harmonieux, mais il a conquis ses lettres de naturalisation). Quatre étapes en constituent la technique : rechercher, identifier, décrire et classer les documents. Ceux-ci peuvent être des catalogues, des coupures de presse, des tableaux de statistique, etc. Dans tous les domaines la documentation devient la base et le point de départ. La nécessité d'être renseigné à chaque instant sur une question législative, administrative, économique ou d'ordre culturel, et l'impossibilité de faire soi-même l'enquête et la recherche ont conduit à établir ces centres de documentation en dehors de toute routine endormeuse. Ils vont heurter nos habitudes. Le travail intellectuel n'est fécond que s'il est organisé. Cette brochure de Mme Briet, conservateur à la Bibliothèque Nationale, retentit comme un appel pour mener à bien cette tâche immense.

The Year's Work in Librarianship, vol. IV, 1947, edited for the Library Association by *W. A. Munford,* London, 1951, xx-537 p. — Voici reparaître, avec un an de retard, cette publication si importante où se trouvent groupés, en 18 chapitres, tous les renseignements bibliographiques concernant les bibliothèques nationales et municipales, les bibliothèques d'enfants, les bibliothèques spécialisées,

les constructions et l'aménagement des locaux, les écoles de bibliothécaires, les bibliographies, historiques, nationales et par sujets, archives, manuscrits et paléographie. C'est une mine de renseignements intéressant tous les pays.

HISTOIRE

LE MEMORIAL DE SAINTE-HELENE (1). — La librairie historique traverse une crise sérieuse, qui se traduit par une diminution massive du nombre des publications. Ma table, généralement encombrée à cette époque de l'année, est presque dégarnie. On n'en a que plus de plaisir et de fierté à signaler un grand et beau livre. La récente édition du *Mémorial* de Las Cases, due à M. Marcel Dunan, fait autant d'honneur à l'auteur qu'à la maison d'édition qui accepte une telle entreprise dans les circonstances actuelles. Cette nouvelle édition est la sœur de celle des *Mémoires d'Outre-Tombe* que vient d'établir, d'une manière magistrale, M. Maurice Levaillant, Elles se recoupent en divers endroits, car Napoléon et Chateaubriand ont respectivement parlé l'un de l'autre : ils avaient des raisons de ne pas s'aimer, mais ils ne cessèrent jamais de s'estimer.

Il faut tout d'abord rappeler que, dans l'immense littérature napoléonienne, le *Mémorial* de Las Cases tient une place de premier plan; sans cesse réédité depuis 1823, et souvent en éditions populaires, il fut l'instrument principal de la grande légende napoléonienne, à laquelle nous devons aussi, en grande partie, hélas! le Second Empire. C'est que Napoléon est tout entier dans le *Mémorial*. On n'y trouve pas seulement une histoire de l'exil. Sur ce terrain, Las Cases a des rivaux, parfois plus complets et plus détaillés que lui. Hors les propres *Mémoires* dictés par l'Empereur, nous avons les témoignages des médecins O'Meara et Antommarchi, de Montholon, de Gourgaud. A cette collection, M. Fleuriot de Langle a récemment ajouté le *Journal* de Bertrand, patiemment déchiffré sur un manuscrit hiéroglyphique. M. Jean Bourguignon, l'ancien conservateur de Malmaison, nous donnera un jour l'édition attendue des *Souvenirs* de Marchand, déjà utilisés par Frédéric Masson. Les témoignages ne manquent donc pas qui, pour l'essentiel, se recoupent et se contrôlent.

(1) Comte de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, première édition intégrale et critique établie et annotée par Marcel Dunan, de l'Institut. Flammarion, 2 vol. in-8° XIX-910 et 922 pages.

Mais ce qui n'appartient qu'à Las Cases, c'est la matière et la manière : la matière, c'est-à-dire ces longues conversations avec Napoléon, où l'Empereur déchu évoque, à bâtons rompus, et sans ordre, toute son histoire, celle de ses victoires, de son œuvre de chef d'Etat, de sa famille, de son Gouvernement, de sa cour; la manière, due à la culture et à l'expérience du Conseiller d'Etat, du Chambellan, capable de comprendre les raisonnements de son impérial interlocuteur, y compris « les aperçus d'ensemble ou les conclusions lapidaires, joyaux du *Mémorial* », dit justement M. Marcel Dunan.

Sans doute, ce perpétuel plaidoyer de l'Empereur pour son œuvre, dont Las Cases, compagnon volontaire de l'exil, était un admirateur passionné, soulève-t-il pour l'historien, chemin faisant, bien des objections. A Sainte-Hélène, préparant sa légende, Napoléon a souvent insisté sur son libéralisme et proclamé son attachement aux grands principes de la Révolution que « rien ne saurait désormais détruire ou effacer ». On peut penser que son action de chef d'Etat a souvent démenti ces nobles déclarations et que Las Cases, aveuglé par son attachement, a pris un peu aisément pour argent comptant ces professions de foi tardives. Mais, en cela, il ne fait encore qu'être un témoin fidèle et nous montrer Napoléon tel qu'il se voyait lui-même ou, du moins, tel qu'il voulait que les autres le vissent.

Las Cases, ayant eu ce privilège inappréciable d'être pendant deux ans l'interlocuteur quotidien et parfois le confident de l'Empereur, a su, dans la rédaction de ses milliers de pages de notes, faire preuve des plus éminentes qualités de reporter : fidélité, don de la vie, de la « chose vue ». Sainte-Beuve, bon connaisseur en ces choses-là, reconnaissait la « griffe du lion » à travers la prose de Las Cases. Quel plus bel hommage pourrait-on rendre au mémorialiste? Qu'importent alors ses négligences, ses petitesses même, et l'agaçante insistance qu'il met à se servir d'un ouvrage dont il sait qu'il sera lu dans toutes les chaumières de France, pour faire une innocente publicité à un Atlas, jadis publié par lui en émigration?

Il est juste maintenant de parler du travail personnel de M. Marcel Dunan sur ces quelque deux mille pages bien tassées de texte. Son premier effort a porté sur l'établissement du texte. Il y avait fort à faire pour nous le restituer dans sa pureté primitive, car les centaines d'éditions populaires, se recopiant les unes les autres, reproduisent les erreurs des précédentes et chacune apporta son contingent nouveau de fautes. Mais, ce nécessaire échenillage opéré, restait à établir le bon texte et à

donner les variantes. L'édition originale est de 1823, les suivantes de 1824, 1830, 1835 et 1840, toutes revues par l'auteur, mort en 1842. Contrairement à la règle courante qui exige qu'on prenne pour base la dernière édition revue par l'auteur, M. Marcel Dunan a pris la première, celle de 1823. Il n'a pas eu de mal à justifier son choix. Il ne s'agit point en effet d'une œuvre littéraire, longuement travaillée, dont l'auteur a le droit qu'on offre le dernier état de son texte. Le *Mémorial* est un reportage dont le principal intérêt est de nous faire voir l'Empereur parlant, pensant, vivant. C'est donc la première impression, la première rédaction, la plus proche de la réalité qui devait avoir la préférence de l'éditeur.

L'édition de 1824 ne nous apporte guère que des corrections de style et quelques coupures demandées par les familles. Mais celle de 1830, date à partir de laquelle se multiplient les éditions populaires et les traductions, nous offre des retouches importantes. Devenu député, le mémorialiste, plus ou moins suspect sous la Restauration, retrouve sa liberté de plume. Il ajoute quelques « couplets de circonstance », rétablit des noms cachés sous des initiales et retrouve, à l'égard de certains personnages bien en cour sous Charles X, sa liberté de jugement et d'appréciation. L'édition de 1835, qui prépare le retour des cendres, auquel participe le fils de Las Cases, supprime des documents utiles et bien des notations précieuses sur la vie quotidienne à Longwood.

Ainsi le texte a son histoire, établie pour la première fois par M. Marcel Dunan, qui donne toutes les variantes, en les datant; on peut suivre ainsi les retours et les repentirs de Las Cases. On le voit ainsi, après 1830, nommer Talleyrand qu'il évitait auparavant de désigner par son nom; ce n'est qu'en 1840 qu'il rétablit celui de Marmont, durement jugé par l'Empereur; ce n'est qu'en 1840 qu'est restitué tel passage un peu vif sur la « stupidité des Bourbons », tel autre sur la « division dans la maison royale »; en 1830, il coupe un long passage sévère sur ce « méchant homme » de Bernardin de Saint-Pierre, qui risquait de froisser ses nombreux admirateurs, mais rétablit par contre le nom de Mme de Balbi. Les remaniements successifs relatifs à Chateaubriand ne manquent pas non plus d'intérêt; parfois, comme à propos de Beaumarchais ou de telle anecdote suspecte, renouvelée d'un récit de Mme de Motteville, il s'agit de simples rectifications d'erreurs matérielles. C'est le moment de signaler l'entière bonne foi de Las Cases; on l'a parfois accusé d'avoir inséré dans son texte des documents apocryphes;

on a laissé entendre qu'il a pu en être l'auteur; M. Marcel Dunan, qui rejette ces textes apocryphes en appendice, a montré que Las Cases les avait *tous* empruntés à des publications antérieures. Il a donc été trompé, mais sa bonne foi était entière.

Le texte de Las Cases, par ses nombreuses références à l'histoire ancienne, les personnages et les faits innombrables qu'il mentionne, exige des éclaircissements. M. Marcel Dunan a multiplié les notes, succinctes, mais précises et substantielles, citant à propos l'ouvrage essentiel sur la question ou sur le personnage, rapprochant les passages correspondants des autres témoins héléniens. Enfin, le décousu même des conversations napoléoniennes, les fréquents retours sur les mêmes sujets exigeaient une table complète des noms, qui permet de trouver tout de suite les passages consacrés à tel personnage ou à tel auteur, qui a fourni les lectures quotidiennes de l'exilé.

Nous sommes donc bien en présence d'une édition définitive, qui nous livre tous les états du texte, les sources et nous offre l'annotation nécessaire. Ce très beau travail, que ses ouvrages antérieurs destinaient M. Marcel Dunan à entreprendre, sera désormais pour les historiens et les amateurs un instrument de travail et d'information inappréciable.

Georges Mongrédien.

Dans l'ombre de l'histoire, par le *Prince de Faucigny-Lucinge*, 1 vol. in-8°, 296 pages (André Bonne). — Publiés par M. André Castelot, ces mémoires inédits, dont le manuscrit est resté dans la famille, apportent une contribution anecdotique précieuse sur la duchesse de Berry et le comte de Chambord, au temps de l'exil, sous Louis-Philippe. Témoin oculaire, fils de l'aide de camp du prétendant, le prince de Faucigny-Lucinge avait le regard aigu et la plume alerte. Il a su voir et décrire ce qu'il a vu. Ce n'est, en général, que de l'anecdote, mais à laquelle se mêlent bien des traits de mœurs pris sur le vif. Une très bonne « chose vue ». — G. M.

Souvenirs d'un émigré, par le *Comte de Montlosier*, 1 vol. in-8° (Hachette). — Publiés par le petit-fils de l'auteur et par M. Ernest d'Hauterive, ces mémoires inédits constituent la suite de ceux qui furent publiés il y a un siècle. Ils nous apportent une pertinente critique des faiblesses de l'émigration par un émigré, qui n'était donc pas suspect de tiédeur à la cause. Montlosier ne partageait ni les illusions, ni l'intransigeance de ses compagnons, qui, en voulant tout sauver, ont tout perdu. Il était partisan d'une transaction honorable avec la Révolution, ce qui dressa tout le monde contre lui. — G. M.

Cadoudal et les Chouans, par le *Commandant Lachouque et M. Jacques Arnna*, 1 vol. in-8° (Amiot-Dumont). — S'ajoutant à celles de G. Lenôtre et d'Émile Gabory, voici une nouvelle biographie du chef chouan. Elle vaut à la fois par la précision des faits et par l'apport de quelques documents inédits. Les auteurs rejoignent le comte de Montlosier dans leur évocation des intrigues des émigrés, de leurs divergences et de la faiblesse de leur tactique. — G. M.

Histoire religieuse de la France contemporaine, par *Adrien Dansette*. Tome II (1879-1930), 1 vol. in-8°, 691 pages (A. Fayard). — Un ouvrage remarquable et qui comble une lacune. Le premier volume avait été déjà très remar-

qué. Celui-ci ne lui est pas inférieur. L'auteur s'est surtout attaché à montrer comment l'Eglise de France a tenté, après la Révolution, de trouver un compromis avec la Société moderne, issue de la révolution industrielle du XIXe siècle. M. Dansette souligne combien l'intransigeance du clergé, l'esprit réactionnaire des catholiques, fermant les yeux devant la question sociale et réprouvant toutes les tentatives de catholicisme social, ont amené une série d'échecs, cinquante ans de luttes intestines, apaisées sans doute aujourd'hui, mais toujours prêtes à se rallumer, comme en témoignent les récents débats sur la question scolaire. D'une documentation abondante et variée, cette vaste fresque, où le détail n'est jamais négligé, fait preuve d'une louable objectivité. Mais dire à chacun ses vérités, sur un problème si sensible, c'est risquer de ne contenter personne. L'auteur, visiblement, n'en a souci, et c'est très bien ainsi. — G. M.

Le Duc de Morny, par *Robert Christophe*, 1 vol. in-8° (Hachette). — Une biographie qui a d'abord le mérite de n'être pas une apologie systématique comme celle de Marcel Boulenger. Beaucoup d'anecdotes en rendent la lecture aimable. L'homme d'affaires, l'homme galant sont bien évoqués. Mais, au total, le héros est bien mince, en dépit de son premier rôle. — G. M.

Le Coup du Deux Décembre, par *Henri Guillemin*, 1 vol. in-8° de 478 pages (Gallimard). — Un pamphlet d'une verve endiablée, voilà ce qu'est d'abord cet ouvrage. Mais c'est aussi une histoire de la IIe République et du coup d'Etat présentée d'une manière originale. M. Henri Guillemin, dont on connaît les beaux travaux sur Lamartine et Hugo, a voulu mettre en évidence le « gang de l'Elysée », la petitesse des auteurs du « coup » et la bassesse de leurs sentiments. Et, pour ce faire, il a demandé le témoignage, non pas des résistants, des vaincus et des proscrits, mais des acteurs mêmes, de ceux qui étaient, comme disait le duc de Morny, du côté du manche, et qui entendaient y rester. Leurs « aveux spontanés », habilement présentés, suffisent à M. Henri Guillemin. Cela sent parfois le procédé, lasse quelquefois par la répétition, mais demeure extrêmement piquant et, somme toute, probant, ce qui est l'essentiel. — G. M.

Paris sous l'ennemi, par *Geneviève Tabouis* et *Albert Mousset* (Nouvelles Editions Latines, 1951, in-8°, 295 p., 500 fr.). — Sans même parler de l'occupation romaine de Lutèce, sur laquelle nous sommes assez mal renseignés, les circonstances qui, au cours de l'histoire, mirent Paris au pouvoir de l'ennemi, des Anglais pendant la guerre de Cent ans, des Espagnols au temps de la Ligue, des Alliés en 1814 et 1815, des Allemands en 1871, furent trop différentes pour qu'un rapprochement des tableaux de ces diverses occupations paraisse, à première vue, justifié. Mais nos souvenirs récents projettent une lumière nouvelle sur maints détails curieux, les uns simplement pittoresques, les autres dramatiques, que les auteurs ont tirés soit des chroniques, soit des journaux, soit de témoignages contemporains. Ils nous aident à les mieux comprendre en montrant l'identité de certaines réactions. D'où une plus juste appréciation des mérites et des fautes. — G. L.

Finances sous la contrainte, par *Yves Bouthillier* (Plon, 1951, in-8°, 352 p., 825 fr.). — Après avoir, dans un premier volume, tenté d'expliquer la politique du Gouvernement de Vichy de juillet 40 à avril 42, l'ancien ministre des Finances de ce Gouvernement expose les motifs des décisions prises dans l'ordre économique et surtout financier. Sa justification porte sur deux plans. D'une part, il montre comment il défendit l'économie française contre les tentatives d'emprise des Allemands et comment, parfois au prix d'indispensables compromis, ces tentatives furent en grande partie déjouées. D'autre part, il affirme que la politique économique et sociale qui fut alors suivie était celle qui répondait le mieux aux nécessités vitales de la nation et il l'oppose à celles qui, avant et depuis la guerre, furent conduites au nom « d'abstractions idéalistes ». La première partie est un témoignage que les historiens ont le devoir de recueillir; la seconde, plus discutable et d'un caractère technique, s'adresse surtout aux économistes et aux hommes politiques. — G. L.

La Vie Quotidienne des Musulmans au Moyen Age (Xe-XIIIe siècle), par *Aly Mazahéri*, 1 vol. in-8 carré, sous couverture illustrée, avec 1 carte dans le texte, 600 fr. (Hachette, « La Vie quotidienne »). — La collection « Vie quotidienne » s'augmente là d'un de ses volumes les plus originaux. Mr Mazahéri — auteur d'un ouvrage sur *La Fa-*

mille iranienne — définit clairement la portée de son livre dans l'Avant-Propos: « En Asie antérieure, les Xe, XIe, XIIe et XIIIe siècles furent témoins des dernières transformations d'une civilisation particulière qui avait vu le jour sur les ruines de l'Antiquité orientale. Basée sur l'astrologie, la cabale, l'alchimie, cette civilisation groupait un certain nombre de peuples à religion « révélée » (...); elle comptait déjà sept siècles de culture à son actif à l'apparition de l'Islam (...). C'est donc une culture en pleine maturité que l'Islam objet de cette étude ». On devine par là que l'auteur insistera sur les substrats antérieurs à l'Islam, sur la diversité des pratiques religieuses, qu'il mettra l'accent sur tout ce que les Musulmans doivent à la civilisation indo-iranienne. Ceci pour dire que son propos ne se limite pas à une description minutieuse, et d'ailleurs passionnante, de la « vie quotidienne ». On peut regretter qu'il abuse des rapprochements faciles avec l'actualité (par ex., p. 136, pourquoi dire que la *Mustansiriya* « rappelle notre Unesco »?)

Références nombreuses et bonne bibliographie (les volumes de la collection « Peuples et Civilisations » pourraient y figurer). — MARIANNE MAHN.

Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du Protectorat français. Tome II, par *Henri Terrasse*. 1 vol. in-8 de 509 pages, avec 6 cartes dans le texte (Editions Atlantides, Casablanca). — Nous avons rendu compte ici même du tome I de cette volumineuse histoire. Dans ce tome II, Mr Terrasse poursuit, des Mérinides à 1912, l'exposé minutieux des faits politiques et sociaux des dynasties qui se succédèrent au Maroc. Les cinquante dernières pages sont consacrées à des « Vues d'ensemble sur l'histoire du Maroc », réaffirmant ce qui fait l'idée maîtresse de l'ouvrage : importance du fonds berbère, action unificatrice insuffisante de l'Islam au point de vue politique et religieux; action « corrosive » de l'arabisation au point de vue économique (les Bédouins ruinant la vie sédentaire et paysanne des Berbères). A notre époque, ce problème d'une fusion non réalisée se pose encore avec acuité. — MARIANNE MAHN.

Ma petite patrie, la Rive Gauche, par *M. Balleyguier Duchatelet*. 1 vol. in-16 de 121 pages, avec dessins de l'auteur, et le plan de Paris de 1808. (P. Lethielleux). — Fille et femme d'architecte, née avant 1870, Mme B. D. est bien placée pour évoquer le Paris d'avant Haussmann. Le quartier qu'elle connaît le mieux est celui que le percement de la rue de Rennes et la construction du Bon Marché ont transformé. Elle en parle avec beaucoup de charme et donne des détails intéressants sur des hôtels soit disparus, soit encore survivants. — MARIANNE MAHN.

Livres reçus. — *Daniel Stern, Lettres républicaines*, par Jacques Vier (Editions du Cèdre). — *Histoire du Limousin et de la Marche*, par Désiré Prelingard (Presses Universitaires de France, « Que sais-je? »). — *Histoire des Universités*, par René Aigrain (Id., Ibid.). — *Les institutions universitaires*, par J.-B. Piobetta (Id., Ibid). — *Anvers, métropole de l'Occident* (1492-1566), par Etienne Sabbe (La Renaissance du Livre, Bruxelles).

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CINQUANTENAIRE DE L'ECOLE D'EXTREME-ORIENT. — Par des cérémonies organisées à la Sorbonne, au Musée Guimet et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le gouvernement français a décidé de commémorer — avec quelque retard comme il est d'usage — la fondation de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

En fait, c'est en 1898 qu'a été créée la *Mission permanente française*, qui a échangé son nom en 1900 contre celui d'*Ecole française d'Extrême-Orient*, pour marquer la parenté de ce nouvel

institut français de recherche à l'étranger avec ceux déjà existants : les Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, et l'Ecole archéologique et biblique de Jérusalem, placés eux aussi sous le patronage et le contrôle scientifique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

On a dit que Paul Bert, le premier, se préoccupa en Indochine de l'organisation méthodique d'institutions scientifiques. C'est tout à fait plausible. Cependant, Louis Finot, le premier directeur de l'Ecole, qui savait sans doute à quoi s'en tenir, croyait pouvoir affirmer que l'idée initiale de ce nouvel institut de recherche était née à l'Académie des Inscriptions. Il en voyait l'origine dans le regret exprimé par quelques membres orientalistes de cette compagnie de la disparition presque complète des études historiques en Indochine et dans leur désir d'y installer un philologue chargé d'une double mission : contribuer d'abord par ses travaux personnels à la connaissance du pays; grouper ensuite des travailleurs locaux, les aider de conseils, leur communiquer des notions de sanscrit et de pali, d'archéologie et d'histoire religieuse nécessaires à toute recherche sur une civilisation d'origine indienne. Ils souhaitaient restaurer l'étude de cette partie de l'Indochine qui doit à l'Inde ses monuments, ses coutumes, son culte. Ce plan très limité allait faire place à des desseins plus vastes inspirés par des motifs d'ordre pratique : posséder sur les populations dominées par la France, ou sur les pays voisins des notions exactes procurées grâce à un grand établissement scientifique, desseins inspirés aussi par un idéal probe et généreux : la France, comptable de souvenirs dont elle avait la garde, se devait de les conserver et de les faire connaître.

Ce furent trois membres de l'Académie des Inscriptions : Barth, Bréal et Sénart qui préparèrent avec Doumer le projet de règlement de l'Ecole, dont le but, répétons-le, n'était pas l'enseignement, mais la recherche. Il s'agissait essentiellement de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indochinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes; de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines, Inde, Chine, Malaisie, etc. Cependant, pour entreprendre la recherche dans de bonnes conditions, il fallait tout de même commencer par enseigner les langues sanscrites et pali, l'archéologie pratique, et former des auditeurs européens ou indigènes aux bonnes méthodes de travail afin de les mettre en état de collaborer utilement à l'œuvre entreprise. Une bibliothèque, un musée, des publications s'imposaient naturellement. Barth estimait que la première tâche était

de créer la philologie Khmère qui n'existait pas du tout, et que dans ces conditions, le professeur devait se doubler d'un explorateur. C'est dans cet esprit qu'il proposa de confier la direction de la Mission permanente à Louis Finot, savant de robuste santé, ancien élève de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole pratique des Hautes études, où il avait été le disciple de l'indianiste Sylvain Lévi, et était devenu directeur-adjoint, dans cet établissement, des études de sanscrit. Louis Finot fut agréé par l'Académie des Inscriptions qui avait le patronage de la Mission et son contrôle scientifique. Après un voyage circulaire d'information générale qui débordait le périmètre de l'Indochine, et le conduisit à Java, il fit choix du Cambodge pour y commencer les travaux, parce que le peuple Khmer a joué dans l'histoire de la péninsule un rôle prépondérant, qu'il a créé un art original où s'exprime le sentiment des belles lignes, des formes imposantes et des grandes perspectives, et qu'il a développé dans ses écrits les thèmes religieux et légendaires de l'Inde avec une qualité particulière d'imagination et de style. Le jeune Paul Pelliot, qui allait se signaler par ses courageuses initiatives pendant le siège des légations de Pékin, mit sur pied le centre d'études sinologiques, rapporta de Chine peintures, porcelaines et livres rares pour la constitution d'un fonds chinois considéré comme l'un des plus riches du monde. Dès 1901, Louis Finot signalait dans ses rapports des réalisations extrêmement prometteuses, tant en ce qui concernait l'inventaire des monuments historiques et les mesures prises en vue de leur conservation, que la constitution de collections diverses, et la publication de travaux. Quand il se retira après vingt-neuf années de direction, coupées par de courtes interruptions, M. Alfred Foucher, son successeur, pouvait dresser un tableau édifiant des services rendus par l'Ecole non seulement dans les domaines qui lui avaient été assignés, mais dans beaucoup d'autres qu'on n'avait point imaginés d'abord : en même temps qu'un institut de recherches archéologiques, historiques, linguistiques, ethnographiques, et une direction pour la conservation des monuments nationaux, des musées et des collections, elle était devenue un important service public de l'Indochine, contrôlant l'enseignement, développant le tourisme. Personne n'ignore les soins donnés par le grand directeur que fut Louis Finot à Angkor et à la préservation du vaste site archéologique dénommé parc d'Angkor. Avant M. Alfred Foucher, Chavannes avait observé en 1917 que les travaux de l'Ecole ne servaient pas seulement au progrès de nos connaissances, et que l'art de gouverner pouvait aussi en profiter. Car, disait-il, dans des pays comme l'Annam et le Tonkin, tout pénétrés des idées

morales et artistiques de la Chine, il importe que la nation européenne qui en assume la direction fasse l'effort de s'assimiler cette culture complexe et profonde. A ce prix seulement, elle obtiendra de ceux qui lui sont soumis une adhésion non plus seulement des corps, mais aussi des âmes, grâce à laquelle la sujétion peut devenir une collaboration volontaire.

La célébration du cinquantenaire — du cinquantenaire bien sonné — coïncide avec le début d'un régime nouveau, conséquence de l'autonomie reconnue aux trois états associés, régime sur lequel un nouveau directeur, M. Malleret, successeur de M. Cœdès, est venu donner au mois de novembre dernier, de rassurantes précisions à l'Académie des Inscriptions. Le patrimoine de l'Ecole française est devenu la co-propriété inaliénable de la France et des états associés, et son budget est alimenté par des contributions proportionnelles des quatre états. La conservation des monuments historiques incombe désormais aux gouvernements des états associés, étant admis que le personnel de l'Ecole française assurera provisoirement ce service, tant qu'il n'y aura pas d'indigènes compétents. M. Malleret a souligné que, du fait des accords passés à cette occasion, l'Ecole d'Extrême-Orient a été le premier organisme inter-états à fonctionner, et qu'il s'agissait là d'une expérience-guide d'un grand intérêt, tant au point de vue juridique que pratique pour les relations entre les quatre états. Il a donné, avec beaucoup de ferme simplicité et de netteté, des précisions sur la collaboration réalisée et les travaux en cours, notamment ceux d'anastylose entrepris à Angkor, qui ont produit l'impression la plus satisfaisante sur tout son auditoire.

Sous sa nouvelle forme, l'Ecole française d'Extrême-Orient conserve son nom, ce qui lui est bien dû.

Robert Laulan.

MÉDECINE

PHTISIOLOGIE. — Les microbes pathogènes sont des êtres vivants : à ce titre, ils naissent, croissent, ont une période d'état, puis déclinent et meurent; ce qui est vrai des êtres isolés, l'est aussi des collections d'individus. C'est ainsi qu'on a pu assister à des invasions de microbes qui ont semé la terreur et qui, après un temps plus ou moins long, ont pratiquement disparu comme ils étaient venus. C'est grâce à cette évolution, par ailleurs normale, qu'après avoir traversé des périodes au cours desquelles il semblait

que tous dussent périr, les hommes ont pu subsister et reprendre une vie normale : ce fut le cas des effroyables épidémies qui décimèrent la population au cours du Moyen Age, à un moment où l'humanité désarmée paraissait vouée à la destruction totale.

Les bacilles de Koch, agents de la tuberculose, suivaient cette loi biologique générale et il apparaît qu'actuellement, après avoir été un fléau redoutable, ils soient à une phase d'involution régressive, annonciatrice d'une imminente disparition, au moins en tant que fléau dévastateur.

A cet égard, les statistiques de mortalité par tuberculose, établies dans plusieurs pays, sont très démonstratives : d'une façon générale, les courbes tendent à suivre une ligne descendante régulière et même progressive. C'est ainsi, qu'en France, on comptait, en 1900, près de 250 décès pour 100.000 habitants, alors qu'on n'en constatait plus que 125 en 1935, avec des chiffres correspondants dans les neuf autres pays considérés.

Il y a lieu de remarquer que la diminution est beaucoup plus rapide dans les pays producteurs et consommateurs de produits laitiers, comme notamment la Hollande et le Danemark et il serait à souhaiter que, dans notre pays, également producteur de lait, on s'efforçât d'en favoriser la consommation plutôt que d'en provoquer la diminution par des hausses continuelles et successives.

Dans ces statistiques, les années de guerre font exception à la règle et on a constaté une poussée formidable chez nous qui a atteint le chiffre de 300 décès pour 100.000 habitants. Mais cette poussée tenait moins à une recrudescence microbienne qu'à des conditions de vie qui, affaiblissant les organismes, ne leur permettaient plus une défense aussi efficace contre cette affection. Nous en trouvons la preuve dans le fait que dès que les privations ont disparu, nous avons retrouvé les chiffres antérieurs et l'évolution régressive s'est poursuivie dans le même sens. Nous sommes ainsi, en 1950, tombés à 57, d'après Etienne Bernard. Si, comme le constate cet auteur, la morbidité n'a pas suivi la même courbe descendante, cela tient peut-être à la recherche préventive qui se fait à une plus grande échelle, mais aussi certainement à la régression des agents pathogènes qui les rend plus sensibles aux moyens employés pour les combattre.

Toujours est-il que cet auteur constatant que nous sommes régulièrement en retard de 20 années sur le Danemark où le taux de mortalité est actuellement inférieur à 30, pense que nous aurons, dans le même délai, rattrapé notre retard. Aussi, pouvons-nous penser que, « vers 1969, nous n'aurons plus, dans l'année

que quelque 12.000 morts par tuberculose, soit 2 % environ de la mortalité générale. Sans employer de grands mots, je dirai qu'à ce moment le fléau sera dominé. »

Mais, à côté de cette régression microbienne, sont intervenus les moyens de dépistage, de vaccination par le B. C. G., de traitement qui ont contribué pour une large part à la précipiter, et cela précisément au moment même où elle commençait à se manifester. Il convient donc de ne pas oublier les pionniers qui ont pris une part importante à la lutte contre ce fléau. Dans son livre *Phtisiologues et Phtisiologie* (1), le professeur Etienne Bernard souligne justement les noms de ceux qui ont joué un rôle primordial dans ce combat. Il expose également les efforts collectifs, auxquels il a largement participé, qui ont été faits un peu partout et dont les statistiques ont montré la bienfaisance; il décrit les méthodes nouvelles qui ont prouvé leur efficacité : en somme, un livre plein d'espoir en des temps meilleurs dont la venue serait certainement plus rapide, si on se heurtait, comme il le dit si justement, à l'inertie des administrations : constamment surprises par les progrès qui ne leur permettent pas « de s'endormir pendant des années dans la routine d'organisations inchangées », elles redoutent les innovations « qui sèment l'inquiétude et presque le désarroi dans les bureaux ».

Ce livre qui est une mise au point parfaite de la question et qui préconise les mesures à prendre dans le présent et dans le plus prochain avenir, mérite la plus large diffusion.

Dr A. Herpin.

Les Hallucinations, par *Jean Lhermitte* (Doin). — Voici un beau travail du Professeur Lhermitte, réellement scientifique. Ces hallucinations ont toujours passionné les hommes qui ont voulu y trouver des indications sur leur destinée : aussi ont-elles donné lieu à une foule d'interprétations, sans même qu'on se fût inquiété de leur nature exacte. C'est cette précision que nous donne l'auteur qui établit comment ces perceptions sans objet représentent les tendances et les sentiments personnels si souvent dissimulés. Il les distingue des phénomènes mystiques et indique leur signification dans l'appréciation de la personnalité. La culture, la vaste érudition de l'auteur qui lui a permis de puiser à toutes les sources tant profanes que religieuses, sa compétence particulière en neuro-psychiatrie donnent à son ouvrage une valeur exceptionnelle et lui vaudront certainement le plus grand succès.

Les merveilles de la Médecine, par le *Docteur Gaston Boissette* (Les éditeurs français réunis). — Il n'est rien qui intéresse tant les hommes que la conservation de leur santé, rien non plus à quoi ils attribuent plus volontiers la qualité de merveilles qu'aux moyens de réaliser cette conservation. Ce sont, à la vérité, des problèmes dont les données leur échappent et leurs solutions, plus ou moins heureuses, leur apparaissent facilement comme des sortes de miracles. L'auteur a entrepris de mettre un peu d'ordre et de clarté dans ces idées en les ramenant à leurs justes proportions. Il l'a fait avec

(1) Etienne Bernard, *Phtisiologues et Phtisiologie*, Paris, Masson, 1951.

bonheur, ayant su éviter les écueils habituels de ce genre de publications. Nous ne saurions aussi pleinement approuver son dernier chapitre où, sous prétexte de progrès social, il se laisse entraîner à des hypothèses qui, si elles étaient réalisées, risqueraient fort de stériliser les efforts qui ont permis la production des merveilles qu'il expose dans les premières parties de l'ouvrage.

L'hérédité des prédispositions morbides, par *R. Turpin* (Gallimard). — Si la génétique est en soi déjà complexe, combien l'est plus encore l'hérédité morbide, tant interviennent en pathologie des facteurs nombreux, variés, et qu'il est fort difficile de départager. Le Professeur Turpin s'est attaqué à ce problème délicat pour lequel aucune solution précise n'est encore survenue. Il fait état des nombreux travaux qui ont été entrepris, en particulier dans les domaines du cancer, de la tuberculose, des infections, de l'allergie, etc. Mais les conclusions sont encore en suspens, ce qu'exprime ainsi l'auteur : « La sensibilité de l'homme à l'égard des maladies qui l'accablent est dominée par son hérédité. Le fait est général, mais son expression est très nuancée. »

Livres reçus. — *Abrégé de chiroscopie médicale*, par Henri Mangin (Editions Dangles) ; *Posture et respiration du Hatha-Yoga*, par C. Kerneiz (Tallandier) ; *La psychochirurgie ; Cahiers Laennec ; Psyché*, revue de psychanalyse (Maryse Choisy) ; *Médecine de France* (Olivier Perrin) ; *Revue d'histoire de la Médecine* (Manoury).

QUESTIONS MILITAIRES

UNE COMMISSION D'ENQUETE PARLEMENTAIRE. — Y eut-il jamais commission d'enquête parlementaire qui ait abouti à une conclusion nette?...

Ce ne sera certes pas le cas de celle que créa en 1946 l'Assemblée Nationale et qui devait étudier « l'ensemble des événements politiques, économiques, diplomatiques et militaires ...de 1933 à 1945 ...afin de déterminer les responsabilités encourues et proposer, s'il y a lieu, les sanctions politiques et judiciaires ».

Elle a été dissoute, en fait, avec la dernière Assemblée législative. Un premier rapport a été publié, de valeur assez discutable. D'autres devaient suivre, mais on ne sait s'ils verront le jour, le rapporteur n'ayant pas été réélu député. Ni le Gouvernement ni le nouveau Parlement ne paraissent s'en soucier. Quant à l'opinion publique, elle n'a prêté aucune attention à ses travaux. Il semblerait donc qu'elle n'eût abouti qu'à un fiasco.

Il y aurait à cela de multiples raisons : programme trop vaste, qui embrassait tous les aspects de notre vie nationale au cours d'une longue période remplie des plus graves événements, — lacunes d'une Commission de caractère purement politique, et « non composée d'historiens et de techniciens » (comme l'a fait observer un des témoins interrogés, M. P. Cot), d'où, trop souvent, un manque de compétence et d'impartialité et une mauvaise méthode de travail, — chevauchement de cette enquête sur celles qu'avaient menées la Cour de Riom et la Haute-Cour de Justice,

— souci trop visible, chez certains enquêteurs, de porter la lumière sur tel point qui les intéressait particulièrement ou, ce qui est plus grave, d'étayer leurs préjugés et leurs opinions préconçues, — absence de certains témoins importants.

Pourtant il s'en faut de beaucoup que le travail de cette Commission ait été inutile.

On s'en rendra compte à la lecture des six volumes de témoignages et de documents déjà publiés (1) dont nous n'hésitons pas à affirmer que peu d'ouvrages parus sur cette période, mémoires ou études historiques, présentent le même intérêt.

Outre des documents inédits de grande importance, ils reproduisent la sténographie des longues auditions de près de cinquante personnalités, hommes politiques, militaires de tous grades, ambassadeurs, techniciens, journalistes.

Certaines de ces auditions, d'une durée moyenne de deux heures, ont occupé plusieurs séances (trois pour L. Blum et pour M. Daladier, quatre pour le général Georges et pour M. A. Sarraut, cinq pour le Président Lebrun et pour le général Gamelin, onze pour le général Weygand).

Les questions posées ont été aussi nombreuses que variées, et même parfois imprévues : Conférence du Désarmement, réoccupation de la Rhénanie, préparation à la guerre (budgets militaires, création et développement du matériel, doctrines militaires, notamment en matière d'emploi des chars et de l'aviation, mobilisation industrielle), Anschluss et crise tchécoslovaque, guerre d'Espagne, relations franco-britanniques et franco-soviétiques, pacte germano-soviétique, déclaration de guerre de 1939, opérations militaires de mai-juin 1940, Armistice, établissement et fonctionnement du régime de Vichy, Mers-el-Kébir, rôle de Weygand à Alger, etc., etc.

Parmi les témoins, si certains se sont livrés à des plaidoyers plus ou moins techniques, parfois passionnés lorsque les questions posées étaient vraiment trop insidieuses, d'autres ont fait preuve d'une grande élévation de pensée, tel L. Blum, d'autres, comme le Président Lebrun et l'ambassadeur Noel, d'une parfaite sérénité. Tous ont déposé sous la foi du serment et, devant cet aréopage réduit, ont donné des détails qu'ils n'auraient sans doute jamais écrits ou qui complètent ou rectifient les ouvrages qu'ils ont publiés.

(1) *Les Evénements survenus en France de* 1933 *à* 1945, *Témoignages et Documents recueillis par la Commission d'enquête parlementaire* (Presses Universitaires de France, 1951, 6 volumes in-4, 1939 p., tomes I à V, 400 fr., tome VI, 500 fr.).

L'ensemble constitue, pour les historiens, une documentation extrêmement précieuse, pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'hier, une source d'informations d'une valeur incomparable qui les amèneront à contrôler ou à réviser leurs jugements antérieurs.

Pour nous en tenir à la seule question qui ait fait l'objet d'un rapport, c'est ainsi que, sur la réoccupation de la Rhénanie, en mars 1936, furent longuement entendus le Président Lebrun, MM. Sarraut, Flandin, Paul-Boncour et le général Maurin, alors respectivement président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères, ministre d'Etat et ministre de la Guerre, le général Gamelin, nos ambassadeurs à Berlin et à Varsovie, François-Poncet et Noel, notre consul à Cologne, M. Dobler, ainsi que Léon Blum et Jacques Bardoux.

Joints aux documents déjà connus, ces dix témoignages auraient permis d'établir nettement les causes et les conséquences de l'attitude du Gouvernement français. Mais il eût fallu pour cela que le rapporteur ne fût pas surtout préoccupé d'incriminer un Haut Commandement qui, d'après lui, ne comptait que des « rats de bibliothèque » (!) et dont le système militaire n'était qu'un « véritable monstre artificiel » seulement « articulé pour procéder comme les techniciens de l'école de guerre (?) avaient voulu faire en 1914 »!

Ces témoignages démontrent que le Gouvernement français était avisé depuis plusieurs mois de ce qui allait se produire, que les textes des traités lui donnaient le droit de réagir immédiatement, et que, faute de cette réaction, la France perdit la confiance des nations amies susceptibles d'appuyer sa politique (L. Blum, qui avait été pourtant l'un des adversaires d'une telle réaction, déclare : « Le 7 mars avait construit idéalement une espèce de première ligne Siegried qui nous séparait du reste de l'Europe », et L. Noel : « Ce fut la dernière chance ...d'éviter la catastrophe qui s'est abattue sur la France et le monde trois ans et demi plus tard »).

Que fût-il résulté de cette réaction?... La Guerre, assurent les militaires, contrairement aux déclarations allemandes du procès de Nuremberg (déclarations confirmées par les Souvenirs, récemment publiés en Allemagne, de l'ancien attaché militaire à Londres, Geyr von Schweppenburg). Aussi les chefs militaires, qui n'avaient pas su créer un mécanisme plus souple, capable d'opérations à objectif limité, et qui, d'ailleurs, ne croyaient pas à la possibilité d'une telle limitation, affirmèrent-ils la nécessité de la mobilisation générale. Surpris par cette constatation, qu'ils

n'auraient pas dû ignorer, nos gouvernants s'en effrayèrent d'autant plus, qu'ils doutaient de l'appui immédiat d'une Angleterre insuffisamment préparée et d'une Belgique plus réticente encore, et qu'ils ne se sentaient pas sûrs de l'accord d'une opinion publique orientée depuis dix ans dans le sens de la facilité. Ils s'abandonnèrent à l'engrenage fatal des conférences diplomatiques...

Revécue à travers les souvenirs, les plaidoyers et parfois les repentirs de ceux qui en furent les acteurs, cette histoire est profondément émouvante.

Elle est aussi très riche en leçons. On n'en citera ici qu'une seule, d'un intérêt toujours actuel.

De même qu'on ne saurait trop répéter que toute défaite militaire est antérieure à la guerre, le rapporteur a pu écrire très justement que « notre attitude, le 7 mars 1936, a été la conséquence à peu près inévitable, d'actes antérieurs ». Les hésitations, les erreurs des responsables, leur désarroi devant les affirmations des militaires furent en grande partie la conséquence d'un défaut de liaison entre les organismes gouvernementaux : indépendance des Affaires Etrangères, qui, poursuivant leur politique propre, n'informaient ni le chef du Gouvernement ni l'Etat-Major de renseignements importants fournis par nos représentants à l'étranger, ignorance du Gouvernement quant aux possibilités de l'Armée, indépendance de celle-ci, qui ne recevait pas du Gouvernement de directives précises sur les buts à atteindre.

Pour tous les faits sujets à l'enquête, les témoignages recueillis apportent des précisions analogues et suggèrent des réflexions de même valeur. Comment ne pas souhaiter que, même à défaut d'un rapport général et de conclusions officielles, les autres dépositions soient publiées sans tarder et qu'elles trouvent dans le pays l'écho et l'attention qu'elles méritent!

Général Lestien.

Forces de la France, par le *Général Weygand* (Boivin, 1951, in-8°, 186 p., avec 19 héliogravures, 780 fr.). — Il y a là la matière d'un excellent petit livre de haute vulgarisation sur les caractéristiques de l'histoire française, sur la vocation de la France, sur la gravité du danger qui la menace, sur les conditions nécessaires de la défense de l'Occident, sur l'absurdité du neutralisme, sur la nature et l'importance de l'effort qui s'impose à nous. Mais, dans les conditions actuelles de l'édition, pourquoi en avoir fait, par l'adjonction de quelques héliogravures sans rapport immédiat avec le sujet, une manière de livre d'étrennes, réservé ainsi à un petit nombre de lecteurs?...

Légionnaire, par *Jacques Weygand* (Flammarion, 1951, in-8°, 259 p., avec 32 héliogravures, 560 fr.). — Ce début dans les Lettres témoigne bien de quelque inexpérience, pareille à l'inexpérience militaire du jeune officier dont ce livre, qui en maints chapitres a figure d'autobiographie, conte les premières années passées au 1er régiment étranger de cava-

lerie. Mais quelle sincérité dans cette peinture de la Légion, dépouillée de la mauvaise littérature par laquelle trop d'ouvrages l'ont défigurée, et qui en montre « la grandeur, dans la nudité de sa vie de labeur et de danger, dans le vertige de sa farouche mystique »!... et aussi quel amour de l'Armée!... quel sens profond des devoirs de l'officier!...

Riz et pruneaux, par *M. Gronier* (Emile-Paul, 1951, in-12, 312 p., avec 24 photos et 3 cartes, 500 fr.). — Notes d'un médecin du corps expéditionnaire d'Indochine, aussi passionné d'ethnologie que d'aventure, sur deux années passées, en 1947-48, dans le Haut-Laos parmi les commandos de Chasseurs laotiens. Son livre est très intéressant et riche en observations sur le pays et ses habitants. Qu'on ne cherche pas toutefois à y saisir le sens, le but et la tactique de la guerre de guerillas, si coûteuse pour nos cadres et, semble-t-il, assez vaine, que nous menions là-bas!... Mais ce n'est pas la faute de l'auteur : cette guerre avait-elle un sens, un but précis et une tactique?...

Le caïd Goundafi, par le *Colonel Justinard*, préface du Général Juin (Editions Atlantide, Casablanca, ou Plon, 1951, in-12, 267 p., avec un portrait et 3 cartes, 300 fr.). — Mieux qu'un récit méthodique, ces notes discursives d'un de nos plus remarquables officiers des Affaires Indigènes sur le chef de la tribu des Goundafa, qui fut son ami, aident à comprendre l'histoire récente du Maroc, — tout au moins du Sud-Marocain — et le rôle des grands caïds sur lesquels s'appuya Lyautey. Imprégné du riche folklore berbère, dont l'auteur est un des connaisseurs les plus érudits et dont il publie de nombreux spécimens, ce livre est en même temps une initiation à la curieuse poésie de ce peuple, si différent de nous et si étranger à notre civilisation.

La presse des barbelés, par *Cl. Bellanger* et *R. Debouzy* (Edit. Intern. et Documentaires, Boulogne-sur-Seine, 1951, in-4°, 208 p., 1.500 fr.). — De 71 journaux de camps de prisonniers, on a extrait quelque 200 articles et reproduit 180 illustrations, qui constituent à la fois une anthologie, un mémorial, un document d'une authenticité indiscutable sur la vie et la psychologie de ces camps, et le témoignage le plus émouvant des vertus, trop souvent niées, du Français de 1940. Le livre fait honneur à ceux qui rédigèrent ces journaux comme à ceux qui nous en donnent ici une idée.

REVUES

Revue de Défense Nationale. Août-sept. 1951. Vice-amiral Lemonnier, *Un second front était-il possible en* 1942? Le succès eût été très aléatoire, même en tablant sur un concours sans réserve de toutes les forces françaises. « Tant du point de vue national que du point de vue commun », nous ne devons pas regretter la sage politique qui fut suivie par les Alliés.

Octobre. — Lt-col. Micksche, *La crise de l'infanterie*. Dénonce le danger de l'alourdissement excessif des divisions d'infanterie américaines par la prolifération des états-majors (46 % de l'effectif) et l'exagération de la motorisation (un véhicule pour 9 hommes). D'où une mobilité tactique insuffisante, un prix de revient qui oblige à réduire le nombre des grandes unités et une mauvaise utilisation des ressources en hommes.

Revue historique de l'Armée. Sept. 1951. Un des numéros les plus denses et les mieux composés qu'ait publiés cette revue, avec des articles remarquables sur *Les Apothicaires aux Armées de l'Ancien Régime* (Méd. gén. des Cilleuls), parmi lesquels le plus célèbre est Parmentier), sur *le Fort-Carillon* (A. Fabre), sur la tactique anglaise pendant les guerres d'Espagne de 1809 à 1914 (Gén. Regnault), sur un épisode de « l'épuration » de l'armée en 1816 (A. Golaz), sur l'Armée Patton à la bataille de Bastogne.

VARIETES

QU'EST-CE QU'UN MECHANT? — Georges Duhamel l'a déclaré à des journalistes, l'a dit devant le micro : Félix Tallemand, son dernier héros, est un méchant, *Cri des Profondeurs*, son dernier roman, est le roman d'un méchant. On a interprété : un salaud. Et comme la forme est autobiographique, on a songé au *Journal d'un Salaud* de Queffélec. Mais non. C'est Joseph Pasquier qui pourrait être un salaud plutôt qu'un méchant; il y a en lui un appétit, une énergie, un cynisme élémentaire, une aptitude fonctionnelle à la réussite, bref une puissance positive qui se développe loin à l'écart de la méchanceté. Certains de ses traits se retrouvent sans doute en Félix Tallemand, mais moins marqués, et comme subordonnés; ils demeurent dans les fondations de la figure; ce n'est pas sur eux que tombe le vif de l'éclairage.

Dans le *Cri* même il y a peut-être un vrai salaud, mais d'une autre sorte : l'énigmatique Zamian, image du germanisme dans ce qu'il a d'oriental. (D'ailleurs le romancier en écrivant ignorait encore les pages du *Journal* d'Ernst Jünger qui ressemblent tellement à sa création que quelque érudit, plus tard, ne manquera pas d'y voir une de ses sources. Mais l'art du roman, quand un romancier le prend au sérieux, est un art riche en d'étranges rencontres, qui feraient croire à des *signes*, presque à des intersignes. Duhamel a raconté aussi à la radio qu'en achevant *Cri des Profondeurs* il ressentait en lui des symptômes de la maladie qu'il décrivait en son héros. Et dans chaque interview qu'il donne maintenant on le voit revenir sur Salavin et sur les *signes* qui jadis accompagnaient Salavin tandis qu'il le portait. On se demande si depuis le temps de Salavin il avait retrouvé tant de *signes* autour de lui. C'est la revanche du lecteur que de rêver ainsi des romans sur les romanciers.) De Zamian remarquons la voix, qui « ondulait étrangement tantôt dans les notes graves et tantôt dans les régions où se meuvent les plus légères voix de femme » : cette voix, qui n'est pas inventée, est la voix d'un Tentateur. Aventurier encore, mystique cette fois et désespéré, malfaisant certes, tentateur satanique, corrupteur par vocation, Zamian est tout autre chose qu'un méchant.

Félix Tallemand, s'il prête l'oreille à Zamian, si même il se laisse troubler par de grandioses insinuations, n'en fait rien paraître. S'il écoute, il ne s'engage guère. S'il suit, c'est discrètement et de loin. A en juger par ce qu'on voit de ses actes, il pourrait passer pour un Grand Honnête Homme. Que dis-je?

Dans la société de fait à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, il *est* un Grand Honnête Homme. Il a « lieu de croire que (ses) glandes lacrymales n'existent pas », et il estime « que c'est bien ainsi ». Il juge que « la sagesse est d'être réaliste, et de voir les choses en face » ; il a « un goût profond de l'ordre », il pousse ce goût aussi loin que peut le faire un esprit froid et sec : ce n'est pas peu, mais la nature l'a construit tel. Des ganaches et fantômes qui l'entourent il trace des portraits que nous ne pouvons qu'approuver (il est vrai que nous n'apercevons les originaux qu'à travers lui). Il ne tue ni ne vole, il n'a pas la volonté de nuire, et même il ne consent pas explicitement à nuire. Est-ce sa faute si certaines de ses actions, dont les dehors sont irréprochables, aboutissent à la mort de ceux-ci, au dépouillement de ceux-là, au malheur d'autres, et chaque fois à son propre profit? Il a collaboré sous l'occupation parce qu'il fallait sauver l'entreprise menacée de réquisition; quand vient la libération, il est disposé certes à retourner sa veste, mais il n'a pas prémédité les moyens de le faire, il se contente de saisir l'occasion lorsqu'elle s'offre et de ne pas tâtonner dans l'exécution. S'il avait à répondre à des accusateurs, bien loin d'invoquer quelque « droit à l'erreur », il revendiquerait toute sa responsabilité, il attaquerait : « Qu'auriez-vous fait à ma place, sous le poids de la même nécessité? » Il s'est plié aux faits en homme lourdement chargé. Il s'est contenté, devant les événements, de réagir en homme objectif et réaliste, de calculer et de prévoir en homme d'ordre, de se défendre contre les empiétements du sentiment, contre les gauchissements de la sentimentalité.

Seulement Félix Tallemand se ment à lui-même. Ce que ne fait guère Joseph Pasquier. Joseph Pasquier a cette sorte de franchise qu'on appelle cynisme; de cette franchise qu'il y a dans le mot *affranchi*. Tandis que Félix, s'il cède comme Joseph aux avidités de sa nature, décore de noms pompeux son comportement. Il ne dit pas : « Je suis tel, je m'accepte comme je suis, tant pis pour les autres, ils n'avaient qu'à se garer. » Il dit : « Il est juste que j'agisse comme je fais. » Il s'abandonne à une sorte d'emportement, et il dit : « Je me soumets humblement, mais lucidement, à la loi du réel. » Il ne parle que de loi et de règle, quand il s'agit de faits bruts, si les faits jouent en sa faveur. Il ne lui suffit pas que son astuce, que la force dont il se trouve disposer, que le hasard le servent; il veut que hasard, force, astuce soient encore la justice. Il est expert en cette galvanoplastie morale qui consiste à recouvrir d'une éthique brillante un système d'appétits. C'est un sophiste. C'est un de ces hommes que Stendhal disait hypo-

crites. Méchant non pas parce qu'il fait le mal, non pas même parce qu'il consent à le faire, mais parce qu'il dénomme le mal bien, et, pis, parce qu'il croit vraiment (car il y a une manière d'être sincère jusque dans l'hypocrisie, ce qui est peut-être la vraie hypocrisie) que le mal est bien. Ce qui lui manque, c'est la droiture d'esprit; plutôt encore, c'est le courage de penser droit; et d'abord le courage de songer que, tout attentif à n'être pas la dupe d'autrui, il ne cesse pas de se duper soi-même. La méchanceté n'est pas affaire de morale, mais de jugement; non pas tant de jugement que de courage dans le jugement. En ce dur qu'est Félix Tallemand il y a de la faiblesse, de la lâcheté, une panique secrète.

Vient un moment où la panique cesse d'être secrète. Alors apparaît la lucidité véritable. Et tous les termes désormais se renversent. La panique maintenant manifeste, puisqu'elle est manifeste, n'est plus panique mais prise de conscience. Félix prétend-il mettre à jour les comptes de ce qu'il faut bien appeler son âme, toute son organisation de comptabilité morale s'effondre. Et ainsi de suite. La maladie a fait ce miracle : un choc physiologique, et la bâtisse du haut en bas se lézarde et s'éventre. Phénomène bien connu des médecins, disait Duhamel l'autre jour à la radio. Ceci, pour la vraisemblance. Mais quelle valeur a la conversion d'un homme ainsi diminué? La muraille qui s'abat, est-ce celle qu'il s'acharnait à tenir dressée contre sa propre vérité, ou celle qui le séparait du non-être? La même interrogation qu'à la fin de *Jean Barois*. Je ne sais pas si Georges Duhamel s'est posé tant de questions : c'est le lecteur de romans qui a à se les poser, non le romancier.

S. P.

GAZETTE

Heurs et malheurs de Diderot (suite). — *Les bonnes intentions continuent à faire des siennes. Il paraît que la note parue dans le dernier numéro du* Mercure *sous cette même rubrique a contribué plutôt à embrouiller encore les choses (il était donc possible de les embrouiller davantage — qui l'eût cru?) qu'à les éclaircir.*

Et d'abord il convient de rendre hommage à M. Charles Braibant, Directeur des Archives de France. Le moment n'est pas venu, nous dit-on, de raconter ce que fut son rôle en cette affaire. Du moins peut-on publier qu'il fut important, efficace et heureux.

Quant aux mésaventures du Rêve de d'Alembert, *et contrairement à ce que nous avons écrit, le microfilm n'y est pour rien. Le microfilm est tout innocent. Le microfilm, parfait instrument de travail, n'est nullement responsable des méfaits que nous lui avions attribués à la légère. On ne peut incriminer que des erreurs de lecture. Ce qui peut-être ajoute encore un peu de piquant à une anecdote qui déjà n'en manquait guère.*

Sottisier. — « *On ne se fit point faute de prétendre que le nouveau-né ressemblait à Grandier de façon frappante. De là à l'accuser de subordination...*

« *Poussés dans leurs retranchements (les témoins) avouèrent finalement avoir été circonscrits par Trinquant et ses amis* » (*R.-J. de Kerlecq,* « *Urbain Grandier* », Miroir de l'Histoire, *octobre* 1951, *pages* 95 *et* 96).

« (*Programme national, jeudi* 27 *décembre* 1951, 22 *heures*) *Mémoires réels et imaginaires. Extraits de l'Œuvre de Georges Duhamel, de l'Académie Goncourt* » (La Semaine radiophonique).

« *On citait d'elle plusieurs beaux traits dont la cendre de Monthyon avait dû tressaillir dans son beau cénotaphe* » (*Villiers de l'Isle-Adam,* Contes cruels. « *Les demoiselles de Bienfilâtre* »).

« *Sous Bonaparte, les grands écrivains du temps, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamennais... vivent en exil...* » (*Fred Bérence,* Les Nouvelles littéraires, 20 *juillet* 1950).

(*Légende d'une photo*) : « *Chinon et la vallée de la Loire* » (Les Nouvelles littéraires, 20 *juillet* 1950).

« *Sécurité sociale. — La loi du 1er septembre* 1951 *prévoit des mesures d'amnésie en faveur des employeurs en retard de leurs cotisations de Sécurité sociale* » (La Dépêche du Midi, *Toulouse, 27 novembre* 1951).

« (*Pascal*) *séjourna à Port-Royal-des-Champs du 7 au 21 janvier* 1655. *L'Entretien se place pendant ces trois semaines* » (*P.-L. Couchoud, « L'Entretien de Pascal avec M. de Saci a-t-il eu lieu »*, Mercure de France, 1er *février* 1951, *p.* 216).

« *Certes, l'on regimbe un peu devant cette prose taillée en morceaux de silex. Mais ces silex remuent et, dans un cerveau normal (j'entends : qui fonctionne pleinement), font jaillir des étincelles. La déconvenue de la plupart des lecteurs d'Alain vient de ce qu'ils ne comprennent pas, de ce qu'ils ne peuvent pas suivre; ils ne saisissent rien, rien que des silex froids et coupants, si difficiles à manier. Les pauvres silex! Comme leur agitation perd son sens dans les cerveaux vides. Nulle étincelle ne jaillit dans de tels espaces déshérités* » (*Maurice Toesca, « Visite à Alain dans sa retraite du Vésinet »*, Le Figaro littéraire, 19 *mai* 1951).

Au Mercure de France. — *C'est dans la revue* Mercure de France *que paraîtra* L'Echange *de Paul Claudel, dans la version créée cet hiver à la scène par la Compagnie Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.*

On sait que cette version nouvelle diffère profondément de celle qui figure au tome III du Théâtre *de Claudel (Mercure de France, éd.).*

L'Echange, *version définitive, commencera à paraître dans le prochain numéro de notre revue.*

★

On lira bientôt dans le Mercure *un texte de Pierre Mac-Orlan, de l'Académie Goncourt :* Sept chansons sur mesure. *Pierre Mac-Orlan a tenu jusqu'en* 1924 *une rubrique « Chronique de Paris » dans la célèbre Revue de la Quinzaine de l'ancien* Mercure.

Dans nos prochains numéros : des inédits de Sade, de Nodier, de Hugo, de Laforgue.

★

Les Editions du Mercure de France annoncent :

L'Appel du Bercail, *par Marcel Roland (dixième volume de la série « Les Bois, les Champs et les Jardins, vues sur le monde animal)* ;

Lettres à Marthe Verhaeren, *par Emile Verhaeren (deux cent dix-neuf lettres inédites, 1889-1916, présentées par René Vandevoir)* ;

Petite suite excentrique, *par F. Chaffiol-Debillemont (Xavier Forneret, Emile Cabanon, Charles Lassailly, Chaudes-Aigues, Laurent-Jan, Comte de Forbin, Jenny Dacquin, Charles Asselineau)* ;

Rilke, *par J.-F. Angelloz.*

★

On traduit au Japon beaucoup de livres du fonds du Mercure de France.

Tandis que les Editions Misuzu Shobo poursuivent leur publication de la Chronique des Pasquier *de Georges Duhamel, les Editions Shinchosha sortent une édition de poche, intégrale et fort soignée, de* L'Immoraliste *d'André Gide. D'André Gide encore elles annoncent* Feuillets d'Automne, Prétextes *et* Nouveaux Prétextes. *Elles annoncent enfin un* Choix de Poésies *de Francis Jammes et un* Choix de Poésies *de Rémy de Gourmont.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 9013
Dépôt légal : 1er trimestre 1952.

ENT DE PARAITRE

LES GRANDES BIOGRAPHIES

ANDRÉ BILLY

de l'Académie Goncourt

SAINTE-BEUVE

SA VIE ET SON TEMPS

* **Le Romantique 1804-1848.**

Un vol. : **950 fr.**

JEAN D'ESME

BOURNAZEL

L'HOMME ROUGE

Un vol. avec 34 illustrations hors texte : **575 fr.**

R. P. YVON

Capucin, Ancien aumônier des Terre-Neuvas

LE DRAME DE L'INDÉPENDANCE INDIENNE

Un vol. : **580 fr.**

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

EMMANUEL AEGERTER

LE MYSTICISME

Un vol. : **500 fr.**

FLAMMARION

CRITIQUE

REVUE GÉNÉRALE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Directeur : GEORGES BATAILLE

CRITIQUE publie des études sur les plus importants ouvrages français et étrangers traitant des questions suivantes : *Littérature, Beaux-Arts, Philosophie, Religion, Histoire, Théorie politique, Sociologie, Économie, Sciences.*

Rédigée par les meilleurs spécialistes, CRITIQUE s'adresse à tous les intellectuels à qui elle apporte chaque mois un condensé fidèle de la culture mondiale.

●

Sommaire du N° 57 *(Février 1952)*

GEORGES BATAILLE	Silence littéraire.
CLAUDE DAVID	Un grand roman allemand du XVII[e] siècle : Grimmelshausen : Les aventures de Simplicius Simplicissimus.
LOUIS VAX	Louis Lavelle, philosophie de la joie et de l'éternité.
CLAUDE DELMAS	Les études récentes sur la révolution de 1789.
EDMOND DUNE	Les sciences psychologiques et la guerre.
JEAN PIEL	Le Maroc et son nouveau prolétariat.

Notes diverses de : François-Régis Bastide, Claude Delmas, Monique Nathan, Raymond Polin, Jean Piel, Jean Rostand, Andrée Tétry.

Prix de vente au numéro. . . . . . **180 frs**

TARIF D'ABONNEMENTS	6 mois	1 an
France et Union Française	**1.000 frs**	**1.900 frs**
Étranger	**1.200 frs**	**2.300 frs**

LES ÉDITIONS DE MINUIT

7, rue Bernard-Palissy — PARIS (VI[e]) — Tél. : LITtré 17-16

AINSI SOIT-IL

ou

Les Jeux sont faits

La dernière œuvre d'

ANDRÉ GIDE

nrf

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARGOTIQUE

De Villon à Bruant

par JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Préface de Pierre MAC ORLAN

in 4° raisin, orné de 125 curieuses illustrations

ÉDITION ORIGINALE, tirage limité et numéroté :

550 exemplaires sur papier couché ornés d'une eau-forte originale en pleine page du Maître DIGNIMONT . . . 1.800 »

3.000 exemplaires sur papier surglacé . . . . 975 »

Chez tous les libraires et

AU CRAPOUILLOT, 3, Place de la Sorbonne, Paris Chèque Postal 417.26

FERRI-PISANI

L'HOMME QUI RIAIT

ou le Bonaparte inconnu

(1885-1929)

Le 15 mars 1885, une mairie parisienne enregistrait sous l'appellation de Charles-Emmanuel-Marcel la naissance d'un enfant de parents inconnus. Le père ? Un prétendant impérial. La mère ? une aventurière de classe, témoins les origines de ses trois autres enfants : André, bâtard d'un Romanof ; Amédée, bâtard d'Amédée de Savoie ex-roi d'Espagne ; Laure Dandolo, du sang des Doges. L'enfance : en nourrice chez des charbonniers. L'adolescence : dans un petit séminaire ou le Napoléonide se nourrit en cachette de Karl Marx, de Nietzsche, de Proudhon... et de Démocrite, — enseignement anarchique qui fait de Charles-Marcel un nihiliste qui rira du bien comme du mal, tournant en dérision jusqu'à ses atavismes. S'il a pour grand-père paternel ce prince athée que le Second Empire baptisa Plonplon, il est par sa mère le petit-fils de Marius Costabelle qui, en 1847, démissionna de la Gabelle marseillaise pour entrer au service du Saint-Siège, se faire recruteur des zouaves pontificaux et instaurer avec Mgr Dupanloup le Denier de Saint-Pierre. Telles étaient les origines de ce Napoléonide dont Ferri-Pisani nous conte les faillites dans une double confession d'un tragi-comique stupéfiant.

Un volume, 552 pages . . . . . 600 fr.

Diffusé par la *Nef de Paris* (rue des Boulangers) et par *Hachette*.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

(Madame Cantili. Un original. Souvenirs de basoche. La mort de Ch.-L. Philippe. Un salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Adolphe van Bever. Mots, propos et anecdotes.)

300 fr.

Propos d'un Jour

(Amour. Notes retrouvées. Marly-le-Roy et environs. Gazette d'hier et d'aujourd'hui.)

300 fr.

Poètes d'Aujourd'hui

3 vol., en coll. avec Ad. van Bever.

(Morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et d'un essai de bibliographie.)

Chaque vol. : 300 fr.

★

La revue *MERCVRE DE FRANCE* a publié des fragments du

Journal littéraire

dans les numéros du 15 mai 1935, du 15 novembre 1935, des 1^er janvier, 1^er février, 1^er mars, 1^er avril, 1^er mai et 1^er juin 1940, du 1^er juillet 1940-1^er décembre 1946 (n° 999-1000), du 1^er février 1947 et du 1^er juillet 1948 (*les numéros des 15 mai et 15 novembre 1935, 1^er février et 1^er juin 1940, 1^er février 1947 sont épuisés*).

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

★

PUBLICATIONS RÉCENTES

PAGES DE LÉON BLOY

Choisies par Raïssa Maritain et présentées par Jacques Maritain

480 fr.

★

COLETTE

SEPT DIALOGUES DE BÊTES

Illustré. *Réimpression* 300 fr.

★

GEORGES DUHAMEL

CRI DES PROFONDEURS

Roman 360 fr.

GÉOGRAPHIE CORDIALE DE L'EUROPE

Réimpression 300 fr.

LES HOMMES ABANDONNÉS

Réimpression 360 fr.

★

ALBERT HENRY

LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY

360 fr.

RUDYARD KIPLING

LES LIVRES DE LA JUNGLE

Réunis en un volume. Édition de bibliothèque, numérotée. 1.200 fr.

★

JUSTE OLIVIER

PARIS EN 1830

Journal inédit 420 fr.

★

PAUL PILOTAZ

LA PART DE CIEL

Roman 300 fr.

★

HENRI QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENEZ

Roman 480 f

★

MARCEL SAURIN

LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

Bibliographie 1.800

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

Vient de paraître :

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

CRI DES PROFONDEURS

ROMAN

360 fr.

★

Vient de paraître :

MARCEL SAURIN

LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

PRÉFACE INÉDITE DE G. DUHAMEL
PORTRAITS INÉDITS PAR H. DOUCET ET B. MAHN

Un vol. in-8 de 440 pages. . . . . **1.800 fr.**

Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur Rives à **3.000** *fr.*

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

Vient de paraître :

ALBERT HENRY

LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY

Un vol. in-16 de 176 pages sur beau papier . . . . . 360 fr.

Il a été tiré 40 exemplaires numérotés sur Rives à 600 fr.

★

Rappel :

P. ANGERS
Commentaire à l'Art poétique de Claudel..... 360 fr.

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE
Rimbaud et le problème des Illuminations..... 600 »

HOELDERLIN
Hymnes, Elégies et autres poèmes, *trad. A. Guerne*..... 360 »

ALFRED JARRY
Les Jours et les Nuits..... 300 »
La Revanche de la Nuit, *préf. de M. Saillet*..... 360 »

HENRI PICHETTE
Apoèmes..... 150 »
Rond-Point..... 300 »
Le Point Vélique..... 360 »

SONA RAIZISS
La poésie américaine " moderniste " (1910-1940)..... 210 »

PIERRE REVERDY
Le Livre de mon bord..... 300 »
Main-d'Oeuvre, poèmes 1913-1949..... 540 »

GORAN SCHILDT
Gide et l'homme..... 300 »

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE). — 1952 N. M. P. P.